DISCOURS

SUR DIFFERENS SUJETS

DE PIÉTÉ ET DE RELIGION.

TOME IV.

SERMONS
OU
DISCOURS
SUR DIFFÉRENS SUJETS
DE PIÉTÉ ET DE RELIGION.

Par le P. LE CHAPELAIN,
Prédicateur de Leurs Majestés Impériales, Royales & Apostoliques.

TOME IV.

A PARIS,

Chez
P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques.
CH. SAILANT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.
HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques.
DESAINT, Libraire, rue du Foin.

M. D. CC. LXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

DISCOURS

Contenus dans ce quatriéme Tome.

Pour le II. Dimanche de Carême, *Sur l'Amour de Jesus-Christ.* Page 1

Pour le Mardi de la II. Semaine, *Sur l'importance de l'Education chrétienne.* 87

Pour le Vendredi de la II. Semaine, *Sur les tourmens de l'Enfer.* 167

Pour le III. Dimanche de Carême, *Sur l'incrédulité des Esprits forts du siecle.* 255

Pour le Mardi de la III. Semaine, *Sur l'autorité de l'Eglise.* 349

Pour le Vendredi de la III. Semaine, *Sur la Grace.* 425

DISCOURS
POUR LE DIMANCHE DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.
Sur l'Amour de Jesus-Christ.

Duxit illos in montem excelsum seorsùm, & transfiguratus est ante eos.

Il les conduisit sur une haute montagne, & il se transfigura en leur présence. Ces paroles sont tirées du chapitre dix-septiéme de l'Evangile selon saint Matthieu.

MADAME,

C'Etoit pour affermir de plus en plus ses bien-aimés disciples dans l'amour inviolable qu'ils devoient à son humanité sainte, que l'Homme-Dieu voulut en faire les témoins

de sa transfiguration glorieuse. Et quel amour en effet, ne devoit pas leur inspirer un si beau spectacle, pour la personne adorable de leur Maître ! Jusqu'alors ils l'avoient vu sans doute opérer des milliers de prodiges, qui annonçoient au moins dans lui le dépositaire de la puissance divine ; ici, c'est un miracle dont il est lui-même le sujet & le principe, & qui leur manifeste dans sa personne, la divinité même dont il possede la plénitude ; un prodige qui les anime, & qui doit les animer tous d'une nouvelle ardeur pour la propagation de sa gloire. Mais pourrois-je me flater, Chrétiens, de l'avoir dans le cœur, ce zele ardent, qui doit m'animer pour Jesus-Christ, & mériter auprès de vous le glorieux titre de son ambassadeur & de son ministre, si, obligé que je suis de vous parler si fréquemment sur les différens points de sa loi, je ne vous entretenois pas de l'amour que cet Homme-Dieu mérite, & qui fait tout le fonds de sa religion ?

Ne cherchons donc point, mes chers Auditeurs, d'autre objet de ce discours, que Jesus-Christ même, & tout ce qu'il a d'aimable dans les idées de la foi qui nous le fait connoître. Souvent on aura tâché de vous faire aimer Dieu, considéré uniquement en lui-même, & revêtu de toutes ses grandeurs; & moi, je veux tâcher aujourd'hui de vous faire aimer ce même Dieu, considéré en Jesus-Christ, & par Jesus-Christ. Peut-être vous aura-t-on souvent parlé de cet Homme-Dieu, pour vous faire sentir combien il est grand, combien il est digne, soit comme Dieu, soit comme homme mortel, de vos adorations & de vos hommages; & moi, je veux seulement essayer de vous dire, combien il est aimable, & combien nous sommes éloignés de lui rendre ce tribut d'amour, que lui doit le monde chrétien, dont il est spécialement le sauveur & le maître. C'est tout ce que j'entreprends de vous exposer dans ce jour solemnel, où j'ai cru devoir

vous repréſenter Jeſus-Chriſt comme le triomphateur & le conquérant du cœur de l'homme ; c'eſt-à-dire, comme l'objet qui doit épuiſer lui ſeul tous les ſentimens dont le cœur humain peut être ſusceptible. Mon deſſein le développera mieux, quand nous aurons invoqué la mere de Jeſus, pour parler plus dignement de ſon Fils adorable.

Vierge ſainte, Mere de Jeſus ; c'eſt de ce Dieu-homme, l'objet de tout votre amour, que je dois parler. Déjà ſoutenu de votre ſecours puiſſant, j'ai pu venger ſa religion de l'incrédulité des esprits forts du monde, obtenez-moi la grace encore, de venger ſa perſonne même de l'inſenſibilité de nos cœurs : ce n'eſt pas un moindre ouvrage pour ſes Miniſtres ; & ce ne ſera pas, pour vous-même, une moindre gloire. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Un homme véritablement Dieu ; un Dieu véritablement homme, un Homme-Dieu véritablement ſauveur ; un Homme-Dieu juge & arbitre ſouverain de notre éternité; un Homme-Dieu qui daigne être le dépoſitaire & le confident de nos peines ; un Homme-Dieu devenu la regle & le modele de toutes nos œuvres ; c'eſt à ces principaux traits que ſe réduit, pour ainſi dire, l'enſemble de toutes les idées dont la religion ſe ſert, pour peindre Jeſus-Chriſt aux yeux de ſes diſciples. Or, mes chers Auditeurs, c'eſt la conſidération de toutes ces idées réunies dont la religion forme à nos yeux le tableau de Jeſus-Chriſt, qui m'a fait naître le deſſein de vous le repréſenter ici ſous cette image également aimable & magnifique de triomphateur & de conquérant du cœur humain ; c'eſt-à-dire, comme l'objet qui doit

épuiser lui seul tout le fonds d'amour & de sentiment qui peut entrer dans le cœur de l'homme.

Et en effet, si vous descendez en vous-mêmes, pour y découvrir tout le fonde d'amour & de sentiment qui peut animer le cœur humain, qu'y trouverez-vous ? Sans doute un amour de complaisance & d'estime, fondé sur les perfections éminentes de l'objet qu'on aime ; un amour de tendresse & de sentiment, fonds sur les charmes sensibles qu'il nous présente ; un amour de reconnoissance & de gratitude, fondé sur les bienfaits qu'on en reçoit ; un amour d'espérance & d'intérêt, fondé sur le bien & le mal qu'il peut nous faire ; un amour d'intimité & de confiance, fondé sur l'amitié intime dont il nous honore ; enfin, un amour de conformité & d'imitation, fondé sur le desir de copier ses vertus & de lui ressembler. Voilà, Chrétiens, si je connois mon cœur & le vôtre, ce qui fait comme l'analyse complette de tout l'amour dont nous

ſommes capables. Voilà donc tout ce que doit mériter un objet, pour triompher pleinement du cœur de l'homme ; & l'objet qui méritera lui ſeul toutes ces ſortes d'amours, pourra bien ſe glorifier d'avoir fait la conquête de nos cœurs. Or, n'eſt-ce pas là tout ce qu'un cœur chrétien, pénétré de ſa religion & déterminé à la ſuivre, doit éprouver de ſentiment & d'amour pour Jeſus-Chriſt ?

Ah ! comment en effet, comment l'amour de complaiſance & d'eſtime ne s'épuiſeroit-il pas ſur un homme véritablement Dieu, & qui nous rend ſenſibles tous les charmes de la divinité ?

L'amour de tendreſſe & de ſentiment, ſur un Dieu véritablement homme, & qui releve dans ſa perſonne tous les charmes de l'humanité ?

L'amour de gratitude & de reconnoiſſance, ſur un Homme-Dieu véritablement ſauveur & dont la deſtinée ſe termine au bonheur & au ſalut du monde ?

L'amour d'espérance & d'intérêt, ſur un Homme-Dieu qui doit être le juge & l'arbitre ſouverain de notre éternité ?

L'amour d'intimité & de confiance ſur un Dieu l'ami des hommes, qui veut être le dépoſitaire & le confident de nos peines ?

Enfin, l'amour de conformité & d'imitation ſur un Dieu qui nous invite à le ſuivre, & qui veut nous ſervir en tout de regle & de modele, dans la carriére de la vie humaine que nous avons à parcourir ?

Grand Dieu ! mais plus aimable encore à nos regards que vous n'êtes grand, que n'ai-je ici le cœur d'un Paul, ou celui du bien-aimé diſciple ; pour vous faire connoître au monde, ſur-tout au grand monde qui ne vous connut jamais ; & pour l'obliger à vous rendre tout ce qui vous eſt dû de respect & d'amour de la part de vos creatures. Aidez-moi vous-même, Souverain Seigneur, & qu'il ne ſoit pas dit que des hommes qui vous connoiſſent, que des Chrétiens qui

vous adorent, puissent vivre plus long-tems sans vous aimer. Développons cette suite d'idées, si capables de vaincre tous les cœurs, & de les soumettre à Jesus-Christ.

1°. Pour triompher pleinement du cœur de l'homme, & le conquérir tout entier, comme prétendoit l'Homme-Dieu, il falloit donc commencer par lui ravir ce sentiment d'estime & d'admiration, le fondement essentiel de tout amour sincere & durable. Or, la premiere idée que la religion nous présente de Jesus-Christ, comme d'un homme véritablement Dieu, ne doit-elle pas épuiser pour lui dans notre cœur, cet amour de préférence & d'estime infinie fondé sur la perfection incomparable de l'objet qu'on aime. N'attendez-pas ici, Chrétiens, que je m'arrête à vous retracer les preuves incontestables de la divinité de Jesus-Christ, & que j'essaie d'offrir à des esprits mortels, & à des yeux purement humains, l'éclat éblouissant de cette grandeur divine, que Jesus-Christ à voulu nous

cacher dans sa personne, pour ne point nous accabler du poids de sa majesté suprême.

Quelle sublimité, cependant, quelle magnificence, au moins apparente, ne pourrois-je pas répandre sur ce discours consacré à sa gloire, si j'entreprenois, comme tant d'orateurs chrétiens, de vous étaler ici tout ce que la foi nous revele des grandeurs infinies de Jesus. Si je vous montrois tout l'univers occupé depuis son origine, à préparer son avenement sur la terre; tous les prophétes se succédant d'âge en âge pour prédire cet avenement merveilleux, qui devoit être attendu & desiré durant tant de siecles. Si je vous développois toute la loi ancienne, destinée dans ses cérémonies, ses fêtes & ses préceptes, soit à fournir au monde des types & des figures de ce Dieu Messie, soit à présenter aux siecles futurs les préliminaires de cette religion admirable, dont il devoit éclairer les nations. Si je vous faisois voir enfin tous les em-

pires s'élever ou disparoître successivement, pour annoncer par leur chute ou leur élévation, l'empire éternel de ce grand roi, dont tous les autres, s'ils ont le bonheur de le connoître, se font gloire d'être les sujets & les serviteurs. Mais j'omets à dessein ces peintures purement brillantes, qui ne contribuant pas à vous faire aimer Jesus-Christ, ne contribueroient pas efficacement à vous réformer. D'ailleurs, vous le sçavez aussi bien que moi : en vain mille ennemis jaloux de sa grandeur divine, ont conspiré pour l'anéantir par leurs raisonnemens captieux, & pour réduire le Créateur de l'univers au rang de ses créatures. Les oracles de ses prophétes, les prodiges de sa toute puissance, les témoignages de ses écritures, les anathêmes de son Eglise, qui ont foudroyé pour jamais cette erreur impie, ne laissent plus de ressource à ses indignes sectateurs; & le libertin du siecle, plus furieux encore contre Jesus-Christ, que les Arius & les Nestorius, suc-

combera toujours, comme eux, ſous les preuves victorieuſes de cette vérité capitale du Chriſtianisme.

Mais cette vérité ſuppoſée, mes chers Auditeurs ; jugez quels droits peut avoir Jeſus-Chriſt, qu'il n'ait pas en effet, pour obtenir de vous cet amour de préférence, dont l'eſtime infinie de l'objet qu'on aime est le principe. Car remarquez, je vous prie, que cet objet divin n'eſt pas ſeulement un Dieu égal en tout à ſon pere ; c'eſt-à-dire, qu'il n'eſt pas ſeulement un Dieu, auſſi grand, auſſi ſage, auſſi puiſſant, auſſi immuable, auſſi indépendant, auſſi juſte, auſſi ſouverain, auſſi aimable que ſon pere; mais un Dieu qui poſſédant tous ces attributs divers, nous les rend ſenſibles dans ſa perſonne, ou plûtot dans ſon humanité adorable; & les met, pour ainſi dire, à la portée de notre amour. Or, à cette idée de la grandeur divine, telle que Jeſus-Chriſt la poſſede, & qu'elle nous eſt repréſentée par les peintures que nous en fait ſa religion ; à cette

idée de grandeur, également ſuprême & ſenſible, dont le tableau demanderoit ſeul un discours entier, comment nous défendre encore à ſon égard de cet amour de préférence & d'admiration, dont je parle ?

Ah! Chrétiens, quand on vous exhorte avec tout le pathétique que le ſujet demande à aimer ſouverainement le Dieu du ciel & de la terre, comme il doit être aimé; quand on vous parle de cet amour ſupérieur à tout, que l'être-ſuprême mérite inconteſtablement ſur tous les êtres de l'univers; vous reconnoiſſez-bien, dites-vous, la néceſſité indispenſable de cet amour, que toute ſa loi vous impoſe. Mais pour juſtifier en quelque maniere ces préférences indignes, données ſi ſouvent au monde ſur le Dieu du monde, par l'infraction de ſes ordres, vous prétextez d'ordinaire qu'il n'eſt point à la portée de vos ſens, ce Dieu ſi parfait & ſi aimable qui vous commande; que l'esprit humain trop ſujet à l'impreſ-

sion des sens qui le captivent, & à l'empire de l'imagination qui le domine, se laisse naturellement séduire au charme présent des objets visibles; qu'il faudroit enfin, que Dieu se fît voir en lui-même, & tel qu'il paroît aux yeux des Anges & des Séraphins, pour fixer à jamais l'inconstance naturelle du cœur de l'homme: comme si les charmes infinis de la divinité, pour n'être pas sensibles par eux-mêmes, en étoient moins dignes, & souverainement dignes de tous les hommages de notre amour.

Mais, quoi qu'il en soit, Chrétiens, il ne vous reste pas même, de pareils prétextes, pour vous dispenser de rendre à Jesus-Christ le tribut de cet amour de préférence qui ne lui est pas moins essentiellement dû, qu'au Pere céleste lui-même. Il vous falloit, dites-vous, un Dieu sensible dans ses perfections divines, si ce n'est pour mériter, du moins pour obtenir infailliblement l'hommage de cet amour que vous lui devez à tant de titres.

Or, le voici, ce Dieu proportionné à la foiblesse de vos sens, & qui fait l'objet de tous vos desirs ; ce Dieu sage, ce Dieu puissant, ce Dieu de grandeur, de bonté, de providence ; mais qui voulut humaniser, pour ainsi dire, dans notre nature, tout ce qui étoit en lui de céleste & de divin ; *Et habitu inventus ut homo.* Le voici, ce Dieu éternel, ce Dieu immense, ce Dieu infini, qui renferme dans sa personne la plénitude de la divinité & de tous les attributs divins ; mais visiblement & en quelque sorte corporellement pour m'exprimer avec saint Paul : *In quo inhabitat omnis plenitudo divinitatis corporaliter.* Le voici, ce Dieu dont la gloire à précédé l'origine de tous les siecles, & passera la durée de tous les siecles futurs ; mais qui, pour m'exprimer avec l'Apôtre saint Jean, a rendu visible aux regards du monde, cette gloire ineffable & incompréhensible à tous les mortels : *Vidimus gloriam ejus, quasi Unigeniti à Patre.* Oui, ce Dieu que vous de-

Ad Philipp. c. 2.

Ad Coloss. c. 2.

Joan. c. 1.

ſiriez, ce Dieu aimable, je vous le préſente ici ; c'eſt ce Jeſus-Chriſt même que vous adorez. Il eſt l'image parfaite du Pere céleſte, & de plus il en eſt l'image ſenſible proportionnée à la foible portée de vos esprits & de vos ſens. Que faudroit-il de plus, Chrétiens, pour fixer enfin ſur l'Homme-Dieu toutes les préférences de notre amour ?

Que ſera-ce donc, Seigneur Jeſus, ſi nous penſons encore, que votre perſonne adorable, en nous rendant ſenſible, tout ce qui peut charmer le cœur humain dans la contemplation de la divinité, veut bien nous cacher en même tems, tout ce qu'elle auroit pour nous de terrible & de redoutable ; c'eſt-à-dire que ſous l'apparence la moins capable d'effrayer ou d'éblouir l'humanité, vous daignez tempérer à nos yeux, & cette grandeur ſuprême qui fait trembler de respect toutes les puiſſances céleſtes ; & cette majeſté terrible qui vous feroit trop craindre à des hommes

dont vous ne voulez que vous faire aimer ; & cette juſtice infinie dont la vue deſeſpereroit tous les coupables ; & cette ineffable ſainteté qui obligeroit les plus ſaints parmi les hommes, à ſe déteſter eux-mêmes, dans la vue de leur imperfection. Répondez ici, Chrétiens, à l'aſpect de tant de charmes, de tant de perfections purement & uniquement aimables, eſt-il libre encore, eſt-il poſſible au cœur humain, de ne pas ſe livrer ſans réſerve aux ſentimens que mérite l'objet qui les poſſede ; & tout l'amour de complaiſance & d'eſtime dont ce cœur eſt capable, ne doit-il pas tomber ſur un objet qui détruit jusqu'aux plus vains prétextes pour l'homme, de lui refuſer toutes les préférences de ſon amour ?

2°. Mais ce n'eſt encore là, pour m'exprimer ainſi, que le premier degré de la victoire & du triomphe de Jeſus-Chriſt ſur le cœur de l'homme. Outre cet amour de complaiſance & d'eſtime ſuprême, ſi juſtement dû à Jeſus-Chriſt vérita-

blement Dieu ; il eſt un amour de ſentiment qui anime & vivifie cet univers, un amour de tendreſſe & d'inclination, qui fut toujours comme l'hommage le plus délicat du cœur humain ; mais que ce cœur infidéle n'éprouve que trop ſouvent, pour tout autre objet que pour ſon Dieu. Et c'eſt cet amour trop ordinairement réſervé pour la créature, que Jeſus-Chriſt veut obtenir encore de ſes disciples, & qu'il ſollicite inceſſamment dans leurs cœurs par tous les droits du monde. Prenez garde cependant, mes chers Auditeurs. Je ne veux pas dire que Jeſus-Chriſt exige abſolument du monde chrétien cet amour tendre & affectueux dont il mérite ſi bien tous les ſentimens, & que cette ſorte d'amour ſoit un moyen eſſentiel & néceſſaire pour vous conduire au terme du bonheur. Non, le prétendre ainſi, ce ſeroit vous jetter dans une illuſion, qui, toute ſpécieuſe qu'elle paroît en elle-même, n'aboutiroit peut-être qu'à décourager les foibles & qu'à en-

durcir de plus en plus les libertins. Mais je veux dire que cet amour tendre & ſenſible, ſi ordinaire au cœur humain, ſi vous en êtes capables vous-mêmes, ne ſera réſervé que pour ce Jeſus, qui ne réunit pas ſeulement, mais qui diviniſe encore dans ſa perſonne tous les charmes de l'humanité.

Ah! me faudroit-il ici, Chrétiens, d'autres garants, d'autres témoins de cette vérité, que vous-mêmes & que les mœurs qui vous ſont propres? Qu'il ſe préſente en effet à vos regards une créature moins imparfaite dans votre idée que le reſte des hommes; ne ſuffit-il pas d'un pareil objet, pour vous attirer, vous transporter & vous charmer? Un foible rayon de beauté qui la diſtingue à vos yeux, un air de douceur dans ſes manieres, d'inſinuation dans ſes discours; quelques qualités d'esprit ou de corps que vous voyez, ou que vous croyez voir briller dans elle, ne ſera-ce pas là de quoi ravir & enchanter votre ame, de quoi abſor-

ber tout l'amour ſenſible, dont elle eſt capable. Figurez-vous donc pour un moment, que cet objet humain qui vous charme, tout imparfait qu'il eſt de ſa nature, devienne tout-à-coup, par une ſorte de prodige, aſſez parfait pour réunir lui ſeul, tout ce qu'il y eut jamais de plus aimable ſur la terre, en tout genre de vertus, de qualités, de perfe-ctions humaines; figurez-vous que ce ſeul objet poſſede & dans le même degré d'excellence, toutes les lumieres de l'eſprit, toutes les bontés du cœur, tous les avantages du corps, qui mériterent jamais l'amour, & l'amour le plus vif & le plus ardent de la part des hommes; non, j'oſe le dire, à cet aspect, vous ne feriez plus les maîtres de votre cœur, deſormais trop épris pour regner ſur ſes ſentimens. Il vous échaperoit en quelque ſorte malgré vous-mêmes, pour ſe rendre à tant d'eſpeces de mérites, de qualités & de vertus qui vous fraperoient dans le même objet; & toutes les tendreſſes de l'amour

réunies dans votre cœur, ne vous paroîtroient pas ſuffire à lui rendre l'hommage, que tant de perfections méritent.

Or, cet aſſemblage de beautés, de perfections, de qualités de toute espece qui vous raviroient d'admiration, préſentées à vos yeux dans une pure créature, & que vous n'y découvrirez jamais, c'eſt ce que Jeſus-Chriſt préſenta viſiblement ſur la terre à tous ſes disciples, tant qu'il daigna l'honorer de ſa préſence ; ce qu'il vous fait voir encore des yeux de la foi qui vous éclaire, & ce qui doit tracer dans vos esprits l'idée la plus juſte de ſa ſainte & adorable humanité.

Mais je me trompe, ce n'eſt point là l'idée parfaite que la religion nous préſente de l'humanité adorable de l'Homme-Dieu ; & ce qui me paroît lui mériter mieux encore tout le ſentiment de notre amour, c'eſt que toutes ces qualités qu'il réunit dans lui ſeul, & que le plus grand homme, dès qu'il n'eſt rien de plus, ne poſſédera jamais, il les

réunit encore, ſans aucun mélange de défaut & d'imperfection; c'eſt qu'il les réunit dans le plus bel ordre, & dans l'harmonie la plus parfaite qu'il ſoit poſſible de concevoir & d'imaginer. C'eſt que réuniſſant toutes ces qualités dans ſa perſonne, il les diviniſe encore, & leur communique un degré d'excellence qu'elles ne ſçauroient avoir dans la plus parfaite des créatures; en ſorte que les vertus humaines deviennent dans Jeſus-Chriſt des vertus vraiment divines, comme il eſt vrai que l'homme dans Jeſus-Chriſt devient véritablement Dieu.

Or, mes chers Auditeurs, découvrir tant de qualités admirables raſſemblées dans le même objet qui eſt Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, découvrir à la fois dans cet objet divin, & toutes les graces de la douceur, & tous les traits de la majeſté, & toute la ſublimité de la ſcience, & tous les dehors de la ſimplicité, & toute la dignité de la plus grande ame, & toute la modeſtie des plus communes, & toute

l'horreur que l'on peut avoir des moindres vices, & toute la condescendance possible pour les plus grands défauts, & toute la constance d'un cœur plus qu'humain dans les maux qui lui sont personnels, & toute la sensibilité de la mere la plus tendre pour les moindres miseres d'autrui ; & toute l'activité du zele le plus dévorant, & toute la modération de l'honneur la plus pacifique ; en un mot toute la perfection qui peut rendre aimable, & tout l'attrait qui peut faire naître l'amour ; trouver, dis-je, dans Jesus-Christ seul ces différens mérites, & mille autres qui semblent se détruire ailleurs ; les trouver marqués d'un caractere divin, qui en releve infiniment le prix & la valeur ; n'est-ce pas là de quoi épuiser encore tout cet amour de tendresse, que l'Homme-Dieu n'avoit mis dans le cœur humain, que pour l'attacher sensiblement à lui-même, & dont il nous voit trop souvent prostituer l'hommage à des objets créés & terrestres.

3°. Mais c'eſt aſſez m'étendre ſur l'Homme-Dieu, ſur le Dieu-Homme dans Jeſus-Chriſt, j'y vois encore un Dieu véritablement Sauveur; troiſiéme idée de Jeſus-Chriſt, que la religion préſente à ſes diſciples, & qui lui aſſure un nouveau droit de conquête ſur nos cœurs, en lui aſſurant pour jamais la reconnoiſſance infinie qu'il mérite. Eh ! ne ſeroit-ce pas en effet outrager l'homme le moins chrétien, de ne lui pas ſuppoſer ce ſentiment de reconnoiſſance & de gratitude ſans bornes pour Jeſus-Chriſt, dès qu'il ſçait par la lumiere de la foi, ce que c'eſt qu'un Dieu Sauveur. Mais ſçavez-vous ce que je crains; ce que je ſuis en droit de craindre, & pour vous, & pour Jeſus-Chriſt même ? Ah ! mes chers Auditeurs, c'eſt que vous n'ayez jamais aſſez compris cette grande idée d'un Dieu Sauveur, telle que la religion doit la tracer dans tous les eſprits chrétiens ; c'eſt que vous n'ayez jamais vivement conçu, ce que c'eſt qu'un Homme-Dieu pleinement & entie-

rement

rement dévoué au ſalut du monde. Voulez-vous le comprendre en un moment, conſidérez Jeſus-Chriſt tout entier, & ſous les principaux traits qui le diſtinguent. *Conſiderate apoſtolum & pontificem confeſſionis noſtræ Jeſum.* Ad Hebr. c. 3.

Raſſemblez, par exemple, ſous un ſeul point de vue, cette foule d'oracles & de prophéties, dont il eſt l'objet, avant que de paroître viſiblement ſur la terre; cette multitude de miracles de toute eſpece, qu'il opere conſtamment dans le cours de ſa vie mortelle; cette infinité de toutes les ſortes de mérites qu'il accumule, pour ainſi dire, aux yeux du Pere céleſte, jusqu'à l'inſtant de ſa mort; ces miſteres ſucceſſifs de gloire & d'humiliation, qui s'accompliſſent aux yeux du monde dans ſa perſonne. Parcourez d'un coup d'œil à ce moment, & ces vertus ſublimes dont il vous a laiſſé l'exemple; & ces préceptes dont il a prescrit la pratique; & ces ſacremens dont il a établi l'uſage; & ces droits de con-

quête qu'il s'est donnés sur l'empire du ciel, dont la possession lui étoit éternellement acquise. Réunissez maintenant tous ces différens traits qui forment le vrai tableau de l'histoire & de la vie de l'Homme-Dieu ; & si vous me demandez alors à quoi se rapportent tant de magnifiques objets que je viens de vous présenter ; je vous réponds, ou plutôt votre foi vous répondra que le principe & le terme de ces grandes choses, accomplies dans Jesus-Christ ou par Jesus-Christ ; c'est le salut éternel du monde, c'est le salut de chacun des hommes, c'est mon salut & le vôtre. *Considerate apostolum & pontificem confessionis nostræ Jesum.*

C'est-à-dire, Chrétiens, pour jetter plus de jour encore sur des vérités dont la suite est comme le tissu de la religion de Jesus-Christ, c'est-à-dire que toutes les prophéties qui ont annoncé l'avénement de l'Homme-Dieu dans la plénitude des tems, n'étoient que pour obliger l'homme à le reconnoître, à l'é-

ecouter & à le ſuivre, comme le vrai légiſlateur de l'univers : tous les miracles qu'il a opérés aux yeux du monde, que pour laiſſer l'homme raiſonnable convaincu, autant qu'il deſiroit l'être, de la divinité de ſa perſonne & de ſa religion : tous les mérites qu'il a voulu s'acquérir devant Dieu, dans le cours de ſa vie laborieuſe & ſouffrante, que pour contenter la ſoif ardente qui le dévoroit, de racheter l'homme & de le ſauver : tous les myſtéres glorieux ou humilians accomplis dans ſa ſainte humanité, que pour obliger l'homme à s'humilier dans ſa gloire, & à ſe glorifier dans ſon humiliation : c'eſt-à-dire, qu'il n'a donné l'exemple de toutes les vertus propres de la nature humaine, que pour nous ſervir en tout de regle & de modele ; qu'il n'a tracé de loix & de préceptes que pour nous conduire ſûrement au vrai bonheur ; qu'il n'a établi de ſacremens, que pour en faire la ſource intariſſable de ſes graces ; qu'il n'a fait la conquête du ciel,

ſon héritage éternel & néceſſaire, que pour y placer des hommes, que la tache du péché en avoit bannis pour jamais.

Je ne m'arrêterai donc plus à ſolliciter ici pour l'Homme-Dieu, toute la reconnoiſſance dont notre cœur eſt capable. Eh ! quel cœur humain ſeroit aſſez inſenſible, pour réſiſter à l'attrait d'un Homme-Dieu, dont toute la deſtinée ſe termine au bonheur & au ſalut du monde ; d'un Homme-Dieu totalement & uniquement pour l'homme, ſelon l'expreſſion d'un pere ; d'un Homme-Dieu, dont tous les ſentimens, toutes les idées, tous les projets, toutes les œuvres, tous les prodiges, tous les myſteres glorieux ou humilians, ont le ſalut de l'homme pour principe & pour fin ; d'un Homme-Dieu dont la naiſſance, dont la vie & la mort, dont la réſurrection, la gloire permanente au plus haut des cieux ſe rapportent à l'avantage & au ſalut de l'homme ; quel ſeroit, dis-je, le cœur humain capable de réſiſter à

des réflexions ſi puiſſantes ? Et ſi la vue de cet univers, qui, dans toutes ſes parties ſe rapporte à l'uſage & à la conſervation du genre humain, doit exciter ſans ceſſe nos plus vives actions de graces, l'idée d'un Homme-Dieu, qui ſe rapporte tout entier lui-même à notre bonheur, & qui n'eſt en effet tout ce qu'il eſt, que pour opérer le ſalut de l'homme, n'aura-t-elle pas plus de charmes que l'univers entier, pour exciter dans nos cœurs tous les ſentimens de reconnoiſſance, dont ils ſont capables ?

Ce n'eſt pas là cependant que Jeſus-Chriſt s'arrête, dans le deſſein qu'il a formé de conquérir l'amour du genre humain. Et en effet, il falloit plus encore pour devenir le maître & le conquérant parfait du cœur de l'homme. Car telle eſt l'imperfection comme naturelle de ce cœur corrompu depuis le péché d'origine, qu'il ne peut guères aimer conſtamment le plus aimable de tous les êtres, s'il n'eſt engagé & ſoutenu dans ſon amour, par l'ap-

pas de l'intérêt ; & que les motifs les plus forts qui le pressent d'aimer, perdent bientôt pour lui leur force & leur pouvoir, dès qu'ils sont séparés de cet esprit d'intérêt qui le domine. Il faut donc que l'objet, même le plus aimable & le plus grand, qui aspire à une pleine victoire sur notre cœur, nous attache encore à sa personne, par l'intérêt le plus sensible & le plus capable de nous vaincre. Or, quel intérêt fut jamais plus capable d'exciter notre amour, & de le ranimer sans cesse, que celui que la religion présente à nos cœurs, pour les porter infailliblement à l'amour de l'Homme-Dieu? Car vous ne l'ignorez pas, mes chers Auditeurs, mais ne l'oubliez vous jamais au milieu du monde ? Jesus-Christ n'est-pas seulement le Dieu sauveur, le Dieu sanctificateur, le Dieu rédempteur du genre humain. En vertu de ces titres qui ne respirent que son amour; il est encore le Dieu juge & arbitre souverain de notre éternité. C'est lui qui pour prix de ses victoires

ſur le monde & l'enfer, à mérité d'abord d'avoir toutes les nations du monde pour héritage : *Dabo tibi gentes hæreditatem.* C'eſt lui qui par une ſuite naturelle a reçu le pouvoir de citer tous les hommes à ſon tribunal, de les juger en dernier resſort, ſans diſtinction de rangs & d'états. *Conſtitutus à Deo judex vivorum & mortuorum.* C'eſt lui enfin, qui, pour récompenſe de ces mêmes triomphes, a mérité de tenir en main la clef du ciel & celle de l'abîme ; *Habeo claves mortis & inferni.* Point d'autre félicité pour l'homme à esperer, que celle dont le Dieu ſauveur eſt le maître, & qu'il donne gratuitement à qui il lui plaît. Point d'autre deſtinée pour tout être raiſonnable qui peuple la terre, depuis l'origine du monde, que le dernier arrêt de ſa volonté ſuprême.

Pſal. 2. — Act. c. 10. — Apoc. c. 1.

C'eſt donc ici que je m'adreſſe à vous, cœurs intéreſſés dans votre amour pour J. C. & plus ſenſibles aux plus nobles motifs de ſon amour; c'eſt ici que je vous appelle, pour

vous présenter Jesus-Christ sous l'aspect de souverain Juge ; & que j'ose en quelque sorte vous défier de ne pas l'aimer desormais, à la vue de l'intérêt suprême qui vous y engage. Eh ! le moyen en effet, si l'on s'aime véritablement soi-même, de ne pas s'attacher à l'objet, de qui dépend le plus grand, ou plutôt l'unique intérêt qui doive toucher le cœur de l'homme ; l'intérêt d'un avenir qui ne finira jamais ? Le moyen de ne pas aspirer de tout son pouvoir à se concilier l'amour & la faveur d'un Juge, qu'il nous suffit d'aimer, pour en être aimés nous-mêmes, & dont l'amour seul à notre égard décidera notre éternelle félicité ? Non, mes chers Auditeurs, quelle que soit la disposition présente de votre ame ; dès qu'il vous reste un grain de foi sur cette vérité capitale du Christianisme, qui vous découvre un Dieu juge de votre éternité dans un Dieu sauveur, vous ne refuserez jamais à cet Homme-Dieu, l'amour essentiel qu'il vous commande. Autant

vous desirerez, malgré vous-mêmes, d'être heureux pour le tems & l'éternité, autant vous attacherez-vous à Jesus-Christ, l'unique arbitre de tout bonheur : & il ne vous sera pas plus possible de passer un jour sur la terre, sans aimer souverainement Jesus-Christ, qu'il vous est possible de vivre un moment, sans vous aimer vous-mêmes.

5°. Que demandez-vous de plus, mes chers Auditeurs, pour accorder à Jesus-Christ cette pleine victoire, qu'il a voulu remporter sur le cœur de l'homme ? Il pouvoit s'en tenir là sans doute, & se glorifier justement de sa conquête. Mais il va plus loin, & ne croiroit pas la mériter encore, s'il n'inspiroit de plus cet amour d'intimité & de confiance, qui fait comme le charme de l'amitié, sans lequel l'amitié n'est plus, ou du moins devient trop languissante, pour être honorée d'un si beau nom. Mais quoi ! l'Homme-Dieu, le Verbe divin, pourroit-il contracter avec l'homme, ce commerce d'amitié, d'in-

timité même, qui ſemble demander une ſorte d'égalité entre Jeſus-Chriſt & ſon disciple, & dès-là, trop avilir la grandeur & la majeſté divine ?

Ah ! Chrétiens, à juger des choſes ſur les idées humaines qui trop ſouvent vous ſervent de regle, vous auriez droit de trouver étrange dans un Dieu cette conduite à l'égard de l'homme. Je ſçais, comme vous, qu'il ſuffit d'être grand ſelon le monde, pour ignorer le prix de la confiance & de l'amitié ; je ſçais qu'un prince, un roi de la terre, ne voit rien d'aſſez noble dans l'amitié de ceux qui l'approchent ; qu'il faut pour flater ſon orgueil, des courtiſans, des favoris, des adorateurs ; & ce ſeroit ſans doute diminuer le nombre de ceux qui l'encenſent & qui l'admirent, que de ſe faire de vrais amis, qui pourroient le voir de près, l'examiner & le connoître. Mais ce n'eſt point ſur de pareilles idées, Disciples de Jeſus-Chriſt, que vous devez juger du maître que vous ado-

rez. Toujours également grand, lors même qu'il paroît oublier sa grandeur, il lui faut des adorateurs sans doute parmi les hommes; mais il lui faut encore des confidens, des amis, dans ses adorateurs. Eh! que ne fait-il pas, ce Dieu si grand, pour obtenir de ses créatures, cette confiance intime & sans réserve? Et un prince du monde ne feroit-il pas autant d'idolâtres de ses sujets, s'il daignoit se communiquer à eux, ainsi que l'Homme-Dieu se communique à ses disciples, quelle que soit l'infériorité de leur condition selon le monde.

C'est dans ce dessein en effet, qu'il a dépouillé l'éclat de toutes ses grandeurs, qu'il a brisé toutes les barrieres, que pouvoient mettre entre nous & lui le respect & la crainte; qu'il nous a dit de l'approcher & de l'approcher sans effroi, & de l'approcher à tous les instans, surs de ne l'importuner jamais, surs de lui plaire & de mériter toutes ses faveurs, par notre assiduité même à paroître en sa présence. *Venite* Matth. c. 1

ad me omnes qui laboratis, & ego reficiam vos.

C'eſt dans ce deſſein qu'il veut bien ſe montrer jaloux de cette confiance même, dont il attend l'hommage de la part des hommes, qu'il la ſollicite, qu'il s'empreſſe à la mériter, jusqu'à nous déclarer par ſon prophete, qu'il fait ſon bonheur, & ſon bonheur le plus ſenſible de
Prov. c. 8. pouvoir y parvenir. *Deliciæ meæ eſſe cum filiis hominum.*

C'eſt dans ce deſſein qu'il s'abbaiſſe, même au ſein de ſa gloire, à devenir le ſuppliant des hommes qu'il a ſauvés, leur interceſſeur éternel auprès du pere céleſte; & pour m'exprimer avec ſaint Paul, qu'il daigne, dans tout le cours de leur vie, leur ſervir d'avocat devant le tribunal de la juſtice divine, lui qui doit être leur ſouverain juge, le juge de leur éternité, au moment
1. Joan. c. 2. de la mort. *Advocatum habemus apud Patrem.*

En un mot, Chrétiens, donnez ici l'eſſor à vos ſentimens, à vos idées; employez toute la délicateſſe d'es-

prit & de cœur, que peut inspirer la nature ou l'éducation, pour vous tracer l'image d'un objet qui mérite pleinement de votre part cet amour de confiance, dont je sollicite pour Jesus-Christ le parfait hommage; & s'il manque à l'Homme-Dieu quelqu'un de ces aimables traits, qui méritent la confiance du cœur humain, ou plutôt qui la commandent, donnez alors, j'y consens, donnez des bornes à cette sorte d'amour que je m'efforce de vous inspirer pour sa personne adorable. Mais si loin de desirer dans ce divin objet, quelqu'une de ces qualités, de ces vertus qui raviroient la confiance de tous les cœurs, vous êtes forcés de reconnoître dans lui seul, tout ce qui sera jamais capable de lui concilier & de ranimer le sentiment dans le monde chrétien; eh! comment vous défendre encore à son égard, de cette confiance si douce, dont l'exercice feroit d'un Dieu, votre ami le plus tendre, & feroit sur la terre le plus beau de vos privileges.

6°. En ai-je dit aſſez, pour exprimer le triomphe parfait de Jeſus-Chriſt ſur le cœur humain ; & ne manque-t-il plus rien à la conquête que ce Sauveur en a voulu faire ? Ici, Chrétiens, ſondez-vous encore un moment vous-mêmes, & vous reconnoîtrez au fond de votre cœur, une inclination ſecrette, qui porte à imiter l'objet que l'on croit digne de ſon amour, à étudier ſes mouvemens, ſes démarches, ſes idées, ſes ſentimens, ſes airs même & ſes manieres, & à ſe régler en tout ſur l'exemple de ſes mœurs. Mais quel objet mériteroit mieux encore cette ſorte d'amour de la part des hommes, que l'Homme-Dieu devenu leur regle & leur modele. Car en trois mots, quel motif peut animer les plus grands cœurs à l'imitation d'un objet infiniment aimable ? Eſt-ce uniquement le plaiſir de lui reſſembler qui nous y porte ? Eſt-ce la gloire ? Eſt-ce le bonheur que l'on ſe promet de cette reſſemblance ? Si c'eſt le plaiſir, en eſt-il un plus ſenſible & plus pur, que de reſſem-

bler à un Dieu qui n'a pas dédaigné de nous reſſembler lui-même ? Si c'eſt la gloire, en eſt-il de plus noble, que celle de reſſembler à un Dieu, dont l'image tracée dans nos perſonnes, fait de nous comme autant de dieux ſur la terre ? Si c'eſt le bonheur, en eſt-il un plus divin, que de reſſembler à un Dieu, dont l'imitation ſeule doit nous rendre heureux pour l'éternité ?

Il n'a donc rien omis, pour triompher pleinement du cœur de l'homme, ce Jeſus, ce Dieu Meſſie, que nous adorons : & je vous en ai d'abord offert l'idée la plus juſte, quand je vous l'ai repréſenté, comme le vainqueur & le conquérant du cœur humain, c'eſt-à-dire, comme l'objet qui doit épuiſer lui ſeul dans notre cœur, & l'amour de complaiſance & d'eſtime, & l'amour de tendreſſe & de ſentiment, & l'amour de gratitude & de reconnoiſſance, & l'amour d'eſpérance & d'intérêt; & l'amour d'intimité & de confiance, & l'amour d'imitation & de conformité ; en un mot, tou-

tes les ſortes d'amours, toutes les especes de ſentimens dont nous ſommes capables. Or, à la ſuite de ces idées également aimables & ſublimes, qui nous retracent Jeſus-Chriſt tout entier, tel que ſa religion le préſente au monde chrétien; ſi animé, comme je dois l'être, du même zele que ſaint Paul, je lance publiquement ici l'anathême, contre quiconque n'aime pas Jeſus-Chriſt; ſi ſans acception de rangs, de caracteres & de conditions, j'oſe fraper de la malédiction éternelle, comme cet Apôtre, tout Chrétien qui ne ſeroit pas touché de tant de puiſſans motifs qui le preſſent d'aimer Jeſus-Chriſt; je vous en fais vous-mêmes les juges: ſera-ce trop que cet anathême, cette malédiction terrible, pour punir la froideur & l'inſenſibilité de ces indignes Chrétiens, dont je parle?

Non, mes chers Auditeurs, & loin que cet arrêt de réprobation lancé dans les chaires chrétiennes, vous paroiſſe un excès de rigueur de la part des miniſtres de l'égliſe;

je m'aſſure que vous le prononcez intérieurement vous-mêmes, contre le Chrétien qui ne donneroit pas à J. C. tout ſon amour. Oui, dites-vous à ce moment du fond de vos cœurs, qu'il ſoit anathême, qu'il épuiſe la haine & le mépris de l'univers, celui qui n'aime pas ſouverainement le ſeigneur Jeſus. Fût-il d'ailleurs l'homme le plus parfait & le plus accompli, fût-il le magiſtrat le plus juſte, le guerrier le plus brave, le citoyen le plus aimable; fût-il même le plus grand des rois, les délices & l'amour de ſes peuples; dès qu'il n'aime pas Jeſus-Chriſt, dès qu'il n'a pas pour cet Homme-Dieu tous les ſentimens qui lui ſont dus; anathême, anathême à toutes ſes grandeurs & à ſes vertus même. Oui, quand il poſſéderoit tous les mérites capables de ſanctifier l'homme ici-bas; quand il parleroit le langage des anges; quand il ſacrifieroit tous ſes biens au ſoulagement de l'indigence; quand ſa foi ſeroit aſſez vive pour tranſporter les montagnes; pour opérer à chaque inſtant les plus grands miracles; dès

qu'il n'eſt pas animé de la charité de Jeſus-Chriſt, encore une fois, qu'il ſoit anathême. C'eſt un monſtre qui ne mérite pas le nom d'homme ; pourroit-il mériter encore celui de chrétien ? Il n'eſt pas digne d'habiter la terre, comment trouveroit-il place parmi les habitans du ciel ? Qu'il ſoit donc rejetté du ſein de l'égliſe ; qu'il n'ait plus de part avec les vrais chrétiens ; qu'il ſoit effacé pour jamais du livre de vie ; qu'il ſoit dévoué aux flammes dévorantes de l'enfer ; qu'il cherche ſociété parmi les démons, puiſqu'il ne mérite pas d'en trouver parmi les
1. ad Cor. c. 16. hommes. *Si quis non amat Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum, anathema ſit.*

Ainſi, le penſez-vous, ſans doute, illuſtres disciples de Jéſus-Chriſt : ainſi parleriez-vous hautement vous-mêmes, ſi le respect dû à ſon temple, ne contênoit pas le zele qui vous anime pour ſa gloire ; & comme autrefois, dans ce grand & célebre Concile, où fut ſolemnellement confirmée la divinité de Jeſus-Chriſt, toutes les voix des premiers paſteurs réunis dans la

même foi, ne formerent pour ainſi dire, qu'un coup de foudre, pour écraſer unanimement l'hérétique impie qui s'efforçoit d'anéantir la divinité de l'Homme-Dieu, dans l'univers; ainſi tous les cœurs, tous les eſprits qui m'écoutent, ſe réuniſſent-ils à ce moment, pour abhorrer & déteſter tout ce qui n'aime pas le ſeigneur Jeſus. Puiſſe-t-elle ne s'affoiblir jamais, puiſſe-t-elle s'accroître encore & s'augmenter dans votre ame, cette indignation ſainte, qui vous transporte, & qui transporta tous les grands hommes du Chriſtianisme, à l'exemple de ſaint Paul, contre les disciples indifférens pour un ſi aimable Maître. *Si quis non amat Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum, anathema ſit.*

Mais, qu'ai-je dit, mes chers Auditeurs, & de concert avec moi, qu'avez-vous dit vous-mêmes? N'eſt-ce point en effet ſur votre tête qu'eſt retombé cet anathême foudroyant de ſaint Paul, dont vous avez cru fraper d'autres coupables; & par

un zele indiscret & précipité, n'auriez-vous pas prononcé l'arrêt de votre éternelle réprobation ? Qu'il me ſoit permis de craindre ici pour vous, ce que vous ne ſçavez pas craindre vous-mêmes, & de vous exprimer librement le ſujet légitime de mes frayeurs. Car de tant de ſortes d'amour, dont Jeſus-Chriſt mérite d'être aimé, & qu'il attend de la part du monde, en eſt-il un ſeul que vous puiſſiez reconnoître pour le vôtre, & dont vous puiſſiez dire avec vérité : Oui, c'eſt ainſi que j'ai aimé Jeſus-Chriſt juſqu'à ce jour ; c'eſt ainſi que je l'aime encore ; c'eſt ainſi que je veux toujours l'aimer. Pour éclaircir à vos yeux cette triſte, mais importante vérité, reprenons par ordre toutes les grandes idées de l'Homme-Dieu, que je viens de vous développer ; & ſupportez-moi dans mon détail de morale, plus humiliant encore pour Jeſus-Chriſt, pour ſa perſonne & ſa religion ; qu'il ne peut l'être pour nous-mêmes. Je m'arrête un moment.

SECONDE PARTIE.

NOn, mes chers Auditeurs, de tous les ſentimens, de toutes les ſortes d'amour dont je vous ai préſenté le précis, & que Jeſus-Chriſt mérite de la part des hommes qu'il a prédeſtinés pour le connoître ; il n'eſt pas un ſeul de ces ſentimens, de ces amours dont il doit être l'objet, dont le monde chrétien qui l'adore, lui rende ſincérement l'hommage. Vérité la plus déſolante pour l'homme encore capable de ſentiment & de réflexion ; mais vérité dont il n'eſt que trop facile de vous convaincre, par l'oppoſition effrayante de vos mœurs, avec cet amour univerſel & ſans bornes, que Jeſus-Chriſt mérite. Je reprens: nouvelle attention, je vous prie.

1°. J'ai dit d'abord, amour de préférence & d'eſtime, pour un homme véritablement Dieu, & qui nous rend ſenſibles tous les char-

mes, tous les attributs de la divinité. Seroit-ce là, mes chers Auditeurs, l'amour que vous éprouvez pour la personne adorable de l'Homme-Dieu? Plaise au ciel qu'il soit gravé profondément dans tous les cœurs à qui je parle. Mais, quoi de plus rare au contraire parmi vous, hommes & femmes du monde, que cet amour de préférence pour Jesus-Christ, dont vous lui devez l'hommage à tant de titres? Car, sans recourir à d'autres preuves, telles qu'il s'en présente en foule à mon esprit, pour vous convaincre ici d'illusion, si vous osez vous flater de cet amour pour Jesus-Christ; voici le point décisif auquel je m'arrête, & qui doit suffire pour vous confondre. On vous l'a dit mille fois, & tout l'évangile est une démonstration évidente de cette vérité, qu'il ne sçauroit y avoir d'ennemis plus déclarés, plus irréconciliables dans leurs maximes, que Jesus-Christ & le monde. Que si ce monde pervers n'a point voulu reconnoître Jesus-Christ pour son législateur

& ſon Dieu ; *Mundus eum non cognovit* : de même Jeſus-Chriſt n'a point voulu prier pour ce monde incrédule & rebelle à ſes ordres ; *Non pro mundo rogo.* D'où vous devez conclure, que l'on ne peut donc aimer en même tems dans cette vie mortelle, & Jeſus-Chriſt deſavoué du monde, & le monde réprouvé par Jeſus-Chriſt ; que l'on ne peut ſervir le monde & lui obéir conſtamment, (dès qu'il s'agit de religion,) ſans lui donner la préférence évidente ſur Jeſus-Chriſt ; & que le ſigne le plus marqué d'un mépris formel pour la perſonne de ce Jeſus que vous adorez en ſpéculation, c'eſt le reſpect, le dévouement que vous faites paroître en toute occurence pour les loix du monde. Voilà ce que l'évangile fait entendre à chaque page à tous les diſciples de l'Homme-Dieu, & ce que ne peut ignorer un Chrétien qui a quelque idée de la religion divine qu'il profeſſe.

Joan. c. 1.

Joan. c. 17.

Cependant, mes chers Auditeurs, ce dévouement habituel aux loix

profanes & antichrétiennes du monde, cette dépendance servile des modes, des usages, des coutumes, des bienséances du monde; en un mot, cette idolâtrie funeste du monde, visiblement incompatible avec la préférence due à Jesus-Christ, dans tous les tems & toutes les circonstances de la vie chrétienne, n'est-ce pas là, dans l'exacte vérité, la disposition trop ordinaire de vos cœurs? Qu'il s'agisse en effet pour vous, de prendre parti entre Jesus-Christ & le monde, d'encourir évidemment la disgrace de l'un ou de l'autre, (& c'est de quoi il s'agit pour vous, dans vos conditions, presque à tous les instans de la vie,) pour lequel de ces deux maîtres, si opposés dans leurs loix, vous déclarez-vous alors? Ou plûtot balancez-vous, un moment, à vous déclarer pour la loi du monde, dont vous êtes esclaves; au préjudice de la loi de Jesus-Christ, dont vous devez être les disciples? L'idée seule d'une bienséance mondaine à remplir, d'une protection humaine

humaine à ménager, d'un amusement, même le plus frivole, dont il vous plaît de vous faire un devoir en qualité d'hommes du monde ; n'est-ce pas là de quoi vous faire oublier, en mille occasions, l'obéissance inviolable que vous devez à Jesus-Christ en qualité de Chrétiens.

Oui, mes chers Auditeurs, vainement pour se faire obéir par préférence au monde qui vous captive, cet Homme-Dieu se présente à vous sous l'appareil auguste de ses attributs divins, comme le souverain Seigneur, comme le maître absolu, comme le roi éternel, à qui le droit de sa nature, & de plus, celui de sa conquête, donne tout pouvoir dans le ciel & sur la terre. Vainement soutient-il les ordres rigoureux qu'il vous intime, par le double motif également pressant, & des récompenses éternelles qu'il promet à votre obéissance, & de l'éternité de peines dont il vous menace, si vous refusez d'accomplir ses ordres suprêmes. Le monde,

tout foible, tout méprisable qu'il est, l'emporte habituellement dans vos esprits, sur les charmes & les grandeurs, sur tous les droits inaliénables de l'Homme-Dieu. Et par une crainte frivole que le monde vous inspire, par une ombre de plaisir qu'il vous présente, par un vain éclat d'honneur ou de fortune, dont il éblouit vos foibles yeux; le monde a plus d'avantage pour vous vaincre & vous soumettre à ses loix, que Jesus-Christ & toutes ses promesses; que Jesus-Christ & toutes ses menaces; que Jesus-Christ & tout son empire; que Jesus-Christ & tout ce qu'il peut avoir d'aimable & de terrible; que Jesus-Christ, & tout l'éclat de sa divinité.

Reproche le plus outrageant pour vous, mes chers Auditeurs, & que vous pourriez soupçonner ici d'hyperbole & d'exagération. Mais si vous sçavez bien vous connoître & vous juger vous-mêmes; mais si vous voulez réfléchir un moment sur ce goût passionné pour le monde, qui vous asservit en tout à ses idées,

qui vous engage dans ſes intrigues, qui vous ſoumet à ſes modes & à ſes uſages, vous rendrez pleinement juſtice à la vérité que j'oſe vous dire ; & lors même que vous paroiſſez obéir à Jeſus-Chriſt par préférence au monde, dans l'obſervation de ſa loi ſainte, vous reconnoîtrez alors que dans le fond, vous n'en êtes pas moins amateurs, moins idolâtres du monde qu'il réprouve ; parce que trop ſouvent ce monde même eſt l'unique mobile de la préférence extérieure que vous donnez à Jeſus-Chriſt dans votre amour ; je veux dire, parce que le monde qui vous commande, comme des bienſéances d'état, ces actes publics de piété & de religion, que vous offrez réellement au monde, tandis que l'amour de Jeſus Chriſt ſemble en être le motif & le principe. Mais cette morale, ſi j'entreprenois de l'épuiſer, me conduiroit trop loin, & je vous laiſſe à penſer, mes chers Auditeurs, ſi vous pouvez être plus éloignés de cet amour de préférence ſi juſte,

ment dû à Jesus-Christ, qu'en lui préférant habituellement, comme vous le faites, dans le cours de la vie, le plus mortel ennemi de sa gloire & de sa religion, qui est le monde.

2°. J'ai dit, amour de tendresse & de sentiment pour un Dieu véritablement homme, & qui divinise dans sa personne, tous les charmes de l'humanité. Seroit-ce là, Chrétiens du monde, le tribut d'amour dont vous honorez Jesus-Christ? Peut-être vous le persuadez-vous ainsi, vous sur-tout cœurs naturellement plus sensibles & plus portés à la tendresse; parce qu'il vous arrive à certains momens d'éprouver quelque léger sentiment d'amour pour l'Homme-Dieu. Quand vous vous occupez de son humanité sainte, ou que l'on vous représente vivement tout ce qu'elle a d'aimable, dès-là vous croyez lui rendre l'hommage de toute la tendresse & la sensibilité de votre ame; mais reconnoissez ici l'abus & l'illusion de votre créance. Car, ce ne fut

jamais une tendreſſe indolente & oiſive dans le cœur humain, une tendreſſe dont la douceur ne peut fomenter la pareſſe de l'ame ; non, ce ne fut jamais ce ſentiment d'amour ſtérile & inefficace, que mérita Jeſus-Chriſt, & qu'il attend de toutes les créatures qu'il a daigné éclairer de ſes lumieres ; mais cette tendreſſe active & empreſſée qui cherche toujours à plaire, & à plaire de plus en plus, à l'objet qu'elle ſe propoſe ; qui oublie tout objet étranger, pour ne penſer qu'à celui dont le cœur s'occupe & ſe repaît ſans ceſſe ; pour aller au-devant de ſes volontés, de ſes deſirs même: mais cette tendreſſe qui devient comme l'ame de tous les cœurs où elle domine ; & qui, ſans contracter le vice inſéparable des amours paſſionnés, en prend toute la force, l'empreſſement & l'activité.

Or, cette tendreſſe vive & animée du cœur humain, cette tendreſſe ſeule digne de Jeſus-Chriſt, & qu'il regarde comme l'hommage le plus délicat que le cœur de

ſes disciples ait à lui préſenter, à qui la prodiguez-vous le plus ſouvent, mes chers Auditeurs ? Non, ce n'eſt point à Jeſus-Chriſt même qui ſeul mérite de l'épuiſer toute entiere ; c'eſt à une vile créature, c'eſt à une beauté fragile & mortelle, que vous en faites ſervilement le ſacrifice. Oui, c'eſt là l'idole qui abſorbe tous les deſirs, qui épuiſe toutes les idées, qui fixe tous les regards, qui emporte tous les ſentimens de l'ame. Voilà ce qui fait former tant de vœux, ce qui fait pouſſer tant de ſoupirs, ce qui fait verſer tant de larmes. Voilà ce qui fait naître, tantôt les regrets les plus vifs, tantôt les plus cruelles jalouſiés ; tantôt les triſteſſes les plus profondes, tantôt les transports les plus inſenſés. Voilà ce qui rend hardi le plus timide, ce qui rend brave le plus lâche ; ce qui rend prodigue le plus avare ; ce qui rend prudent le moins ſage ; ce qui rend ſpirituel même le moins habile, ce qui fait tout oſer, tout entreprendre & tout ſouffrir. Voi-

là, ô honte & opprobre du Christianisme ! ce qui enchante, ce qui enyvre, &, pour user de cette expression, ce qui bouleverse des cœurs formés pour Jesus-Christ, & qui ne doivent éprouver de sentiment supérieur & dominant que pour Jesus-Christ. Dis-je rien ici, mes chers Auditeurs, dont le monde même chrétien ne fournisse une infinité d'exemples ; que vous n'ayez peut-être éprouvé mille fois vous-mêmes ? Et cette beauté céleste & incorruptible de Jesus-Christ, devant laquelle les astres les plus brillans ne sçauroient être que des ombres ; cette beauté adorable dont le seul aspect rend éternellement heureux tous les habitans du ciel, mérita-t-elle jamais de votre part, un moment de cette tendresse, une portion de ce sentiment, dont votre cœur est si prodigue pour ces beautés périssables que le monde lui présente ? C'est-à-dire, Seigneur, que le cœur humain se laisse prendre & captiver sans peine à tous les objets qui peuvent l'éloigner de

vous & le corrompre ; & qu'à l'outrage qu'il ose vous faire, d'être insensible à tout ce que vous pouvez lui offrir d'aimable, il ajoute l'outrage plus sensible encore, de n'être insensible que pour vous seul. Mais suivons toujours le plan que je me suis prescrit.

3°. J'ai dit, amour de reconnoissance & de gratitude, pour un Homme-Dieu, véritablement sauveur, & dont toute la destinée se termine au bonheur & au salut du monde. Seroit-ce du moins là, Chrétiens, l'espece d'amour que Jesus-Christ pourroit se flater d'avoir obtenu de votre cœur ? Ce sentiment si naturel à l'homme, à l'homme même le plus vulgaire, & que vous rougiriez de ne pas éprouver, dans l'occasion, pour le dernier de vos semblables, l'éprouveriez-vous également pour les bienfaits & les dons ineffables de l'Homme-Dieu ? Ah ! mes chers Auditeurs, pourquoi suis-je forcé par mon ministere, à dévoiler publiquement ce qu'il y a peut-être de plus capable d'avi-

lir la nobleſſe & la grandeur naturelle de l'humanité ; & ce que je voudrois pouvoir enſevelir dans l'ombre d'un éternel ſilence ? Non, de quelque dignité que ſe picque votre ame, pour payer au moins les bienfaits reçus, du ſentiment de gratitude que le bienfait mérite ; non, vous n'avez dans le cœur, pour la plûpart, vous n'avez rien de cet amour infini de reconnoiſſance, que mérite à Jeſus-Chriſt la ſeule qualité de Sauveur du genre humain.

Oui, je le ſçais, ce ſeroit un crime énorme à vos yeux, qu'un trait d'ingratitude à l'égard du moindre des hommes. Les plus vives actions de graces, toutes les proteſtations du monde ne vous coûteront rien, pour le plus léger ſervice reçu d'un protecteur, ou d'un ami, d'un de ces hommes même, à qui de pareils titres, vu leur rang ſubalterne, ne ſçauroient convenir à votre égard. Mais ces dons infinis, ces bienfaits immenſes, verſés inceſ-

ſamment ſur le genre humain par la miſéricorde infinie de Jeſus-Chriſt ; mais ces graces multipliées qu'il répand encore ſur chaque jour, ſur chaque inſtant de votre vie ; mais ce ſang précieux, qui par ſa vertu vous arrache à l'enfer, vous mérite le ciel & vous l'aſſure, ſi vous deſirez ſeulement d'y parvenir ; mais ce dévouement plein & entier de Jeſus-Chriſt au bonheur & au ſalut de chacun des hommes on diroit que ces grands objets de la religion dont votre foi fut nourrie dès l'enfance, n'ont plus également de quoi vous fraper, & que la diſtance des tems, qui vous éloigne de ces jours heureux, où Jeſus-Chriſt parut au monde pour le réformer & le ſauver, vous donne quelque droit d'oublier ſes dons divins & de les méconnoître.

Vous me demandez, ſur quoi fondé, je vous reproche tant d'ingratitude envers Jeſus-Chriſt ? Faut-il vous le dire, mes chers Auditeurs ? Sur mille traits odieux dont

vous ne pouvez disconvenir vous-mêmes, & dont la continuité fait disparoître à vos yeux l'horreur qu'ils méritent; ſur l'habitude funeſte où vous êtes de vivre dans le monde, ſans penſer à Jeſus-Chriſt, ſans parler de Jeſus-Chriſt, ſans ſçavoir même la vie de Jeſus-Chriſt, ſans méditer les bienfaits de Jeſus-Chriſt, ſans vous occuper des myſteres de Jeſus-Chriſt, ſans rapporter vos actions à Jeſus-Chriſt, ſans vous intéreſſer à la gloire de Jeſus-Chriſt, ſans vous affliger des pertes que ſouffre le royaume de Jeſus-Chriſt, ſans oſer vous déclarer, dans l'occaſion, pour diſciples de J. C. ſans avoir le courage d'élever la voix dans vos ſociétés, pour réprimer le blaſphême devenu ſi ordinaire contre Jeſus-Chriſt, ſans paroître dans nos temples, à moins d'un ordre formel de l'Egliſe, en préſence de Jeſus-Chriſt, ſans produire un ſeul de ces actes d'amour, dont ne peut ſe défendre un cœur chrétien, qui n'a pas perdu tout

ſentiment de reconnoiſſance pour Jeſus-Chriſt.

Sur quoi fondé, je vous reproche cet excès d'ingratitude envers Jeſus-Chriſt ? Sur le mépris évident de tous les moyens qu'il vous préſente lui-même dans ſon évangile, pour acquitter la reconnoiſſance infinie que ſes dons méritent. Car il a voulu, ce Dieu ſauveur, transporter au prochain, ſur-tout au pauvre, tout ce qu'il attend de ſes disciples, pour prix de ſes bienfaits. Il vous a proteſté qu'il prendra pour lui-même, les moindres devoirs de charité, rendus à chacun des hommes, contenus ſous ce terme général & vénérable de prochain : *Quod uni ex minimis meis feciſtis, mihi feciſtis.* En ſorte qu'il ne tient qu'à vous, ſur-tout dans l'état de grandeur & d'opulence où Dieu vous a placés, d'obliger Jeſus-Chriſt même à chaque jour, à chaque inſtant de votre vie, & de reconnoître ſes plus grands dons, dans la perſonne de vos freres mal-

heureux, ſoit du côté de la nature, ſoit du côté de la fortune. Une charité patiente pour les ſupporter; libérale, pour les ſoulager; généreuſe pour leur pardonner; univerſelle, pour les aimer; ce ſeroit là de votre part de quoi payer tout le prix du ſang adorable de Jeſus-Chriſt. Et cependant, quelle impatience de votre part à ſupporter des égaux! quelle épargne ſordide, lorsqu'il s'agit de ſecourir le pauvre! quel reſſentiment à l'égard d'un rival ou d'un ennemi qui cherche à vous nuire! quelle indifférence pour le commun des hommes à qui Jeſus-Chriſt a transporté tous ſes droits ſur la reconoiſſance du cœur humain! & dès-là, quelle indifférence, qu'elle ingratitude pour Jeſus-Chriſt-même!

Sur quoi fondé, je vous reproche cette ingratitude prodigieuſe envers Jeſus-Chriſt? Dispenſez-moi, mes chers Auditeurs, de m'étendre plus au long ſur cette affligeante morale, & de vous rappeller ces

traits plus marqués encore & plus noirs de votre ingratitude envers Jesus-Christ. J'entends cette irrévérence trop commune que l'on étale dans ses temples, au moment même de son auguste sacrifice où il ne cesse de renouveller sur son autel, tout ce qu'il a souffert sur le Calvaire pour vous prouver son amour, & vous obliger de l'aimer ; cet éloignement habituel de ses sacremens, où il a voulu renfermer le trésor de tous ses mérites, pour le transmettre, comme son héritage, aux hommes assez heureux pour le connoître & l'adorer ; cette indigne réception du sacrement même où il réside en personne, & dans lequel il vous abandonne, pour ainsi dire, tout ce qu'il est, pour se transformer invisiblement en vous, & vous transformer visiblement en lui. Dispensez-moi, dis-je, de vous retracer ces idées funestes & désolantes pour tout ce qu'il y a de véritables Chrétiens. Je vais plus loin.

4°. J'ai dit, amour d'espérance & d'intérêt, pour un Homme-Dieu, juge & arbitre ſouverain de notre éternité. C'eſt ici ſans doute, mes chers Auditeurs, que vous croyez reconnoître l'eſpece d'amour qui vous attache à Jeſus-Chriſt. Mais ne feroit-ce point encore une erreur de votre part & une illuſion de le penſer ? Et cet amour même intéreſſé, dont il ſemble que le cœur humain ne ſe peut défendre, cet amour moins parfait dans ſon motif, & plus proportionné à la foibleſſe humaine, ſi vous le cherchez au fond de votre cœur, l'y découvrirez-vous en effet, tel qu'il doit être ? Ah ! Chrétiens, ne cherchons point à nous ſéduire & à nous tromper nous-mêmes, ſur un point auſſi eſſentiel au ſalut, que l'amour de l'Homme-Dieu. Non, cet amour d'intérêt, dicté par la nature même, toujours d'accord avec la grace pour nous l'inſpirer, non, vous n'avez point encore, la plûpart, cet amour pour Jeſus-Chriſt.

Chose étrange ! c'est l'esprit d'intérêt qui forme toutes les amitiés, qui décide toutes les liaisons, qui nourrit toutes les attaches, qui entretient tous les commerces de société parmi les hommes ; c'est l'appas de l'intérêt, souvent du plus léger intérêt d'honneur, ou de fortune, qui donne aux princes des sujets fideles ; aux maîtres, de zelés serviteurs, aux magistrats, des cliens soumis ; aux moindres seigneurs, des courtisans assidus à leur plaire ; à l'état, à la patrie, des citoyens ardens à l'illustrer & à la défendre : en un mot, c'est l'attrait de l'intérêt, qui dans le monde est en tout le mobile du cœur humain, qui, comme un ressort puissant & toujours actif, fait tourner à son gré les affections & les penchans qui le dominent ; & ce grand intérêt d'une éternité glorieuse ou funeste qui attend chacun des hommes au sortir de la vie, & dont Jesus-Christ doit être le seul arbitre ; cet intérêt le plus fort qui puisse être, pour re-

muer le cœur de l'homme, ne ſçauroit encore nous attacher à J. C. & nous inspirer pour ſa perſonne, ce ſentiment d'amour, néceſſaire pour toucher ſon cœur, & pour nous rendre dignes à ſes yeux de l'éternité de ſes récompenſes.

Ce n'eſt pas au reſte que l'on paroiſſe totalement inſenſible, à cette idée de Jeſus-Chriſt, conſidéré comme le juge & l'arbitre ſouverain de notre éternité : & lorſque l'Egliſe, chargée de l'inſtruction du monde, nous rappelle à certain tems, par la voix de ſes miniſtres, ce jugement, ſoit particulier, ſoit univerſel, où Jeſus-Chriſt décidera le ſort immuable de tous les hommes ; à peine eſt-il quelques coupables qui ne cherchent dans ces momens, à ménager la faveur de leur juge, & à ſe rapprocher de lui, par quelques actes, au moins extérieurs, de piété & de religion ; mais ces mouvemens paſſagers qui ſemblent affecter votre cœur, & le porter vivement alors, vers Jeſus-Chriſt, d'où pro-

viennent-ils le plus souvent ? Je ne crains point de le dire, hélas ! d'une crainte plus humaine que surnaturelle, d'une crainte servile, si différente de cette crainte filiale, propre des disciples & des freres de Jesus-Christ ; d'une crainte dont l'amour n'est ordinairement dans vous ni l'effet, ni le principe ; c'est-à-dire, que si l'on ne craignoit pas les peines sensibles & éternelles, que Jesus-Christ prépare aux indignes disciples de sa religion, on s'embarrasseroit peu de ce bonheur ineffable, qu'il prépare à ses élus depuis l'origine des siecles ; c'est-à-dire, que si l'on pouvoit vivre sur la terre à l'abri de la mort, & toujours au gré de ses desirs ; on renonceroit sans peine à ce bonheur céleste & purement spirituel, dont Jesus-Christ doit être non-seulement l'arbitre, mais encore l'objet & le principe ; c'est-à-dire, que Jesus-Christ n'est redevable de cet amour, même intéressé, qui à certains momens nous porte vers lui, qu'au sentiment grossier de cet

amour propre, que toute ſa loi condamne, & dont il eſt venu anéantir l'empire, par l'exemple de toutes les vertus capables de le crucifier dans l'homme, & de le détruire au milieu du monde.

5°. J'ai dit amour d'intimité & de confiance, pour un Dieu l'ami des hommes, qui daigne être à tous les inſtans le dépoſitaire & le confident de nos peines. Eſt-ce là enfin, mes chers Auditeurs, le ſentiment d'amour que vous éprouvez pour Jeſus-Chriſt ? Et ſerois-je aſſez heureux à ce moment, pour avoir découvert dans votre cœur, quelque ſorte d'amour pour un Dieu, qui met tout en œuvre, juſqu'à ſe familiariſer en quelque maniere avec ſes disciples, pour s'en faire aimer ? Mais quoi ! Seigneur, ne diroit-on pas au contraire, malgré cette bonté exceſſive qui vous rapproche de notre baſſeſſe, ne diroit-on pas que vous êtes pour nous, comme un Dieu étranger & inconnu ; que vous êtes un Dieu toujours foudroyant qui nous inter-

dit ſes approches, qui nous défend dans cette vie le bonheur de paroître en ſa préſence ; un Dieu ſemblable à ces dieux de la terre, qui ne ſe croyent véritablement grands, que lorſque l'appareil qui les accompagne, fait ſentir autour d'eux leur propre grandeur, & annonce la petiteſſe de tous les ſujets qui les environnent ? Ne diroit-on pas, à nous voir ſans ceſſe éloignés de vous, ô mon Dieu, que ce ſoit là l'idée que nous nous formons de votre perſonne adorable ?

Eh ! connoiſſez-vous en effet, Chrétiens du monde, connoiſſez-vous ſeulement l'uſage de cet amour de confiance à l'égard de Jeſus-Chriſt ? Sçut-on jamais dans le monde s'adreſſer à Jeſus-Chriſt, comme à l'ami le plus tendre, le plus généreux, le plus fidele, le plus jaloux de notre félicité préſente & future ? Sçait-on dans le monde épancher ſincerement ſon cœur en préſence de Jeſus-Chriſt ; lui en développer tous les plis & replis les plus ſecrets ; lui confier

ſans réſerve ſes deſirs, ſes projets, ſes répugnances, ſes peines? Sçait-on dans le monde, recourir à Jeſus-Chriſt dans les beſoins de l'ame & du corps, ſe conſoler avec Jeſus-Chriſt dans ſes disgraces, demander conſeil à Jeſus-Chriſt dans ſes perplexités, chercher la paix dans le ſein de Jeſus-Chriſt, au milieu des troubles & des agitations que l'on éprouve? Sçait-on même dans ce monde tumultueux dont le faſte vous éblouit, & le tourbillon vous entraine, ſçait-on parler à Jeſus-Chriſt, écouter Jeſus-Chriſt, quand il parle par ſa grace; répondre à Jeſus-Chriſt ſur les ſacrifices particuliers qu'il demande à ſes divers disciples, & comprendre ce langage intérieur & divin qui s'adreſſe au cœur, & lui fait entendre, malgré lui-même, ſes conſeils ou ſes ordres?

Que dis-je, mes chers Auditeurs, & penſez-vous même qu'une telle morale doive s'adreſſer à des Chrétiens, ſur-tout d'un certain rang, engagés à vivre au milieu de la

cour, & du plus grand monde. N'êtes-vous pas même étonnés que je m'y arrête, comme sur un devoir, que vous prescrit l'amour nécessaire, dont vous êtes redevables à l'Homme Dieu? Et n'est-ce pas là, selon vous, une de ces idées mystiques, réservée pour les spirituels & les devots du siecle ou du cloître? Oui, c'est cet amour d'intimité & de confiance pour Jesus-Christ, qui paroît aux hommes & aux femmes du siecle, d'une pratique trop sublime & trop relevée dans leur etat. Voilà, dit-on par un respect apparent, qui bien approfondi, est de la part du monde un mépris véritable pour ce saint exercice de l'amour divin: Voilà ce qui doit être le partage de quelques ames non communes, distinguées dans l'ordre de la grace, & spécialement dignes, par leur renoncement au commerce du monde, d'entrer en communication avec le ciel, & d'entretenir comme familierement le Dieu de l'univers; comme si ce n'étoit pas assez

d'être honorés du glorieux titre de Chrétiens, ſelon la parole de Jeſus-Chriſt, pour être appellés à l'amitié de cet Homme-Dieu. *Non jam vos dicam ſervos; vos autem dixi amicos* : & que le ſentiment de l'amitié, quand il s'eſt une fois emparé du cœur, pût jamais ignorer le langage de la communication & de la confiance.

6°. J'ai dit enfin : amour d'imitation & de conformité, pour un Dieu qui accomplit le premier ce qu'il ordonne, & qui veut jusqu'à la fin des tems, par l'exemple de ſa vie, nous ſervir en tout de regle & de modele. De vous demander encore ici, mes chers Auditeurs, ſi vous avez pour Jeſus-Chriſt cet amour de conformité & d'imitation que ſa loi vous impoſe; c'eſt ce qui ſeroit ſans doute inutile & ſuperflu. Quelque avantageux en effet, quelque néceſſaire même que puiſſe être au ſalut de l'homme, cet amour pour l'Homme-Dieu, qui fait trouver le ſouverain bonheur dans celui que l'on éprouve à l'imiter;

n'eſt-il pas trop évident que c'eſt là ſur-tout ce qui vous manque, & que le ſiecle préſent produit à peine quelques Chrétiens qui puiſſent avec juſtice ſe glorifier de pareils ſentimens. Car s'il regnoit dans votre cœur, cet amour brave & généreux, qui fait les imitateurs de Jeſus-Chriſt, & dès-là ſes parfaits diſciples, quel en ſeroit dans vos mœurs l'effet infaillible & néceſſaire ? Ah ! Chrétiens, ce ſeroit ſans doute de vous faire aimer toutes les œuvres, toutes les vertus capables de vous communiquer quelque nouveau trait de conformité avec J. C. dont vous devez être les images vivantes aux yeux de Dieu & des hommes. Ce ſeroit donc de vous faire deſirer l'humiliation, la ſouffrance, la pauvreté même, compagnes inſéparables de J. C. ſur la terre ; de vous faire deſirer ſes maux prétendus, je ne dis pas ſeulement avec ardeur, mais préférablement à l'éclat, aux délices, & à l'opulence du ſiecle. *Qui ſunt Chriſti, carnem crucifixerunt cum concupiscentiis.* Ad Gal. c. 5.

Or,

Or, je ſçais trop, Grands du monde, & vous ſçavez trop vous-mêmes, combien le fond de vos cœurs eſt éloigné d'un ſentiment capable de vous faire aimer ces vertus auſteres; dont la pratique graveroit dans vos perſonnes cette reſſemblance néceſſaire qui doit vous rapprocher de Jeſus-Chriſt. Je ſçais trop, par exemple, & vous ſçavez trop vous-mêmes, que, loin de vous faire un vrai bonheur dans la vie de tout ce qui peut mortifier la chair & les ſens, vous ne prouvez pour tout exercice mortifiant & pénible, qu'un dégoût, qu'une répugnance qui vous paroît invincible; & qu'il ne faudroit que la pratique de ces devoirs rigoureux à la nature, pour faire le ſupplice habituel de votre vie, ſi vous ne ſçaviez pas vous en affranchir au gré de l'amour propre qui vous domine ſans ceſſe. Je ſçais trop, & vous ſçavez trop vous-mêmes, que loin de faire conſiſter votre gloire à partager dans l'occaſion les abbaiſſemens de Jeſus-Chriſt, la moindre

humiliation essuyée aux regards du monde, vous paroît insoutenable, jusqu'à vous porter de sang froid, aux derniers excès de la fureur & de la vengeance; que Jesus-Christ profondément humilié dans tout le cours de sa vie mortelle, & plus encore dans le cours de sa passion sanglante, n'est pas moins pour vous, que pour les Juifs même un sujet de scandale, & que malgré la grace du baptême dont Jesus-Christ vous a gratifiés, par préférence à tant d'autres, vous n'êtes pas encore assez Chrétiens, pour ne pas rougir de ses opprobres, que l'amour de sa personne devroit rendre à tous ses disciples, non-seulement respectables, mais aimables. Je sçais trop enfin, & vous sçavez trop vous-mêmes, que ce qu'il y a de plus fervent, de plus religieux parmi les Chrétiens du monde, ne sçait point aimer Jesus-Christ jusqu'à faire son premier bonheur & sa principale gloire de lui ressembler. Que si l'on peut atteindre à ce degré de vertu, de sçavoir

ſupporter dans l'esprit d'une réſignation chrétienne, les ſouffrances, les humiliations, les disgraces dont la vie la plus heureuſe n'eſt pas exempte, on croit avoir acquis le vrai degré de perfection que l'on eſt obligé d'acquérir pour le ciel. Mais que d'en venir jusqu'à deſirer l'humiliation & la ſouffrance, jusqu'à détacher ſon cœur de tout bien terreſtre, pour reſſembler à Jeſus-Chriſt même, c'eſt ce que l'on regarde, comme le prodige de la vertu la plus éminente, comme un prodige de vertu presque imaginaire pour les foibles mortels, ou du moins trop ſublime relativement aux penchans perſonnels que l'on éprouve, pour y aspirer. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, ce que vous devez ſçavoir auſſi bien & mieux que moi; & ce qui rendroit inutile & ſuperflu un détail plus ample ſur cet article.

Il n'eſt donc point aimé, ce Jeſus, ce Dieu incarné, ce Meſſie attendu *Concluſion.*

d'Israel & des nations, ce prince de la paix, cet ange du conseil divin, ce pere du siecle présent & futur, ce médiateur éternel entre Dieu & les hommes; il n'est donc point aimé de ces mêmes hommes qu'il a singulierement aimés, qu'il a aimés plus que lui-même; ce Jesus, leur pere, leur ami, leur sauveur, leur juge, leur modele & leur maître. C'étoit là cependant le principe & le terme des travaux glorieux & humilians de sa vie mortelle, de s'assurer pour jamais l'empire du cœur humain: c'étoit là cette magnifique conquête que méditoit son amour depuis l'éternité; c'étoit là cette victoire à laquelle tendoient tous les triomphes de sa mission divine. Peu content de se faire craindre & adorer du haut du ciel, par la multitude des hommes, il a voulu descendre parmi eux, pour conquérir un amour plus divin à ses yeux que l'adoration même. Mais vainement, pour se faire aimer, a-t-il dépouillé toutes ses

grandeurs, & revêtu toutes nos foibleſſes ; vainement a-t-il épuiſé ſur chacun de nous, tous les traits de ſon amour, pour mériter les ſentimens du nôtre ; vainement a-t-il mis en œuvre à ce deſſein, tout ce que l'eſtime, la tendreſſe, la reconnoiſſance ; tout ce que l'intérêt, la confiance & l'exemple, peuvent avoir de charmes & d'attraits pour le cœur de l'homme.

Il a pu, cet Homme-Dieu, vaincre lui ſeul le monde & ſes puiſſances. Il a pu domter les légions encore plus redoutables de l'enfer. Il a pu ſubjuguer par ſes apôtres les plus ſuperbes nations. Il a pu redreſſer tous les travers de l'eſprit humain, & diſſiper toutes ſes ténebres. Il a pu faire tomber à ſes pieds, toutes les idoles révérées de la terre. Il a pu fonder une égliſe, inébranlable juſqu'à la fin des tems, à tous les orages de l'impiété & de l'erreur. Il a pu, & il peut encore, par la vertu toute puiſſante de ſon nom, remporter chaque jour, tant

de victoires réservées à lui seul ; & l'ordre éternel en est porté depuis qu'il se fit connoître au monde, que tout genou fléchisse dans le ciel, sur la terre & dans les enfers, au nom sublime & triomphant de Jesus : *In nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium, & infernorum.* Mais cette force, cette vertu divine, uniquement propre de Jesus, n'a pu le faire encore triompher du cœur de l'homme, & ce cœur rebelle est devenu comme l'écueil fatal de toute la puissance & de tous les charmes de l'Homme-Dieu.

Ad Philip. c. 2.

Mes chers Freres, je ne vous ferai point craindre ici la colere & la vengeance de ce Jesus, dont vous méprisez si indignement l'amour. Sa justice, quoique patiente dans le tems, le vengera sans doute de vos ingratitudes à la fin des siecles ; & c'est à vous de concevoir, s'il est possible, quel sera sur vous, l'éclat d'une vengeance allumée de tous les feux de l'amour même, irrité de vos mépris. Mais ce n'est

point ainſi que l'Homme-Dieu ſçait ſe venger dans la vie préſente : ſa vengeance eſt de continuer de vous aimer ; c'eſt de vous aimer encore de plus en plus. Tant d'amour de la part d'un Dieu mépriſé a ſans doute de quoi vous ſurprendre ; mais ce qui doit plus vous étonner que cet amour même, c'eſt que vous continuerez opiniâtrement d'y reſiſter. Des cœurs barbares ſeroient ſenſibles à ce prodige d'amour ; ils en ſeroient touchés, attendris, & des cœurs chrétiens ne le ſeront pas !

Mais je me trompe, Seigneur Jeſus, & quelle que ſoit la miſere du cœur humain, ce ſeroit trop l'outrager, que de le croire capable à votre égard d'un pareil excès. Non, jusqu'à ce jour, il eſt vrai, vous n'avez point été l'objet unique, ni même le premier objet de notre amour ; mais vous ſerez aimé desormais, trop aimable Jeſus, & notre cœur confus de ſes froideurs, vous rendra bientôt tout cet amour, dont il a oſé jusqu'ici vous dérober

l'hommage. Il s'efforcera, ce malheureux cœur, de vous aimer dans un moment, pour tant d'années d'insensibilité & d'indifférence; il s'efforcera de vous aimer assez pour vous venger, non seulement de lui-même, mais encore du reste de l'univers, dont vous n'êtes point aimé; c'est-à-dire, assez pour tant d'infideles qui ne vous connoissent pas; assez pour tant d'impies qui vous blasphêment; assez pour tant d'hérétiques qui vous traversent; assez pour tant de catholiques qui vous deshonorent; assez pour tant de mauvais Chrétiens, dont les mœurs conservent à peine quelques traces de Christianisme: & si la foiblesse du sentiment humain ne suffisoit pas à tant d'amour qui vous est dû, nous nous joindrons, pour aimer avec plus d'ardeur, à tous les saints de la terre, à tous les bienheureux du ciel, sur-tout, à cette vierge mere, qui vous aima comme son fils, comme son Dieu, qui seule aima plus que toutes les créatures

enſemble ; nous nous joindrons à vous-même, Seigneur, pour vous aimer autant que vous devez être aimé, & nous emprunterons de votre cœur divin, ce feu ſacré dont vous brulez pour nous, & dont à plus juſte titre nous devons bruler pour vous-même.

Vous ſerez aimé, trop aimable Jeſus, & quelles que ſoient la foibleſſe & la fragilité naturelle de notre cœur, rien ne pourra le détacher de votre perſonne divine ; rien ne pourra lui ravir le don ineſtimable de votre amour. Ni la ſéduction du monde, parce qu'il ſuffit de vous aimer, pour haïr & déteſter ce monde réprouvé par vous-même. Ni les artifices de l'amour propre, parce qu'il ſuffit à l'homme de vous aimer, pour ſe haïr lui-même dans l'eſprit de votre loi ſainte. Ni les efforts redoublés de l'enfer ; parce qu'il ſuffit au Chrétien de s'attacher au vainqueur éternel de l'enfer, pour ſe jouer de toutes ſes puiſſances & les mettre en fuite. Pour

vous aimer ainſi, Seigneur, & pour vivre conſtamment dans cet amour; je prévois de longs combats à livrer, de grands obſtacles à vaincre. Mais ſi un grain de vraie foi, ſelon votre parole, eſt aſſez fort pour transporter les montagnes, un grain de véritable amour pour votre perſonne, non moins puiſſant que la foi, les applanira devant nous, ou les fera disparoître.

Vous ſerez aimé, trop aimable Jeſus, & ſous l'empire adorable de votre amour, nous ne craindrons plus cette foule de paſſions, ennemis domeſtiques de notre bonheur, qui prennent l'empire ſur notre ame & la tyranniſent. Eh quoi! votre nom ſeul commande aux flots écumans de la mer, aux vents impétueux qui l'agitent, & tout-à-coup les flots & les vents s'appaiſent; ainſi votre amour, regnant ſur notre ame, commandera-t-il aux paſſions les plus indomptées de notre cœur, à toutes les folles idées de notre esprit, à toutes les bizar-

reries de notre imagination, à tous les caprices de notre humeur; & à l'inſtant toutes les facultés de notre ame, qui y portent le trouble & le desordre, ſe tiendront dans le calme & dans le ſilence. Il commandera donc, cet amour tout-puiſſant, à l'orgueil qui nous aveugle, à la colere qui nous enflamme, à la vengeance qui nous transporte, à la cupidité qui nous dévore, à la volupté qui nous captive; à tous les deſirs, tous les penchans, tous les goûts dépravés qui nous dominent. Il commandera donc, ce même amour, à toutes les hauteurs d'un esprit indocile aux révélations de votre ſageſſe, à toutes les impietés, les héréſies, les erreurs, que cet esprit enfante, comme de lui-même, quand vous n'êtes pas ſa lumiere; à toutes les illuſions, les extravagances philoſophiques qui éblouiſſent notre foible raiſon, & dont nous ſommes, comme obſédés dans le monde chrétien qui ne doit être gouverné que par les principes lu-

mineux de la foi. Il commandera, ce même amour, à cette imagination déréglée qui défigure tout à nos yeux, nous peint le vice & la vertu des plus vives couleurs, jusqu'à nous faire eſtimer le vice & mépriſer la vertu ; à cette imagination dont les bizarreries, les écarts & les travers ſont également capables de déſoler & d'avilir l'humanité. Il commandera, ce même amour, à tous les caprices d'une humeur légere & volage, à toutes les noirceurs d'une humeur mélancolique & ſombre, à toutes les fougues d'une humeur vive & emportée. Il commandera enfin, cet amour, à tout ce qu'il peut y avoir dans nous de vicieux & de criminel, ſoit par habitude, ſoit par nature ; & au ſouvenir, au nom ſeul de Jeſus que nous aimerons, tous les orages qui troublent notre cœur, ſeront bientôt calmés ; tous les faux principes de notre eſprit, diſſipés comme un ſonge ; tous les déréglemens de notre imagination, ré-

primés ; tous les caprices de notre humeur, anéantis.

Pourriez-vous me desavouer, mes chers Auditeurs, d'une ſeule de ces promeſſes, que j'oſe faire à Jeſus-Chriſt de la part de ſes disciples ; & quelques ſacrifices qu'il vous en coûte, pour aimer le Dieu-Homme, comme il veut & doit être aimé, ſeroit-il en votre pouvoir de lui refuſer ce tribut d'amour univerſel qu'il vous demande? Non, ô mon Dieu, c'eſt au nom de tous ceux qui m'écoutent que je vous parle ; ne craignez plus l'indifférence du monde chrétien qui vous reconnoît pour légiſlateur & pour maître. Ceſſez même desormais d'uſer de votre empire, pour vous faire aimer, ceſſez de commander cet amour ſous peine de l'éternelle réprobation. Permettez ſeulement à vos disciples de vous aimer ſur la terre, de s'attacher à vous par tous les liens qui peuvent unir la créature à ſon Dieu ; & j'oſe répondre que nous vous aimerons

aſſez dans cette vallée de miſere & de larmes, pour mériter de vous aimer éternellement dans le ciel : c'eſt ce que je vous ſouhaite à tous, au nom du Pere, & du Fils, &c.

DISCOURS
POUR LE MARDI
DE LA II. SEMAINE
DE CARÊME.

Sur l'importance de l'Education chrétienne.

Patrem nolite vocare vobis ſuper terram ; unus eſt enim Pater veſter qui in cœlis eſt.

N'appellez perſonne votre Pere ſur la terre ; vous n'avez qu'un Pere véritable qui eſt dans le ciel. Ces paroles ſont tirées du chapitre 23 de l'Evangile ſelon ſaint Matthieu.

MADAME,

C'EST à tous les hommes ſans doute, & ſpécialement à tous les Chrétiens que conviendra toujours cette parole admirable de Jeſus-Chriſt, qui nous fait tous les en-

fans adoptifs du pere céleſte, & nous permet à peine de regarder comme nos peres ceux que nous honorons ſur la terre d'un ſi beau nom. Mais ne pourrai-je pas, mes chers Auditeurs, l'appliquer plus proprement encore, cette parole divine, à tant d'enfans malheureux, qui ne trouvent point dans les peres que Dieu leur donne ſur la terre les ſecours les plus néceſſaires au ſalut ; c'eſt-à-dire, qui ne reçoivent point de leurs peres cette éducation vertueuſe & chrétienne qui ſeroit pour eux le plus grand des biens, & ſans lequel tous les autres biens ne peuvent contribuer qu'à les perdre..? Oui, c'eſt à ces enfans, ou privés de toute éducacation, ou formés par une éducation toute profane que l'on pourroit dire avec plus de ſujet encore qu'au commun des Chrétiens, qu'il n'eſt pour eux de pere véritable que celui qui eſt dans le ciel. *Patrem nolite vocare vobis ſuper terram.* Car doivent-ils regarder comme peres, des hommes qui ne rempliſſent pas

à leur égard le premier devoir de l'amour paternel, & qui, après leur avoir donné le jour, ne les forment pas à vivre en hommes raisonnables & en hommes chrétiens.

Vous me prévenez, mes chers Auditeurs, & vous avez déjà conçu que c'eſt de l'éducation de vos enfans que je veux vous entretenir aujourd'hui ; de ce devoir, le plus important peut-être, & cependant le plus négligé dans le Chriſtianisme ; idée ſimple que je ſaiſis d'abord & à laquelle je m'arrête. Point d'obligation plus indispenſable pour les parens chrétiens, & qu'il leur ſoit plus eſſentiel de remplir, que celle qui regarde l'éducation chrétienne de leurs enfans. C'eſt l'unique propoſition que j'avance, & qui ſera le ſujet de ce discours, dans lequel je ne ſuivrai point la méthode des diviſions ordinaires, mais qui ſans avoir la forme accoutumée, qui ne fut jamais néceſſaire, n'en ſera pas moins propre à vous édifier & à vous inſtruire. Je vous développerai mieux mon deſſein

après que nous aurons imploré le ſecours du ciel par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

Si je n'avois deſſein que de convaincre les peres & meres de famille, qui mécontens de l'obligagation indispenſable qui leur eſt impoſée, de former aux devoirs du Chriſtianisme, les enfans dont le ſoin leur eſt confié par la nature même; je n'aurois pas beſoin pour réuſſir dans un tel projet, d'employer ici de longs diſcours. Car ſi la voix du ſang qu'ils écoutent ſans ceſſe, a dû leur perſuader que c'eſt pour eux une obligation indispenſable, de donner à leurs enfans cette éducation purement civile, qui à proportion de leur naiſſance & de leurs talens, les rende capables d'exercer les divers emplois, de remplir les états différens du monde; comment la religion ſainte dont ils profeſſent hautement toutes les maximes, ne leur auroit-elle pas déjà perſuadé l'obligation plus preſſante encore où ils ſont, de donner

à leurs familles, par leurs avis & leurs ſoins, ſur-tout par la force impérieuſe de leur exemple, une éducation vraiment & ſolidement chrétienne, une éducation capable d'en faire, pour tout le cours de la vie, de vrais & de fervens disciples de Jeſus-Chriſt ?

Je vais donc plus loin, peres chrétiens, & non content de vous dire que c'eſt pour vous une obligation eſſentielle d'élever vos enfans dans la pratique de cette religion ſainte, dont ils ſont les disciples comme vous-mêmes ; j'avance encore qu'il n'eſt point d'obligation plus eſſentielle que celle-là dans votre état ; & dont l'omiſſion ſoit à votre égard d'une plus terrible conſéquence. Vous demandez le pourquoi d'une propoſition qui vous étonne : le voici en peu de mots qui vous feront entendre tout ce que j'ai à vous dire & à vous développer. C'eſt que vous ne pouvez manquer à ce devoir, le premier & le plus grand, le plus eſſentiel de tous les devoirs dont vous êtes reſponſa-

bles à Dieu & au monde, ſans vous rendre griévement criminels de toutes les manieres dont vous pouvez l'être ; c'eſt-à-dire, griévement coupables, & par rapport à Dieu, & par rapport au Chriſtianisme, & par rapport à la ſociété, & par rapport à vos enfans, & par rapport à vous-mêmes.

Griévement coupables, relativement à Dieu, à qui vous raviſſez des enfans, qui ſont ſpécialement à lui en vertu de leurs conſécration par le baptême, & du caractere qu'il leur imprime.

Griévement coupables relativement au Chriſtianisme, dont vous renoncez la foi même, ſelon ſaint Paul, dès que vous n'entretenez pas ſon esprit & l'obſervation de ſes loix dans le ſein de vos familles.

Griévement coupables relativement à la ſociété humaine, dont vous fruſtrez toutes les espérances, qu'elle peut fonder ſur vos enfans, en lui formant dans eux pour l'avenir des ſujets indignes dont elle a tout à craindre.

Griévement coupables relativement à vos enfans, que vous privez du plus puiſſant moyen de ſalut que la providence leur deſtine, & que vous mettez dans le plus grand péril de ſe perdre ſans resſource, pour l'éternité.

Enfin, griévement coupables relativement à vous-mêmes, qui vous chargez devant le ſouverain juge, d'une infinité de desordres dont une éducation peu chrétienne, donnée à vos enfans, ſera infailliblement le principe.

Quel fonds de morale, & de morale la plus intéreſſante pour vous, peres & meres, à qui je m'adreſſe uniquement ici ! & pourriez-vous me refuſer votre attention, tandis que je vais la développer. Je reprends ces idées dans le même ordre que vous venez de les entendre, ſans donner d'autre partage à ce discours. Suivez-moi je vous prie.

1°. Et conſidérant d'abord vos enfans relativement à Dieu, le premier pere de tous les hommes, je dis que vous ne pouvez négliger

de les former par l'éducation dans l'esprit de la loi chrétienne, ou les élever dans l'esprit réprouvé du monde, ſans ravir à ce Dieu pere que vous adorez, des enfans ſur lesquels il a de nouveaux droits, & qui lui appartiennent ſpéciale-ment en vertu de leur conſécration par le baptême. Car c'eſt un point de religion que vous ne pouvez ignorer, mes chers Auditeurs, mais ſur lequel vous n'avez peut-être jamais bien réfléchi, du moins pour les conſéquences pratiques que vous en devez tirer, dans le ſein de vos familles; ſçavoir que vos enfans depuis le moment heureux de leur baptême, qui les a conſacrés & ſanctifiés, ſont devenus véritablement les enfans adoptifs du Pere céleſte. Avant qu'ils euſſent reçu l'efficace de ce ſacrement divin, il eſt vrai, Dieu malgré l'amour dont il les honoroit comme ſes créatures, ne pouvoit encore les regarder comme ſes enfans; parce qu'il voyoit dans leur ame la tache funeſte du péché, qui les défiguroit à ſes yeux;

& vous pouviez alors, peres & meres, les regarder uniquement comme les vôtres.

Mais depuis ce moment de gloire & de bonheur pour vous, comme pour eux, où leur fut imprimé ce caractere céleste, qui en leur communiquant un nouvel être dans l'ordre de la grace, en a fait les freres de Jesus-Christ, & les enfans adoptifs du Pere éternel; non, depuis cet instant glorieux & fortuné, ils ne sont plus proprement à vous, & sans changer de nature, ils ont en quelque sorte changé de pere; parce qu'en les présentant aux fonts sacrés du baptême; vous avez cédé vous-mêmes à Dieu tous les droits de propriété & de domination que la nature vous donnoit sur leurs personnes. Car telle est, Chrétiens, dans les principes de la foi, la noble idée qu'un pere doit se former de ses enfans, depuis l'instant de leur consécration par le baptême; c'est-à-dire, pour m'exprimer avec saint Chrysostôme, qu'il ne vous est permis de les re-

garder desormais, que comme des dépôts ſacrés que Dieu vous a confiés, pour les former & les élever dans l'eſprit de la religion ſainte, dont il eſt l'auteur : *Magnum pretioſumque depoſitum habetis filios.*
Chryſoſt.

Vous m'avez préſenté cet enfant que vous aviez reçu de moi, vous a dit Dieu tacitement par l'action de ſon miniſtre qui l'a remis entre vos mains au ſortir des fonts du baptême ; vous me l'avez offert, comme l'heureux fruit de votre mariage & de ma bénédiction ; & moi, j'ai daigné le recevoir comme le gage authentique de votre reconnoiſſance ; je me le ſuis approprié, je l'ai adopté comme l'enfant de ma grace, & l'éternel héritier de mon royaume. Il eſt donc à moi ſans retour ; je vous le rends cependant ; je veux bien encore que vous partagiez avec moi les droits paternels ſur ſa perſonne, mais pour me le conſerver ce qu'il doit être depuis ſa ſeconde naiſſance ; mais pour le rendre de plus en plus digne de moi, & de l'adoption glorieuſe dont

dont je l'honore. Car c'eſt ainſi, Peres chrétiens, que vous avez dû concevoir le deſſein de Dieu dans l'uſage de l'autorité qu'il vous laiſſe encore ſur des enfans qui ſont à lui desormais plus qu'ils ne ſont à vous-mêmes; *Magnum depoſitum habetis filios*. Et comme autrefois la mere du jeune Samuel, dit encore ſaint Chryſoſtôme, ne conſidéroit plus ce bienheureux enfant qu'elle avoit reçu du ciel comme un enfant ordinaire, depuis ſa conſécration ſolemnelle au temple du Seigneur; mais le révéroit dès-lors comme le prêtre du Dieu vivant, comme le prophete de ſon peuple, & l'élevoit, ſous cet aſpect, avec des ſoins, des attentions dignes de ſa ſublime deſtinée; *Conſpiciebat deinceps non tantùm ut infantem, ſed ut rem Deo conſecratam, ut prophetam ac ſacerdotem*: ainſi, Peres chrétiens, devez-vous regarder vos enfans, depuis l'oblation que vous en fîtes à Dieu, en les préſentant au baptême, non plus comme les enfans de l'homme, dont ils avoient hé- Ibid.

rité le crime avec la vie ; mais comme des créatures ſaintes & renouvellées par la grace, qui n'ont plus rien d'humain qui ne ſoit aſſocié à la nature divine ; comme des êtres qui, malgré l'obéiſſance qu'ils vous doivent, méritent en quelque ſorte vos reſpects, par leur alliance étroite avec Dieu ; & dans cette vue, les former par l'éducation à ſoutenir le poids de gloire dont le baptême les a comblés. Voilà, mes chers Auditeurs, quel eſt le principe qui doit vous diriger & vous conduire ſur le grand point de l'éducation que vous devez à vos enfans.

Quand donc, par une négligence auſſi criminelle qu'elle eſt généralement répandue dans vos états, vous ne penſez pas même à leur donner cette éducation vertueuſe convenable à leur nouvelle qualité d'enfans de Dieu ; quand vous les élevez au contraire, ſelon les maximes funeſtes de la chair & du ſang, comme s'ils n'étoient encore que les malheureux enfans d'Adam,

tels qu'ils furent avant le privilége de leur baptême ; ſçavez-vous ce que vous faites alors, & quel eſt votre crime ? Ah ? Chrétiens, par l'infidélité la plus monſtrueuſe, & telle que vous rougiriez d'en commettre de pareilles à l'égard d'un de vos ſemblables, vous révoquez formellement le don le plus ſolemnel que vous ayez fait à votre Dieu, en lui raviſſant ces innocentes créatures que votre religion lui avoit conſacrées pour jamais. Il les avoit reçus de vos mains, ces enfans qui vous ſont ſi chers ; il les avoit adoptés pour ſes propres enfans ; & comme ſi cette donation, faite au Dieu de la nature & de la grace, n'avoit été de votre part qu'une vaine cérémonie qui n'engage à rien, vous rétractez dans la pratique, en ne les élevant pas dans ſon culte & dans l'exercice de ſon amour, le don qui lui en fut fait par vous-mêmes à la face de ſes autels. Or, n'eſt ce pas-là rompre en quelque maniere avec le grand Dieu que vous ſervez, & commettre à ſon

égard l'infidélité la plus injurieuse à sa grandeur suprême, & la plus digne de ses vengeances. Car si ce Dieu jaloux de sa gloire, comme il s'en explique lui-même, ne peut souffrir la moindre rapine dans l'holocauste une fois offert à sa souveraine majesté; *Odio habui rapinam in holocausto*; de quel œil doit-il voir des peres chrétiens, lui manquant de parole & de foi, rétracter, non pas en partie, mais pleinement & autant qu'il est en eux par le moyen de l'éducation, le sacrifice de ces enfans qui lui furent offerts par le baptême qui les sanctifia? De quel œil doit-il voir cette éducation fatale, qui leur est donnée dès le premier âge dans le sein de leurs familles; cette éducation qui les détache infailliblement du joug aimable de sa loi, & les rengage en esclaves sous le joug du monde & celui de l'enfer, dont il avoit daigné les affranchir par la toute puissance de sa grace?

Isa. c. 61.

Péché, mes chers Auditeurs, dont vous ne concevez pas peut-

être toute l'énormité par rapport à Dieu qu'il outrage ; parce que ce péché même est devenu trop ordinaire & trop commun dans le monde chrétien, pour vous frapper encore ; mais cependant péché plus énorme de votre part, & plus abominable aux yeux du Pere céleste, que si vous aviez prostitué à des cérémonies profanes, l'usage de ses temples & de ses autels : pourquoi ? Parce que ces enfans confiés à la vigilance de vos soins, pour les élever au nom du Seigneur, sont devenus depuis la grace de leur baptême, comme autant d'autels & de temples vivans, où il réside habituellement par sa grace, qui est le gage de son amour ; & que vous ne pouvez dès-lors les élever dans l'esprit du monde, sans profaner quelque chose de plus saint, de plus vénérable pour vous & pour Dieu-même, en corrompant ces jeunes cœurs, que ces autels consacrés à son culte, & ces temples matériels où il réside sans cesse, pour combler de ses graces

le monde fidele qui l'y adore.

Péché plus abominable en lui-même, que celui de ces Iſraëlites impies, dont parle le ſaint roi David, de ces peres inſenſés qui, dans la fureur de l'idolatrie qui les poſſédoit, ne craignoient point d'immoler leurs fils & leurs filles aux génies barbares dont ils étoient
Pſalm. 105. les adorateurs. *Immolaverunt filios ſuos, & filias ſuas dæmoniis*? Pourquoi? Parce qu'après tout, c'étoient leurs propres enfans que ces peres inhumains immoloient à leurs vaines idoles, je veux dire que c'étoient des êtres que n'avoient point adopté le pere céleſte, & qui n'appartenoient à ce Dieu ſouverain que comme ſes créatures & les ouvrages de ſa puiſſance; au lieu que, ſacrifiant vos enfans au démon du ſiecle par l'éducation mondaine que vous donnez à leur jeuneſſe, ſoit par vous-mêmes, ſoit par autrui, ce ne ſont plus proprement vos enfans même, mais plutôt les enfans de Dieu, que vous immolez à l'idole tant de fois ré-

prouvée du monde. Ce ne ſont plus ſeulement les ouvrages émanés de ſa puiſſance, mais les ouvrages & les ſanctuaires animés de ſa grace. Ce ne ſont plus de ſimples hommes, tels qu'ils pouvoient être à vos yeux avant leur baptême, mais des hommes ſanctifiés, des hommes diviniſés en quelque ſorte, que vous immolez au monde & au démon du ſiecle, l'un & l'autre ennemi capital & éternel de votre Dieu. *Immolaverunt filios ſuos, & filias ſuas dæmoniis.*

D'autant plus criminels aux yeux du Seigneur, (& c'eſt ainſi que je paſſe à ma ſeconde réflexion,) d'autant plus criminels, ſi vous ne donnez pas à vos enfans cette éducation chrétienne que vous leur devez à tant de titres, qu'une pareille négligence ne vous rend pas ſeulement infideles au Dieu ſouverain, dont vous ne reſpectez pas les droits paternels ſur vos enfans, honorés de ſon adoption divine, mais encore à la religion de Jeſus-Chriſt, que vous renoncez &

dont vous devenez en quelque ſorte les apoſtats, dès que vous n'entretenez pas ſon esprit & l'obſervation de ſes loix ſaintes dans vos familles ; vérité la plus déſolante pour vous, mes chers Auditeurs, mais qu'il ne vous eſt pas permis de ſoupçonner d'exagération, & que je n'ai pas beſoin de juſtifier ici à vos yeux, puiſque c'eſt ſaint Paul qui parle, & l'Esprit ſaint qui vous parle par ſa voix. Oui, dit formellement & ſans reſtriction ce grand Apôtre, quiconque ne veille pas ſur les divers ſujets que la providence divine a commis à ſes ſoins ; mais ſur-tout, quiconque néglige les enfans dont Dieu l'a fait le pere ; c'eſt-à-dire, quiconque ne s'applique pas à former ſes enfans ſelon l'esprit de Dieu, à les élever dans la crainte qu'ils doivent à Dieu, à les maintenir dans la pratique & l'obſervation de leurs devoirs envers Dieu ; quiconque ſe rend coupable d'une telle négligence, fût-il parfait & irreprochable dans l'accompliſſement de tous les autres

devoirs que sa religion lui impose, il doit être regardé comme un apostat qui a renoncé sa foi devant les hommes; & il devient même plus criminel au jugement de son Dieu, que l'infidele qui ne fut jamais éclairé de la connoissance de Jesus-Christ & des préceptes de sa loi : *Si quis suorum curam non habet, fidem negavit & est infideli deterior.*

Et certes, mes chers Auditeurs, quelque rigoureux, quelque terrible que nous paroisse pour les peres de familles, cet oracle si connu de saint Paul, il n'a rien cependant, dit saint Chrysostôme, qui doive nous étonner dans les principes de la foi que nous professons. Car sçavez-vous, continue ce saint Docteur, quel fut dans tous les tems un des signes les plus marqués du Christianisme dans le cœur des vrais fideles ? C'est, répond-t-il, ce zele évangélique qui cherche à étendre la connoissance de Jesus-Christ & celle de sa loi, à la communiquer, à la perpétuer de siecle en siecle, de génération en géné-

ration, jusqu'aux derniers âges du monde. Oui, voilà quel fut dans la premiere église, & même dans les siecles qui la suivirent, un des signes les plus marqués de la foi des vrais Chrétiens. Embrasser cette foi divine, & sans craindre les travaux & les périls du zele, chercher à la répandre de toutes parts, devenir le disciple de cette foi, & en devenir le prédicateur & l'apôtre; c'étoient alors deux points comme inséparables dans l'esprit des disciples de Jesus-Christ, & l'on n'auroit pas cru mériter le titre de catholique, qui faisoit alors, ainsi que de nos jours, une des marques distinctives de la vraie église & de ses légitimes enfans, si l'on n'avoit pas contribué, de tout son pouvoir, à augmenter de plus en plus la catholicité; c'est-à-dire l'étendue & l'universalité de cette église sainte, dont on avoit le bonheur d'être membre.

Or, mes chers Auditeurs, ce zele toujours animé des vrais chrétiens, pour la gloire de la person-

ne & de la religion de Jesus-Christ ; ce zele qui fut dans les différens âges de l'église un signe essentiel de Christianisme & de catholicité, ce zele actif & industrieux pour étendre l'empire de la foi chrétienne, seroit-il moins nécessaire de nos jours qu'il ne le fut aux premiers tems, pour caractériser le vrai Chrétien & le véritable Catholique ? Non sans doute, le relâchement introduit dans le monde, ne sçauroit prescrire contre de pareils devoirs. Ce qui fut une obligation pour nos peres, ne l'est pas moins pour leurs descendans ; & par la plus terrible, mais aussi par la plus juste conséquence, qui est celle de saint Paul, ne pas travailler à répandre parmi les siens la connoissance & l'esprit de la foi ; négliger d'entretenir cette connoissance, cet esprit de la foi chrétienne, surtout dans une famille, où l'on a l'autorité de pere & de maître, pour se faire obéir soi-même & faire obéir Dieu, c'est trahir, c'est renoncer, c'est abjurer visiblement

dans la pratique la foi de sa religion : *Fidem negavit.* Je dis encore, pour entrer pleinement dans la pensée du même apôtre, c'est se rendre aux yeux de Dieu plus condamnable que l'infidele même qui n'eut jamais le bonheur dont nous jouissons, d'être éclairé des lumieres du Christianisme : pourquoi ? Parce que c'est faire paroître dans son état de Chrétien, moins de zele pour la vraie religion, & conséquemment montrer moins de religion dans le sein du Christianisme que l'on professe, que n'en font paroître dans le sein de l'infidélité qui les aveugle, tant de païens & d'idolâtres, si exacts à faire révérer dans leurs familles les faux dieux qu'ils adorent, & si séveres à punir dans leurs inférieurs, les plus légeres transgressions de leur loi.

Et en effet, mes chers Auditeurs, n'est-il pas étonnant, par exemple, de voir le zele, ou plutôt la fureur religieuse que fit paroître un Dioclétien, pour étendre ou soutenir la gloire de ses idoles, jusqu'à

ne pouvoir souffrir de courtisan dans son palais qui ne leur présentât de l'encens, à son exemple ; jusqu'à livrer, pour cette seule raison, ses amis & ses proches les plus chers à toute l'horreur des plus cruels supplices ? N'est-il pas étonnant de voir les stupides sectateurs d'un Mahomet, zelés pour la gloire & la loi de leur prétendu prophete, jusqu'à ne jamais permettre que l'on viole impunément en leur présence les obligations qu'elle impose à ses disciples insensés, jusqu'à faire un point capital à ce qu'il y a de plus respectable parmi eux, de la plus légere transgression de leur loi ? Sans chercher même si loin de nous les exemples propres à nous confondre ; n'est-il pas étonnant de voir parmi les hérétiques dont les sectes, quoique frapées d'anathême, subsistent encore dans tant de royaumes & d'empires adorateurs de Jesus-Christ ; n'est-il pas étrange d'y reconnoître en tous lieux des enfans plus reglés dans leurs mœurs, plus assidus à leurs prieres, plus

adonnés aux exercices de leur fausse croyance ; & dans un sens vrai, des enfans élevés plus chrétiennement par le zele fanatique de leurs peres, que des enfans nés catholiques & dans le sein de l'église de J. C. ? Or, que faut-il de plus, Peres chrétiens, pour vérifier à votre égard la proposition de l'apôtre, que vous devenez des hommes sans foi, & qu'il vous reste moins de religion, c'est-à-dire, moins de zele pour la religion véritable, que n'en a l'infidele pour son infidélité même, dès que vous n'élevez pas vos enfans dans l'esprit de cette religion divine que vous faites profession de reconnoître ?
1. ad Tim. 5. *Fidem negavit & est infideli deterior.*

C'est donc en effet cesser d'être véritablement Chrétien, même devant les hommes ; c'est donc se rendre aux yeux de Dieu, plus coupable que l'infidele même, que de ne pas inspirer à des enfans dont le soin nous est également confié par la nature & la religion, l'esprit, l'amour & la pratique du Chri-

ſtianisme. Mais ſi vous le croyez ainſi, mes chers Auditeurs, que devez-vous donc penſer de vous-mêmes ; & comment exprimer la prévarication habituelle dont vous vous rendez coupables envers la religion de Jeſus-Chriſt ? Si, non contens de ne pas inspirer à des enfans qui vous doivent être ſi chers, cet esprit chrétien qui doit les animer & les conduire dans la vie préſente, jusqu'au terme du bonheur, vous les élevez conſtamment dans un esprit tout oppoſé qui eſt celui du monde ; ſi vous abuſez du pouvoir presque ſuprême que la nature vous donne ſur leur foible raiſon, pour imprimer dans leur ame ouverte à toutes les impreſſions, une haute idée du monde & de ſes maximes, pour leur apprendre les moyens toujours dangereux de s'en faire aimer & de le trouver aimable ; pour leur inspirer le goût des manieres & des coutumes, des honneurs & des plaiſirs du monde : ſi, dis je, le plan d'éducation, donnée à vos familles, ne tend qu'à y

détruire l'esprit de religion, loin de le faire naître & de l'entretenir dans ces cœurs encore tendres qu'il seroit si facile de porter vers Dieu: ah! Chrétiens, de quels noms vous qualifier alors, dans quels termes assez énergiques pourrois-je vous représenter le crime dont vous êtes coupables envers la religion de Jesus-Christ? Et n'êtes-vous pas dès-lors, jusques dans le sein du Christianisme, n'êtes-vous pas, autant qu'il vous est permis de l'être, les ennemis, les persécuteurs, les tyrans de cette religion divine, dont vous croyez encore être les disciples?

Non, mes chers Auditeurs, ce n'est point porter trop loin les choses, que de qualifier de ces noms odieux les peres chrétiens, sur qui tomberoit cette prévarication devenue si commune dans le Christianisme. Eh quoi! dans vos idées même, ce seroit une impiété véritable, & telle que les ennemis décidés de Jesus-Christ sont seuls capables de la commettre, que de

travailler à détruire, à corrompre la foi de vos enfans par leurs discours, que de leur enseigner, par exemple, que le Dieu sauveur n'est pas mort pour leur salut, qu'il n'est pas ressuscité pour leur justification, qu'il n'est pas réellement présent au sacrement auguste de l'autel; quoi, ce seroit là une impiété réelle à vos yeux, & qui vous feroit horreur dans quelque personne que ce puisse être? Mais, n'est-ce donc pas une égale impiété de votre part de débiter à vos enfans ces maximes funestes dont je parle, & qui anéantissent dans leurs esprits l'idée de la morale & des devoirs du Christianisme, pour y substituer le goût des fausses maximes & des coutumes antichrétiennes du monde? Seroit-ce donc, Seigneur, un moindre crime à vos yeux, de combattre votre évangile dans sa morale, que de le démentir dans ses dogmes? Et les regles pratiques que vous nous tracez pour agir, seroient-elles moins essentielles au plan général de vo-

tre religion, que les vérités ſpéculatives que vous tracez à notre foi ?

Raiſonnez, tant qu'il vous plaira, Peres chrétiens, pour juſtifier de pareilles éducations, devenues parmi vous ſi ordinaires, ce ſera toujours une égale impiété dans les leçons adreſſées à vos familles, de contredire les oracles de Jeſus-Chriſt, toujours également infaillibles, ſoit ſur un point de morale, ſoit ſur un article de créance ; & l'unique différence que je découvre entre un pere, une mere, qui inspirent à leurs enfans des maximes proscrites par l'évangile, & un docteur incrédnle qui leur donneroit ouvertement des principes d'irreligion, c'eſt que celui-ci n'ayant ſur eux nulle autorité naturelle, pourroit bien ne pas réuſſir dans le deſſein pernicieux de pervertir leur foi ; au lieu que le pouvoir infaillible que la nature vous donne ſur des enfans accoutumés à recevoir vos idées comme des oracles, les rendra ſure-

ment dociles, & plus dociles peut-être que vous ne voudrez vous-mêmes, aux maximes damnables que vous leur prêchez, & détruira infailliblement dans leur ame, le sentiment, le goût, l'exercice de cette religion qui vous avoit chargés, en qualité de peres, de ses intérêts & de sa gloire dans le sein de vos familles.

3°. Ne pas donner à vos enfans une éducation vertueuse & chrétienne, c'est donc, quels que soient vos états, vous rendre grievement coupables, & relativement à Dieu à qui vous ravissez des enfans qui lui furent consacrés par vous-mêmes, & relativement au Christianisme que vous renoncez pratiquement, dès que vous ne faites pas regner son esprit dans vos familles. J'ai dit encore, grievement coupables relativement à la société humaine, dont vous ruinez toutes les espérances, en lui formant d'indignes sujets dont elle a tout à craindre pour l'avenir. Eh! de quoi en effet doit-elle être un

jour composée, Peres chrétiens, cette société civile, dont la religion vous oblige à chérir tous les membres, comme vos freres, & à ménager tous les intérêts, comme votre intérêt propre ; cette société dont vous gérez aujourd'hui les différens emplois qui peuvent contribuer à son bonheur, ne sont-ce pas vos enfans qui doivent la former toute entiere après vous ? Ces charges, ces dignités intéressantes que vous occupez, & celles que vous n'occupez pas, ces grades plus ou moins élevés d'où résulte ou doit résulter dans nos villes l'ordre & l'harmonie de la société humaine, & dont vous concevez assez vous-mêmes toute l'importance par rapport au bien public ; à qui passeront-ils dans quelques années, si ce n'est à ces enfans même dont l'éducation civile & chrétienne est remise à vos soins paternels, & que vous ne regardez pas encore comme des citoyens capables de servir l'état. Oui, c'est dans ces foibles créatures dont l'instruction

vous eſt confiée de la part de Dieu & des hommes, que la ſociété s'attend & qu'elle a droit de s'attendre, à trouver après vous de dignes ſujets, ſur qui elle ſe repoſe comme ſur vous-mêmes, de ſa gloire & de ſon bonheur.

C'eſt dans ces jeunes ſujets, formés de vos mains dès leur plus tendre enfance, que le public ſe promet de voir paroître un jour, des magiſtrats fermes & éclairés, qui rendent la juſtice & protegent l'innocence, ſans acception de rangs, de mérites & de perſonnes; des paſteurs zelés & vigilans pour leurs troupeaux, qui s'appliquent ſans ceſſe à retrancher les ſcandales de l'égliſe, à inſtruire & à ſauver les ames qui leur ſont confiées; des maîtres toujours compatiſſans pour leurs ſerviteurs, qui ſçachent commander en peres à des hommes comme eux, que la providence deſtine ici bas à leur obéir; des guerriers braves & humains, dans qui le courage tempéré par la religion n'ait rien de

farouche, & qui servent le prince, ſans faire tort au moindre des ſujets; des négocians droits & ſinceres dans le genre de commerce qui les occuppe, & dont l'intérêt perſonnel ne ſoit jamais vraiment diſtingué de l'intérêt public : en un mot, c'eſt du ſein de vos familles que la ſociété ſe flate de voir éclore un jour des citoyens capables, ſoit de prévenir les deſordres qui pourroient s'introduire, ſoit d'arrêter les déréglemens qui regneroient déjà dans les empires où ils auroient à vivre, ſelon les conditions plus ou moins élevées, où Dieu les placera.

Or, c'eſt à vous-mêmes que je le demande, mes chers Auditeurs, pouvez-vous ruiner plus efficacement de telles eſpérances qui ſont le fondement de la félicité publique, qu'en ne donnant pas à vos enfans l'éducation qui les prépare à les remplir; qu'en leur donnant, comme il n'arrive que trop, une éducation toute oppoſée à ce que l'on attend de leur probité & de

leur religion ; une éducation qui en fera presqu'infailliblement, autant de citoyens ennemis de la société, dans les postes différens qui les attendent. Car, que peut espérer cette société dont le bonheur est comme à la merci des membres différens qui la composent ? Que peut-elle espérer d'heureux & de consolant, ou plutôt que n'a-t-elle pas à craindre de pareils sujets, à qui l'éducation n'aura formé, ni l'esprit, ni le cœur ; n'aura inspiré, dans le premier âge, ni l'horreur du vice, ni l'amour de la vertu ? A quelque état qu'il plaise à Dieu de les appeller un jour, soit à l'église, soit au barreau, soit au métier des armes, ne seront-ils pas les fléaux de cette société même, dont ils doivent être les soutiens & les appuis, chacun dans la place qu'ils occuperont. Plût au ciel, Chrétiens, que ce fussent là des terreurs vaines & imaginaires ! Mais si j'en crois des présages trop assurés par l'expérience de tous les tems ; fut-il jamais de craintes plus justes &

mieux fondées que celles que je voudrois vous inspirer ici ! Attention, s'il vous plaît.

Que ce ſoit, par exemple, aux miniſtere ſacré de l'égliſe, que vous deſtiniez cet enfant que l'on voit, dès ſa premiere jeuneſſe, ſi éloigné de l'exercice de la priere, ſi ennemi de l'approche des ſacremens, & de toute pratique gênante de la piété chrétienne ; quel fléau, quelle perte, je ne dis pas uniquement pour l'égliſe de Jeſus-Chriſt, mais pour tout le peuple chrétien, qu'un ſujet de ce caractere, devenu miniſtre des autels ! Quel prêtre ! quel ſacrificateur ! quel médiateur déplorable entre Dieu & les hommes, que cet enfant aujourd'hui ſi licentieux, & dont l'éducation négligée fomente encore tous les jours l'indévotion & le libertinage ! Grand Dieu ! qui du même regard embraſſez le préſent & l'avenir, où peut donc aboutir dans la ſuite ce mélange affreux qui ſe prépare dans le même homme, & de la vie la plus

plus profane & du caractere le plus ſacré ? Et s'il ne fallut autrefois que la prévarication des enfans d'Héli dans l'ancien temple, pour attirer non-ſeulement ſur eux & leur malheureux pere, mais ſur tout le peuple d'Iſraël la plus effroyable déſolation : *Facta eſt plaga magna nimis . . . Et arca Dei capſa eſt* ; 1. Reg. c. 4. devez-vous moins trembler vous-même, pere trop indulgent qui m'écoutez, devez-vous moins craindre que cet enfant introduit dans le ſacerdoce & voué au ſanctuaire, avec des mœurs ſi peu chrétiennes, n'attire également ſur tout ſon peuple, du moins ſur vous & votre famille entiere, les plus terribles malédictions du ciel ? *Non erit ſenex in domo tuâ omnibus diebus ; & pars magna domûs tuæ morietur.* 1. Reg. c. 2.

Que ce ſoit aux fonctions honorables de la magiſtrature, que vous deſtiniez cet autre enfant, auſſi éloigné de l'application & du travail propre de ſon âge, qu'il eſt avide de diſſipation & de plaiſir ;

quel fléau! quelle peste pour ses concitoyens, qu'un pareil juge, dont vous aurez abandonné la premiere jeunesse à la vivacité de tous les penchans qui lui sont propres, dont vous n'aurez corrigé dans le tems, ni les mensonges, ni la fourberie; dont vous n'aurez voulu réprimer, ni l'orgueil, ni la dureté, ni les caprices! Malheur, malheur au peuple dont les biens, l'honneur & la vie, doivent dépendre des arrêts d'un juge ainsi formé! Quelle droiture en effet, quelle équité, quel égard pour les loix, quelle application aux affaires les plus sérieuses peut-on se promettre de semblables commencemens? La veuve & l'orphelin, l'innocent & le foible opprimés sous le poids du crédit & de l'opulence, trouveront-ils dans son cœur, dépourvu des sentimens que la religion inspire, la compassion & la justice qui leur sont dues? Aujourd'hui volage, téméraire & rebelle à vos ordres paternels, songera-t-il un jour à venger jusques sur les grands & les ri-

ches du monde, le mépris des loix indignement violées? Leur obéira-t-il lui-même, devenu leur interprete & leur vengeur? Ou plutôt ne ſera-t-il pas, pour le malheur de ſa patrie, un de ces hommes éffé-minés & ſans jugement, qui ne peuvent que s'égarer dans le détail des loix; qui loin de les écouter, de les ſuivre, n'écoutent, ne ſuivent pas la raiſon même; & dont Dieu, dans ſa colere, menaçoit autrefois ſon peuple, comme du châtiment le plus terrible? *Dabo pueros principes eorum, & effeminati dominabuntur eis.* Iſa. c. 3.

Que ce ſoit même au métier des armes, à cet état de liberté & de licence, où l'éducation vertueuſe des premieres années ſemble moins décider de ce que l'on doit être dans la ſuite de la vie; à cet état, où l'on ſe croit plus facile, qu'en toute autre ſituation du monde, d'être vraiment honnête homme, ſans être Chrétien; que ce ſoit, dis-je, au métier des armes que vous deſtiniez cet enfant dont vous né-

gligez de former l'esprit, le caractere & les mœurs ; quel fleau ! quel peste pour le public, que ce jeune guerrier, dont vous n'aurez pas dompté d'abord l'humeur brusque & violente, & dans qui vous traitez peut-être de noblesse & de grandeur d'ame, les premiers traits de vengeance & de fureur qui lui échappent sous vos yeux ! Une fois devenu le maître de sa personne, sans avoir appris de vos leçons, à l'être de lui même, sera-t-il moins redoutable pour les alliés, que pour les ennemis de l'état ? Respectera-t-il dans sa fureur bizarre, la vie de ses propres citoyens ? Ce qu'il y a de plus distingué dans une ville, sera-t-il à l'abri de ses insultes téméraires ? Et regardera-t-il autrement l'épée dont l'honore son prince, ou le droit de sa naissance, que comme un instrument toujours prêt à satisfaire le ressentiment qui peut l'animer, & à le venger de quiconque n'aura pas eu la bassesse de fléchir & de s'humilier devant lui ?

A quelque état enfin, mes chers

Auditeurs, que ſoient réſervés les enfans que vous voyez croître au ſein de vos familles, & dont vous laiſſez les foibles paſſions ſe fortifier ſans ceſſe avec l'âge, que de malheurs & de desaſtres la ſuite de leur vie ne préſage-t-elle pas à la patrie qui les a vus naître; ſur-tout (car c'eſt une réflexion que je ne dois pas omettre en préſence des grands à qui je parle, & dont la vérité trop reconnue fait gémir tous les vrais citoyens;) ſur-tout ſi ces enfans que l'on néglige de former à la vertu, ſont appellés par la naiſſance à remplir les grandes places, les grands emplois d'un royaume, & que ce ſoit d'eux que doive dépendre ſingulierement un jour le ſort des villes & des provinces? Quel ravage en effet ne font pas capables de faire, & ne font pas tous les jours dans un état, ces enfans nés dans la grandeur, quand l'éducation qu'ils reçoivent, (& n'eſt-ce pas celle qu'ils reçoivent presque tous aujourd'hui?) quand l'éducation qu'ils reçoivent d'une famille,

fiere & ſuperbe à proportion de ſa grandeur, ne paroît tendre qu'à leur faire oublier qu'ils ſont hommes & chrétiens, pour leur faire penſer uniquement qu'ils ſont grands, & à les nourrir dans cette folle perſuaſion, que le monde n'eſt fait que pour les ſervir, & que tout leur eſt dû de la part du monde, ſans qu'ils doivent rien à perſonne? Non, il ne faut qu'un prince de ce caractere, qu'un grand malheureuſement perverti par une telle éducation, devenue ſi commune aujourd'hui dans les illuſtres familles, pour être le fléau d'une province, la terreur d'un royaume entier. Bientôt, la religion, l'humanité même, n'auront plus de principes, plus de loix, plus de ſentimens qu'il écoute; & les limites ſeules preſcrites à ſon pouvoir, pourront mettre des bornes à ſa tyrannie & à ſes violences. C'eſt de quoi l'on a vu plus d'un exemple dans notre ſiecle; & n'en eſt-il pas peut-être encore qui ne juſtifient que trop la vérité de ces réflexions?

Or, delà quelle ingraritude, quelle indignité n'eſt-ce pas dans des peres de famille, & des peres honorés du titre de Chrétiens, de former, par le genre d'éducation donnée à leurs enfans, des ſujets ſi funeſtes au bonheur de la ſociété? Et pour peu que l'amour propre leur laiſſe encore de ſentiment pour tout ce qui les environne, cet intérêt commun de la patrie, qui doit animer ſpécialement tous les cœurs chrétiens, n'a-t-il pas de quoi réveiller tout le zele d'un pere & d'une mere ſur les ſujets dont ils ont à former l'ame, & à cultiver les mœurs? Eh quoi! mes chers Auditeurs, tout mondains que vous pouvez être dans le cœur, & dans la maniere de former vos enfans, n'êtes-vous donc pas ces mêmes hommes, qui d'ordinaire êtes ſi ſenſibles à l'intérêt d'une patrie, dans le ſein de laquelle vous avez pris naiſſance? Oui, ſes malheurs vous affligent, ſa gloire, ſa félicité vous touchent ou parroiſſent vous toucher juſqu'au fonds de l'ame; & dans le cours de la

plus longue vie, vous ne voudriez pas avoir un ſeul trait à vous reprocher à vous-mêmes, qui fût contraire aux intérêts de ſa gloire ou de ſa félicité ; vous vous flatez de plus de contribuer à l'une & à l'autre, autant qu'il eſt en votre pouvoir, par l'aſſiduité de vos travaux & de vos ſoins, ſelon le rang où vous a placé la providence.

Mais quelle eſt ici votre erreur, Chrétiens du monde, & de quel zele chimérique vous flatez-vous pour l'intérêt de la patrie, tandis que vous négligez de lui former des ſujets, ſur le mérite deſquels ſe fondent, pour l'avenir, toutes ſes eſpérances ; mais dont l'éducation négligée lui fait craindre les plus funeſtes ſuites, dans les divers états qu'ils auront à remplir. Ce ſeul deſordre de votre conduite, à l'égard de vos enfans, n'efface-t-il pas déjà les plus importans ſervices, que vous avez pu rendre par vous-mêmes, à la patrie qui vous a vu naître ? Et quand vous porteriez le zele & l'amour pour le bien public,

jusqu'à lui ſacrifier votre repos, vos plaiſirs, votre ſanté, votre vie même; quand ſur les pas de ces fameux Grecs & Romains, qui s'immoloient eux-mêmes pour le bonheur de leurs concitoyens, vous iriez de plein gré vous dévouer à la mort, pour la gloire & le ſalut de l'état; tant que vous ne ſçaurez pas imprimer, par le grand moyen de l'éducation, dans le cœur de vos enfans, ces ſentimens de probité & d'honneur, ſur-tout cet esprit de piété & de religion, qui doit en faire des hommes religieux, & conſéquemment de vrais citoyens pour tout le cours de leur vie; non, vous ne ſerez jamais vous-mêmes, aux yeux de Dieu & des hommes, que des citoyens funeſtes à la patrie & à la ſociété dont vous êtes les membres. Pourquoi? Parce que vous manquez dès-lors au premier de tous les devoirs, que vous prescrit, à l'égard de vos freres, la loi ineffaçable de la nature; & que vous prescrit mieux encore à cet égard la religion de Jeſus-Chriſt,

ſupérieure à toutes les loix naturelles, dans les motifs & les ſentimens plus qu'humains dont elle eſt la ſource. Je m'arrête pour ne vous pas fatiguer, & pour respirer moi-même un moment.

4°. L'intérêt de Dieu, l'intérêt du Chriſtianisme, l'intérêt de la ſociété humaine, voilà mes chers Auditeurs, ſi vous êtes fideles au Dieu que vous adorez, à la religion que vous profeſſez, à la patrie qui vous a vu naitre; voilà les idées les plus puiſſantes que l'on ait à vous préſenter, pour vous obliger de former vos enfans à la foi & à la pratique de la religion de Jeſus-Chriſt. Il me reſte à vous offrir, pour vous engager à ce devoir, des motifs plus intimes & plus perſonnels, & dès-là plus forts & plus efficaces peut-être que tout le reſte, pour vous perſuader; c'eſt l'éternel intérêt de vos enfans que vous regardez comme une partie de vous-mêmes; c'eſt enfin l'intérêt de votre propre éternité qui ne peut être que malheureuſe pour des peres, qui

n'auront pas ſçu veiller ſur l'éducation de leurs familles. Je conſidere donc relativement à vos enfans même, cette négligence affectée de votre part au ſujet de leur éducation ; & voici ce qui me paroît plus propre à vous faire concevoir l'indignité de cette négligence, s'il vous reſte pour eux quelque ſentiment d'un véritable amour ; c'eſt que par-là vous les privez du plus puiſſant moyen de ſalut que leur ait ménagé la providence, au milieu des écueils auxquels les expoſe la foibleſſe de leur âge ; premiere conſidération. C'eſt que par-là vous les mettez vous-mêmes dans le péril évident de ſe perdre ſans reſſource ; ſeconde conſidération. Deux idées que je vous prie de ſuivre, & dont un cœur paternel & chrétien doit être affecté plus vivement encore.

Oui, peres tendres & cruels tout à la fois pour ce que vous avez de plus cher ſur la terre ; c'eſt priver vos enfans du moyen de ſalut le plus efficace que leur ait ménagé la providence, que de ne leur pas

donner cette éducation vertueuſe & chrétienne, qu'ils ont droit d'attendre de ceux dont ils ont reçu le jour. Car, quel pouvoir n'a pas ſur l'ame docile d'un enfant, la premiere impreſſion de Chriſtianiſme, le premier ſentiment vertueux, qu'il reçoit d'un pere par la voie de l'éducation ? Quel préſage plus infaillible de ſa conſtance future à s'éloigner du mal, & à faire le bien jusques dans l'âge le plus avancé, que ce premier goût dont ſon cœur encore tendre aura été pénétré pour l'exercice de la vertu ?

Je vois en effet le jeune Tobie demeurer ferme & inébranlable, dans l'adoration du vrai Dieu ; & ſe rendre ſeul à ſon temple abandonné, pour l'y reconnoître & l'y adorer profondément à la vue de tout ſon peuple devenu miſérablement idolâtre ; *Solus pergebat in Jeruſalem, ad templum Domini.* Eh pourquoi ? L'écriture vous l'apprend, parce qu'il avoit reçu d'un pere & d'une mere ces leçons admirables d'amour pour Dieu, de

Tob. c. 1.

tendresse pour le pauvre, d'éloignement pour les pécheurs; ces leçons divines que nous ont transmis les Livres saints, & qui devroient être gravées dans la mémoire de tous les parens chrétiens, pour passer delà, par le canal de l'instruction, dans le cœur de leurs enfans. *Servite Domino in veritate, & filiis vestris mandate, ut faciant justitias & eleemosynas, ut sint memores Dei, & benedicant eum in omni tempore.* Tob. c. 14.

Je vois la chaste Susanne, placée par l'épreuve la plus terrible de sa vertu, entre la mort d'une part, & l'infamie de l'autre; je la vois choisir sans balancer de mourir sans crime, plutôt que d'éviter la mort aux dépens de sa pureté souillée; *Melius est mihi incidere in manus vestras, quàm peccare in conspectu Domini.* Dan. c. 13. Pourquoi? L'écriture vous l'apprend encore, parce que ses parens qui étoient justes & vivoient dans la crainte habituelle du Seigneur, l'avoient formée par leurs soins, & accoutumée dès l'â-

ge le plus tendre à l'obſervation
Ibid. parfaite de la loi de Dieu. *Parentes ejus, cùm eſſent juſti, erudierunt filiam ſuam secùndum legem Moyſi.*

Je vois le plus grand & le plus
S. Louis. ſaint des rois, d'un des premiers royaumes du monde chrétien, conſerver l'innocence de ſon baptême au milieu de tous les périls du monde; la mortification du religieux le plus auſtere, dans le ſein des plaiſirs de la cour, & l'humilité de J. C. ſur le premier trône de l'univers. Pourquoi? l'hiſtoire de ſa vie nous l'apprend. Parce qu'il avoit entendu mille fois de ſa vertueuſe mere, cette maxime d'un amour véritablement chrétien: Qu'elle aimeroit mieux le voir mort à ſes pieds, que l'ennemi de ſon Dieu; & dépouillé de ſes états, que de la grace & de l'amour de J. C.

Je vois la plus auguſte famille qui m'honore ſi ſouvent de ſon attention, préſenter à l'Empire l'exemple conſtant d'une piété, qui fait l'édification de la cour & l'appui du Chriſtianisme, contre

les progrès toujours croiſſans de l'impiété du monde. Pourquoi ? L'Europe entiere vous l'apprendra, ſi vous l'ignorez ; parce que les chefs illuſtres & vertueux qui y regnent, firent toujours leur premier devoir d'inspirer à leurs auguſtes enfans cette piété vraiment royale qui les diſtingue eux-mêmes, & qui fera toujours le plus beau luſtre de leur couronne.

De tels exemples, mes chers Auditeurs, & mille autres, quoique moins éclatans, que je pourrois citer dans ce discours, ne vous perſuadent-ils pas, qu'il n'eſt point en effet pour vos enfans de moyen plus efficace de ſalut, que cette éducation vertueuſe & chrétienne que vous négligez de leur donner ? Or ne leur fiſſiez-vous d'autre injuſtice, en négligeant ainſi leur éducation ſelon Dieu, que de les priver dans le cours de leur vie d'un moyen de ſalut ſi puiſſant ; que faudroit-il de plus pour vous rendre, à leur égard, griévement coupables ? Ce n'eſt pas là néan-

moins l'unique reproche qu'ils aient à vous faire, ſi vous négligez de les élever en Chrétiens ; & une injuſtice plus criante encore, dont ils ont droit de ſe plaindre, ſi vous leurs manquez à cet égard, c'eſt que par là, vous les privez, non-ſeulement du moyen de ſalut le plus puiſſant & le plus efficace qui ſoit en votre pouvoir, mais d'un moyen devenu eſſentiel & néceſſaire pour les ſauver, dans le cours ordinaire de la providence ; enſorte que, ſans un de ces prodiges étonnans, dont on ne voit presque nul exemple dans le monde chrétien, leur perte éternelle eſt desormais infaillible & ſans reſſource.

Vous ne le penſez pas ainſi, peres & meres, & pour vous juſtifier à vous-mêmes votre indolence ſur l'éducation chrétienne de vos enfans, vous vous flatez toujours que les premiers écarts de leur enfance & de leur jeuneſſe ne décident rien ſur leurs mœurs, pour les âges ſuivans de la vie humaine, qui les attendent. Vous croyez

& vous voulez croire qu'il n'y a qu'à laiſſer paſſer le premier feu de l'âge & la vivacité des paſſions qui les emportent, pour réuſſir infailliblement dans le projet de leur éducation, parce que la raiſon, dites-vous, ſe perfectionne alors elle-même, & reprenant ſur eux ſes premiers droits, les inſtruira mieux de leurs devoirs, que vous ne l'auriez fait vous-mêmes, par les ſoins prématurés d'une éducation chrétienne. Et moi, mes chers Auditeurs, j'oſe vous dire qu'il n'eſt point peut-être d'illuſion plus évidente que cette idée ſi commune, qui vous ſert de regle, & ſur laquelle il vous plaît de vous raſſurer contre le devoir que je vous repréſente. Car voici une de ces maximes inconteſtables, que vous pourriez ignorer encore, & que je voudrois graver pour jamais dans vos eſprits ; c'eſt que la vie de l'homme, quand il s'agit d'idées, de ſentimens & de mœurs, eſt, pour ainſi dire, contenue toute entiere dans ſon enfance ; que tel qu'il aura paru ſur tous

ces points dans ſes premieres années, tel paroîtra-t-il dans ſes différens âges, ſi la force victorieuſe de l'éducation ne s'oppoſe de bonne heure au progrès du vice. Voyez l'apoſtat Julien, trop connu du monde par ſon impiété, voyez-le, dès ſa jeuneſſe, dans les écoles d'Athênes. N'y paroiſſoit-il pas déjà tout ce qu'il devoit être dans le cours affreux de ſon empire? Et le grand ſaint Baſile, témoin de ſes mœurs & de ſon génie, ne voyoit-il pas dès-lors, dans ce malheureux prince, le monſtre décidé de ſon ſiecle, & le plus dangereux tyran de ſa religion?

Or c'eſt ainſi, Chrétiens, que vous devez juger, & que vous jugerez infailliblement de ce que vos enfans ſeront un jour, par ce qu'ils font paroître aujourd'hui de vicieux & de déréglé; & ce ſeroit un vrai prodige dans l'ordre de la grace, ſi un enfant perverti par l'éducation, ou abandonné à lui-même dès la premiere jeuneſſe, ne demeuroit pas toujours ce qu'il

a commencé d'être ; & ce que j'avance ici, n'est-il pas l'oracle de l'Esprit saint ? Oracle confirmé, toujours vrai par le témoignage de l'expérience, que l'on continue de suivre dans la vieillesse la plus reculée, & jusqu'au moment de la mort, les premieres voies où l'éducation nous a fait entrer. *Adolescens juxta viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ.* Prov. c. 22.

Ce n'est pas au reste que je prétende, que l'on ne puisse changer de mœurs, d'idées, de sentimens avec l'âge. Non, mes chers Auditeurs, ce n'est point là ma pensée, ou plutôt ce n'est point celle de l'Esprit saint dont je viens de vous citer l'oracle ; puisqu'il n'arrive en effet que trop que l'on cesse d'être dans la suite de l'âge, ce que l'on avoit été d'abord par le moyen de l'éducation. Mais comment, hélas ! & pourquoi change-t-on ? Vous le sçavez par mille exemples, aussi-bien que moi-même. On change pour devenir moins chrétien qu'on ne l'étoit, & que l'on n'avoit ap-

pris à l'être dans la premiere jeunesse. On change pour se livrer sans réserve à des passions perfides, qui séduisent insensiblement le cœur, & quelquefois emportent tout-à-coup, malgré les précautions les plus sages que l'on avoit prises, pour amortir leur fougue & leur vivacité ; c'est-à-dire que l'on dégénere trop souvent d'une éducation vraiment chrétienne pour s'abandonner à la licence du desordre ; mais que l'on ne quitte presque jamais le desordre, qu'entraîne après soi le défaut d'éducation, pour s'attacher constamment au devoir & à la vertu.

Il se perdra donc, cet enfant qui vous est si cher, que vous aimez autant & plus que vous-mêmes, & qui est en effet ce que vous devez le plus aimer après Dieu. N'en doutez pas, mon cher Auditeur ; oui, cet enfant trop aimable à vos yeux, & qui deviendroit plus aimable encore, s'il vous le paroissoit moins ; cet enfant dont votre amour même fait peut-être ici bas

le plus grand malheur, il ſe perdra ; & ce que je vous prie de bien comprendre, c'eſt qu'il ſe perdra ſans reſſource, quoique vous puiſſiez faire dans la ſuite pour le ſauver. C'eſt que, malgré ſon heureux naturel & ſon caractere faits, ce ſemble, pour la vertu, il trouvera dans l'éducation ſeule qu'il aura reçue de vous, le gage infaillible de ſa perte éternelle. Ce n'eſt point ici le langage de l'homme, c'eſt celui de l'Eſprit ſaint qui vous a déjà parlé. *Adoleſcens . . . etiam cùm ſenuerit, non recedet ab eâ.*

Je vois ce qui vous raſſure, peres chrétiens, contre cet oracle, non moins infaillible cependant que Dieu-même ; c'eſt que l'on a vu ſouvent, dites-vous, c'eſt que l'on voit encore tous les jours des hommes parvenus à l'âge de maturité, rentrer dans les bornes du devoir, & chercher leur ſalut dans la pénitence, après une longue jeuneſſe paſſée dans les plus grands deſordres. Je conviens avec vous de la vérité de cette réflexion, & ce n'eſt

point là néanmoins, malheureux pere, de quoi vous rassurer sur le sort d'un enfant, dont l'égarement aura été la suite & l'effet de l'éducation. Car examinez bien le principe de ces changemens prodigieux que l'on voit paroître dans certains pécheurs, & dont le monde n'est pas moins frapé que de ces résurrections miraculeuses, que la foi a si souvent opérées dans le Christianisme. Demandez leur à eux-mêmes d'où est parti le trait victorieux qui les a terrassés & transformés tout-à-coup en d'autres hommes; & vous reconnoîtrez presque toujours que des principes de piété, inspirés dès l'enfance & profondément gravés dans leur ame encore tendre, ont été l'heureux germe de ces fruits merveilleux de pénitence, que vous admirez dans la révolution subite de leurs mœurs.

Tel est en effet, si vous consultez l'expérience, le cours trop ordinaire de cette vie humaine, au milieu du délire tumultueux des

paſſions & des excès du libertinage. La lumiere d'une éducation vertueuſe ſe ranime par intervalle, pour découvrir à la jeuneſſe la plus débordée toute la profondeur de l'abîme où elle ſe précipite. Et delà vient qu'après les égaremens d'un âge où l'on s'eſt abandonné à la licence du desordre, pluſieurs, par la vertu de cette lumiere de l'éducation, qui paroiſſoit comme étouffée dans leur ame, ont repris les routes de la ſageſſe qu'ils avoient heureuſement ſuivies dans leurs premieres années, & ſont devenus par l'exemple d'une vertu tardive, mais ſincere, l'honneur de l'humanité, de la patrie & de la religion.

Mais ſuppoſez-vous des enfans négligés, tels que ceux dont je parle; des enfans dont l'éducation, loin de réformer la nature, ait favoriſé le penchant naturel au desordre; Grand Dieu! ne ſera-t-il pas comme néceſſaire alors, malgré la force de votre grace, qu'ils ſuccombent

ſous cette double tentation, de maniere à ne ſe relever jamais de leurs premieres chûtes ? Que la nature & l'éducation conspirant l'une & l'autre à les perdre ; ils croiſſent toujours par un progrès funeſte, mais infaillible dans le mal, & que n'ayant jamais été imbus, comme ils auroient dû l'être, de ces idées effrayantes de l'éternité, que la religion oppoſe ſans ceſſe au feu d'une jeuneſſe paſſionnée, les vérités chrétiennes ſoient desormais pour eux, comme un langage étranger, qu'ils ne comprennent pas & qui ne ſçauroit plus faire la moindre impreſſion ſur leurs cœurs ; ne ſera-ce pas là, dis-je, par rapport à vos enfans, la ſuite inévitable de leur éducation négligée ? Et ne faudroit-il pas les plus grands micles de la grace, pour faire goûter la religion de Jeſus-Chriſt à des esprits & à des cœurs, dans qui l'éducation jointe à la nature, aura formé le dégoût le plus marqué de tout ce qui les captive ; c'eſt-à-dire

le

le dégoût de toute pratique ſainte qui pourroit en faire de vrais Chrétiens.

Or de cette ſeule idée, mes chers Auditeurs, jugez ſi vous pouvez vous rendre plus coupables à l'égard de vos enfans, qu'en ne les élevant pas, comme vous le devez, dans l'esprit de piété & de religion. Concluez ſi les Peres de l'égliſe s'exprimoient avec trop de force dans les différens ſiecles qu'ils éclairoient de leurs lumieres; & s'ils donnoient dans l'exagération du discours, lorsqu'animés d'un ſaint zele contre les peres chrétiens qui négligeoient l'éducation de leurs familles, ils les repréſentoient ſous ces noires couleurs, ſous ces traits odieux qui ſemblent d'abord outrer les choſes, mais qui n'ont rien de trop fort, aux yeux de quiconque ſçait réfléchir ; je veux dire comme des parens perfides, des parens meurtriers & parricides, des parens plus cruels que les parricides même : *Patres parricidis crudeliores.* Chryſoſt.
Eh ! ne vaudroit-il pas mieux en

effet, ajoûte saint Chrysostôme, ne vaudroit-il pas mieux pour des enfans, avoir péri dès l'instant de leur naissance, par la cruauté barbare d'un pere & d'une mere, que de sortir de leurs mains, formés par l'éducation, & comme nécessités à un genre de vie, qui dès le tems de leur jeunesse, est au jugement des sages, le présage trop sûr de leur malheur éternel. *Patres parricidis crudeliores; illi enim corpus ab anima separant, isti animam & corpus æternis ignïbus tradunt.*

Ibid.

5°. Aprés cela, mes chers Auditeurs, allez-vous présenter devant le Dieu de justice, au sortir de cette vie mortelle, & pleins d'une vaine confiance dans vos prétendus mérites, flatez-vous encore d'être à l'abri de la rigueur de ses jugemens. Ah! Chrétiens, eussiez-vous porté jusqu'à l'excès, la fidélité à tous les autres devoirs que vous prescrit la religion sainte dont vous êtes les disciples, dès que vous aurez négligé le seul devoir de cette éducation vertueuse due à vos enfans,

pouvez-vous croire que vous ſoyez exempts de crime au tribunal de Dieu, ou plutôt ne voyez-vous pas, qu'outre le crime de votre négligence ſur ce point capital, tant d'autres desordres trop certains; dont l'éducation donnée à vos enfans doit être le malheureux principe dans le cours de leur vie, le Dieu juſte vous les imputera, & vous en fera porter la peine au jour de ſon jugement? Réflexion trop effrayante, pour que vous n'en ſoyez pas touchés, ou plutôt conſternés; réflexion qui vous faiſant ſentir, combien vous êtes coupables envers vous-mêmes, de ne pas donner à vos enfans une éducation chrétienne, achevera de vous convaincre de quelle conſéquence il eſt pour votre éternité, de ne pas négliger cette obligation. Encore quelques momens, & je finis.

Car il ne faut pas vous perſuader, Chrétiens, que les crimes humains ſoient tellement perſonnels, que l'homme coupable n'ait à répondre à ſon Dieu, que de ceux

qu'il aura commis par lui-même. Dès qu'il s'agit de péchés dont vou aurez été la source & l'occasion, par la voie du scandale, quoique commis par autrui, sçachez qu'ils deviennent singulierement les vôtres, & que vous en répondrez un jour à la justice de Dieu. Or, si tel est le jugement que vous devez porter sur tous les crimes, dont vous aurez été la source & l'occasion dans le prochain, quel qu'il puisse être, à combien plus forte raison devez-vous ainsi juger de tous les déreglemens, dont vous aurez été le principe dans vos enfans mêmes, par la négligence ou la perversité de leur éducation qui vous étoit confiée.

Non, dit saint Chrysostôme, s'adressant aux chefs de famille parmi les Chrétiens de son tems, & dans leurs personnes à tous les autres des générations futures, non, vos péchés personnels ne sont pas les seuls dont Dieu vous demandera compte pour décider de votre éternelle destinée, & tout ce que

vos enfans auront pu commettre de crimes, tout ce qu'ils auront contracté d'habitudes funestes, à quelque âge, dans quelque état que ce puisse être, en un mot tout ce qui en aura fait des hommes vicieux & indignes de la religion qu'ils professent ; dès que votre négligence à les élever en aura été la véritable source, oui, tout cela retombera sur vous-mêmes, comme un poids d'iniquité personnelle, pour vous accabler au tribunal de Dieu. *Neque suorum tantùm peccatorum, sed & eorum quæ filii peccaverint, pœnas dabunt.* Ibid. Or, mes chers Auditeurs, n'est-ce pas là de quoi vous faire trembler sur votre sort, pour peu que vous soyez encore sensibles au grand intérêt de votre éternité, qui devroit être le seul mobile de toutes vos œuvtes.

Figurez-vous en effet à ce moment, tout ce qu'une éducation peu chrétienne, & plus encore une éducation pleinement mondaine & profane, doit occasionner d'égaremens & de desordres ; je ne dis

pas ſeulement dans la jeuneſſe d'un enfant, mais dans la ſuite des années qui doivent former le tiſſu de ſes jours, à quelque état de la ſociété qu'il ſoit appellé par la voix de ſon Dieu. Si c'eſt à juger ſouverainement des intérêts de ſon peuple, à prononcer irrévocablement ſur l'honneur, la fortune & la vie de ſes citoyens, figurez-vous la multitude, l'énormité des injuſtices que cet enfant commettra dans l'exercice d'une charge non moins critique pour la conſcience, qu'elle eſt honorable pour la perſonne, & dans laquelle vous l'aurez engagé, ſans avoir jamais bien pénétré ſon cœur de ces principes d'équité & de droiture qui doivent inſpirer & dicter tous les arrêts d'un juge chrétien. Si c'eſt à vous ſuccéder dans le commerce, ou dans un emploi lucratif qu'il eſt dans la ſuite appellé de Dieu, figurez-vous dans l'occaſion continuelle où il ſera de s'enrichir aux dépens du public, figurez-vous toutes les uſures, tous les profits injuſtes qu'il ſera tenté de faire &

qu'il fera en effet, faute d'avoir appris, par vos leçons dès le premier âge, à craindre le bien mal acquis, & à discerner, selon la loi de Dieu, le gain légitime de celui qui ne l'est pas. S'il doit servir son prince & la patrie dans la profession des armes ; figurez-vous tous les traits de cruauté & de vengeance, de libertinage & d'irreligion, dont il se rendra coupable dans un état, qui l'aura établi, dès la jeunesse, dans la liberté de tout faire, sans qu'il eût été muni des maximes de modération & de douceur, des sentimens de piété & de Christianisme, qui l'auroient sauvé de la foule, & garanti de la contagion commune. Si c'est aux ministere sacré de sa religion que Dieu l'appelle, figurez-vous tant de profanations & de sacriléges, qui doivent naturellement suivre de ce premier déréglement de mœurs qui aura infecté le tems de sa jeunesse ; & dont vous n'aurez pas d'abord, selon votre pouvoir & vos droits, réprimé la licence. Figurez-vous tant d'autres

péchés, d'âge, d'état, de caracte-re, de tempérament, dont vous n'aurez pas eu ſoin de prévenir ou d'arrêter le cours rapide dans un enfant qui vous étoit confiés comme il étoit facile de le faire, dans ſes premieres années, par le ſecours d'un avis ſage ou d'une correction ſalutaire. Raſſemblez tous ces desordres ſous un ſeul point de vue qui les réuniſſe. Voilà, parens chrétiens, de quoi vous aurez à répondre au jugement de Dieu, & ce que ce juge inflexible, mais équitable, vous imputera, comme aux premiers auteurs de cet amas de crimes de toute espéce, que vous ne penſez pas à vous reprocher : *Sed & eorum quæ filii peccaverint, pœnas dabunt*. Grand Dieu ! quel compte plus terrible à vous rendre, quel jugement plus affreux à ſubir, que celui de pareils coupables !

J'en frémis pour vous-mêmes, mes chers Auditeurs, pour vous, peres aveugles, jusqu'à traiter de bagatelles, & reſpecter même comme des vertus, les défauts de

vos enfans & leurs vices les plus grossiers; pour vous, peres complaisans & faciles, qui portez la foiblesse jusqu'à vous laisser dominer honteusement par ces enfans même, malgré l'avertissement que la raison vous donne par la voix du sage de ne leur donner jamais sur vous aucun pouvoir : *Filio non des potestatem super te in vitâ tuâ.* Pour vous, sur-tout, meres mondaines, si soigneuses de former par vous-mêmes de jeunes filles à ces airs de mollesse & de mondanité, signes trop certains d'une pudeur qui n'est déjà plus dans vous, & qui bientôt ne sera plus dans elles. Eh! ne frémissez-vous pas vous-mêmes, femmes chrétiennes, d'avoir un jour à répondre au Dieu de pureté qui vous jugera, de tant de péchés, de luxe, de vanité, d'indécence, d'immodestie, de scandale dont se rendront sûrement coupables ces jeunes personnes à qui vous n'aurez appris que ce qu'elles devoient toujours ignorer, & dont vous n'aurez été meres, que pour devenir ici-

Eccli. c. 33.

bas leurs premieres maîtreſſes dans la ſcience funeſte du crime ?

Ah ! mes chers Auditeurs, ſi pour vous faire vivement ſentir de quelle conſéquence il eſt pour vous-mêmes, d'élever vos enfans en vrais disciples de Jeſus-Chriſt, je m'arrêtois à vous repréſenter les déplaiſirs, les peines, les chagrins, les infamies domeſtiques, le deshonneur même public, à quoi la négligence à les élever vous expoſe évidemment dans la vie préſente ; ſi je retraçois à vos esprits, pour les mieux fraper, le tableau de ces éclats ſcandaleux, de ces ſcènes plus que tragiques, dont vous aurez peut-être été témoins plus d'une fois, de la part de tant d'enfans mal élevés dans leurs familles, & qui vous menacent vous-mêmes, de la part de vos enfans que vous négligez de former en Chrétiens. Quelque ſenſible que dût être pour la plûpart de ceux qui m'écoutent, parce qu'ils ſont plus expoſés aux regards du monde, cette conſidération que l'Esprit ſaint nous préſen-

te si souvent lui-même dans nos écritures, peut-être est-il parmi vous de ces peres, de ces meres idolâtres de leurs enfans, qui ne seroient point touchés de pareilles craintes; peut-être en est-il qui, semblables à cette mere romaine, aveuglée par l'amour maternel sur les vices de son fils Neron, & qui consentoit à mourir elle-même pourvu que cet indigne fils montât sur le trône des Césars, compteroient aussi pour rien les plus grandes peines qui les menacent de la part de leurs enfans, pourvu que ces fils indignes dont ils font leurs idoles, vivent tranquilles & en liberté dans le sein de l'amusement & du plaisir qu'ils leur préparent.

Mais, quand au lieu de m'étendre sur cet intérêt personnel qui vous presse d'élever vos familles dans l'esprit du Christianisme, je vous propose ici pour tout motif de ce grand devoir considéré relativement à vous-mêmes, le compte rigoureux que vous aurez à rendre au souverain juge, de tant d'éga-

remens que vou de viez prévenir, & que vous n'aurez pas prévenus dans un enfant, par les soins d'une éducation vraiment chrétienne & toujours efficace dans ses suites ; quand je vous dis que vous aurez à répondre un jour, ainsi que cet enfant même, de toutes les folles idées de son esprit, de tous les desirs dépravés de son cœur, de toutes les fougues de son humeur & de son tempérament, de tous les desordres opposés aux devoirs de son état, de tous les déreglemens de sa vie entiere, de tous les crimes secrets ou publics, dont il se rendra coupable ; quand je vous dis que tous les chagrins même, toutes les amertumes, tous les dégoûts que répandra infailliblement sur vos jours la conduite d'un enfant mal élevé ; que toutes ces peines déjà si rigoureuses pour le cœur d'un pere & celui d'une mere, seront elles-mêmes pour vous autant de crimes, parce que ce seront autant de péchés réels de la part de cet enfant, que le devoir vous

obligeoit à prévenir dans lui ; enſorte que votre malheur, même ſelon le monde, vous rendra criminels devant Dieu, & que ce ſera pour vous un crime véritable, d'avoir à ſouffrir & à dévorer tous les déboires que vous apprête l'indignité d'un enfant laiſſé ſans éducation.

Quand je vous parle ainſi de la part de Dieu, mes chers Auditeurs, oui, qui que vous ſoyez aux yeux du monde, & à quelque excès que vous portiez la tendreſſe & l'amour pour vos enfans, dès que vous n'avez pas ceſſé d'être Chrétiens, je vous défie de n'être pas frapés de cette unique réflexion que je vous préſente, ſi vous la méditez avec l'eſprit de foi qui doit ſervir de regle à vos jugemens, & de ne pas prendre enfin ſur vous-mêmes de veiller ſur des enfans, dont tous les deſordres préſens & futurs, ſi vous avez pu les prévenir par votre vigilance, vous appartiendront auſſi bien qu'à eux, & deviendront

pour jamais les vôtres au tribunal du ſouverain Juge.

Ce n'eſt pas là cependant tout ce que vous avez à craindre pour vous-mêmes, malheureux peres.

Si vous négligez d'inſtruire & de former vos enfans en Chrétiens; & quelque terrible que vous ait paru ce que je viens de vous faire entendre, voici ce qui doit vous paroître plus accablant encore. Car repréſentez-vous la propagation trop certaine de ces mêmes crimes que vos enfans commettront, en conſéquence de leur éducation négligée, ou de l'éducation perverſe dont vous aurez imbu leur premiere enfance; voyez, dis-je, ces péchés même paſſés encore aux enfans de vos enfans, & ſe perpétuer ainſi dans le ſein de vos familles, par la contagion inévitable de l'exemple, juſqu'à la troiſiéme & quatriéme génération. Oui, tous ces crimes divers, multipliés comme à l'infini dans vos deſcendans, ſuivant les états qu'ils

occuperont, c'eſt à vous ainſi qu'à vos enfans, que le Dieu juſte les imputera ; & vous n'en ſerez pas moins punis par ſa juſtice, que ſi vous les aviez commis vous-mêmes, toujours ſur ce grand principe, qui devroit ſans ceſſe être préſent à vos esprits : que l'éducation donnée à vos familles étant la premiere ſource de ces desordres, l'équité demande que vous en portiez la peine dans l'éternité, comme vos enfans eux-mêmes ; *Qui enim initia præbet, etiam eorum quæ poſteà futura ſunt.* Chryſoſt.

Le concevez-vous enfin, mes chers Auditeurs, de quelle conſéquence il eſt pour un pere, pour une mere de famille, d'employer tous leurs ſoins & leurs efforts à former, par l'éducation, leurs enfans à la vertu ? Concevez-vous à quels affreux périls vous expoſe la négligence ſeule d'un devoir, que la nature & la religion s'accordent à vous prescrire ? Ou plutôt, peres chrétiens, ſi vous avez atten- *Concluſion.*

tivement ſuivi ce que Dieu m'a inspiré de vous dire, ne concevez-vous pas trop vivement ſur les idées fondamentales de ce discours, ce que cette obligation relative à vos familles a d'onereux & de terrible par rapport à vous, dans les idées de la religion? Et comme autrefois le saint homme Job, au fort de ſa disgrace, ne craignoit pas de maudire & de compter pour le plus grand des malheurs, le jour
Job. c. 3. qui l'avoit fait homme; *Pereat dies in quâ natus ſum .... dies ille vertatur in tenebras;* n'êtes-vous pas auſſi tentés à ce moment de maudire, comme le plus funeſte de vos jours, celui qui vous a fait peres, ce jour qui vous donna des enfans, que vous ne pouvez élever dans l'esprit de la foi, ſans les plus grands ſoins, & que vous ne pouvez négliger d'élever dans cet esprit, ſans courir les plus grands risques de vous perdre, en vous expoſant à répondre devant Dieu de tous leurs desordres?

Mais loin de vous, Chrétiens, de pareils ſentimens, dont toute la religion vous oblige à desavouer l'imperfection & la foibleſſe. C'eſt une grande charge pour vous, il eſt vrai, que d'avoir des enfans à former aux ſentimens & aux œuvres du Chriſtianisme; puisque vous ne pouvez les priver du ſecours ſi puiſſant de cette éducation chrétienne, ſans trahir en même tems les plus grands intérêts de Dieu, de la religion, de la ſociété, de vos enfans & de vous-mêmes. Mais ſi d'une part il eſt ſi terrible pour des peres, d'être chargés de cet important devoir, d'autre part, grand Dieu ! qu'il eſt beau, qu'il eſt glorieux pour ces peres chrétiens d'avoir à le remplir ! & de tous les ſoins qui peuvent diſtinguer l'homme ici-bas, en eſt-il un plus digne de l'occuper, plus capable de l'honorer à vos yeux ? Non, mes chers Auditeurs, non, les emplois du monde les plus honorables, non, ſes poſtes les plus illuſtres, non,

ſes dignités les plus brillantes, non, la royauté même, le faîte des grandeurs & des dignités humaines, n'a rien de plus grand, de plus noble, de plus relevé, de plus auguſte, dans les idées du Chriſtianisme, que ce miniſtere, ſi humble en apparence, qui vous attache à l'éducation des enfans que vous avez reçus du ciel. Ecoutez ici, Peres chrétiens, pour vous conſoler, (ſi la conſolation vous eſt néceſſaire dans votre état;) écoutez ce peu de mots qui me reſtent à vous dire; & qui tourneront pour vous en douceur & en gloire, ce que je ne vous ai préſenté jusqu'ici, que comme le fardeau le plus terrible à ſupporter dans la ſituation où vous a placé la providence.

Qu'il eſt beau, pour de ſimples hommes, d'avoir à élever ſur la terre des enfans adoptifs de l'Etre ſuprême qu'ils adorent, & de partager en quelque maniere dans le ſein de leurs familles, par les ſoins continus de l'éducation qu'ils y

donnent, le pouvoir, les droits, la providence, la paternité de Dieu même sur tous les êtres intelligens de l'univers !

Qu'il est beau, pour des Chrétiens attachés à leur créance, d'avoir à former sous leurs yeux des disciples fideles d'une religion si vivement attaquée par l'incrédulité de nos jours ; des disciples capables d'honorer cette religion sainte, par la fermeté inébranlable de leur foi, & la pureté inaltérable de leurs mœurs, qui en deviennent les preuves sensibles aux yeux du monde !

Qu'il est beau, pour de vrais citoyens, d'avoir à former des membres toujours utiles à la société ou à la patrie qui les a vu naître, des membres qui par l'ascendant de leurs vertus & de leurs mérites cultivés & accrûs par le bienfait de l'éducation, puissent en procurer, tant qu'ils auront à vivre, la gloire, l'avantage, l'agrément & le bonheur !

Qu'il eſt beau pour des peres, s'ils ſont ſenſibles à la douceur d'un nom ſi tendre, d'aſſurer comme infailliblement le ſalut & l'éternité d'une famille qui fait leurs délices préſentes & leur eſpérance future, & de contribuer par cette grace extérieure de l'éducation, dont Dieu les a fait les dépoſitaires, à faire la fortune de leurs enfans pour le ciel, avant que de les établir ſur la terre !

Qu'il eſt beau ! & en même tems qu'il eſt doux pour des coupables, tels que nous avons tous le malheur de l'être, d'avoir à former de leurs mains, des ſujets ſolidement vertueux, des ſujets dont la vertu cultivée par le zele que l'amour inspire, doit nous être imputée à nous-mêmes, ainſi que nos vertus propres & perſonnelles, & nous donner un droit ſpécial aux récompenſes éternelles de Dieu !

Qu'il eſt beau enfin, à quelque titre que ce puiſſe être, de ſe voir chargé d'un miniſtere, le plus

ſérieux, le plus intéreſſant, le plus eſſentiel pour le bonheur du genre humain ! D'un miniſtere d'où partent comme de leur principe, & où viennent aboutir, comme à leur centre, les plus grands intérêts qu'un homme mortel ait à ménager ici-bas, tant que Dieu lui permet de vivre. D'un miniſtere dont le ſeul exercice dirigé par la ſageſſe, aſſure au Pere céleſte ; de vrais enfans ; à la religion de Jeſus-Chriſt, des disciples fervens ; à la ſociété humaine, des ſujets dignes & éclairés ; à des enfans chéris, le bonheur de leur éternité, & notre félicité à nous-mêmes ſoit pour ce monde, ſoit pour l'autre ! Idées les plus conſolantes pour vous, mes chers Auditeurs, que la providence divine a chargés d'une famille nombreuſe, & peut-être indocile aux ſoins de votre amour & de votre religion; que ces idées ſi vraies, ſi ſolides, ſi religieuſes, & en même tems ſi aimables, ſoient ici la reſſource de vos cœurs affligés; qu'elles a dou-

ciſſent les fatigues & les peines ; les ennuis & les dégoûts , les inquiétudes & les craintes de votre ame paternelle , dans la vie préſente ; & vous faſſent remplir conſtamment un devoir , dont dépend pour vous , plus que d'aucun autre , le bonheur éternel dans la vie future ; c'eſt ce que je vous ſouhaite , au nom du Pere , &c.

DISCOURS
POUR LE VENDREDI
DE LA II. SEMAINE
DE CARÊME.
Sur les tourmens de l'Enfer.

Mortuus eſt autem & dives, & ſepultus eſt in inferno.

Or le riche mourut, ainſi que le pauvre; mais il fut enſeveli dans l'enfer. Ces paroles ſont tirées du chapitre ſeiziéme de l'Evangile ſelon ſaint Luc.

MADAME,

C'Est à ce terme fatal, c'eſt à l'enfer, qu'aboutit enfin la malheureuſe deſtinée, non-ſeulement de ce mauvais riche dont nous parle l'évangile; mais de tous les riches,

de tous les grands de la terre, qui, comme lui, ne ſçavent être riches & grands que pour eux-mêmes. Que ne puis-je donc ici, grands & riches du monde, vous donner une juſte idée de ce lieu d'horreur & de ténebres, de desordre & de confuſion, où tous les coupables condamnés à toujours vivre, pour toujours ſouffrir, exercent les uns contre les autres l'office des démons, & ſe déchirent par des fureurs mutuelles ! Que n'eſt-il en mon pouvoir de vous repréſenter toutes les créatures conjurées pour punir le réprouvé, & venger Dieu de ſes revoltes ; de vous dire comment tous les tems ſe réuniſſent, pour multiplier dans l'enfer les peines du coupable ; comment le paſſé le tourmente, par le ſouvenir préſent de ſes crimes qu'il voit dans toute leur difformité ; le préſent, par l'affreux ſpectacle de tout ce qui l'entoure, & le vif ſentiment de tous les maux qu'il éprouve ; l'avenir, par l'image deſeſpérante de l'éternité toute entiere, où il ſe perd ! De quels

quels frémiſſemens ne ſeroit pas atteint parmi vous le cœur le moins timide, ſi je pouvois vous tracer avec des couleurs aſſez énergiques, ces grincemens de dents, ces larmes intariſſables, expreſſions vives de la rage & du desespoir; ce ver rongeur du remords qui ne doit jamais mourir; ces flammes dévorantes qui brûlent, ſans jamais conſumer; cette privation totale de la vue d'un Dieu, ſource unique de tous les biens; & principalement cette éternité qui doit couronner, pour ainſi dire, l'affreux aſſemblage de tous les maux réunis dans l'enfer, comme au centre du malheur? Mais, pourrois-je entreprendre ſans témérité d'offrir à vos yeux cet effrayant tableau? Je n'y vois que tourmens ineffables dont la rigueur, au-deſſus des conceptions humaines, ne peut être bien connue que des malheureux qui en font la funeſte expérience; tourmens dont on peut dire avec vérité, comme des délices du ciel, que l'œil n'a rien vu; l'oreille, rien entendu; le cœur

de l'homme, rien compris de semblable; tourmens qui nous annoncent que le Dieu du Christianisme, si je peux parler ainsi, est également admirable, & dans ses réprouvés & dans ses élus, & qu'il n'est pas moins grand dans les effets de sa fureur, que dans l'exercice de ses miséricordes. Cependant, Chrétiens, si l'on ne peut en dire assez sur les tourmens de l'enfer, seroit-ce une raison légitime de n'en rien dire; & ne puis-je pas vous présenter l'impuissance même où je suis, & où l'on sera toujours de vous les faire assez connoître, comme la plus forte démonstration de leur rigueur extrême? Oui sans doute, & c'est l'unique dessein que je me propose dans ce discours. Déterminé à saisir tous les moyens que Dieu me suggere pour vous sauver, s'il est possible, malgre vous-mêmes, je veux vous parler aujourd'hui des tourmens de l'enfer, de ces tourmens considérés & dans leur nature, & dans leurs degrés différens; & je pars de ces deux idées, pour vous

dire à tous, pour me dire à moi-même :

Craignons l'enfer, & craignons-le plus que tous les maux du monde ; parce qu'il n'eſt point d'homme mortel qui puiſſe dire combien eſt terrible cet enfer, dont Dieu punit éternellement tous les coupables ; c'eſt la premiere partie.

Craignons l'enfer, & craignons-le à proportion que nous ſommes plus redevables à la juſtice de Dieu ; parce que cet enfer, déjà plus terrible qu'on ne peut l'exprimer, doit avoir encore des degrés infinis de peine ſelon la différence & la qualité des coupables ; c'eſt la ſeconde partie. Je demanderois votre attention, Chrétiens, ſi vous pouviez la refuſer à de pareils ſujets. Dieu ſauveur, vous qu'un apôtre nous repréſente tenant en mains les clefs de l'abîme, ouvrez-nous en les portes à ce moment, & qu'il nous ſoit permis d'y deſcendre en eſprit durant la vie, pour éviter d'y tomber réellement après la mort. Pour obtenir cette grace, nous avons re-

cours à votre ſainte mere. *Ave, Maria, &c.*

PREMIERE PARTIE.

Non, mes chers Auditeurs, il n'eſt point donné à l'éloquence humaine d'exprimer dignement la rigueur infinie des peines de l'enfer; & tout orateur chrétien, qui oſe l'entreprendre, il faut qu'il conſente d'abord à ſuccomber ſous le poids accablant de ſon ſujet; & à n'égaler jamais, quoi qu'il puiſſe dire d'effrayant pour le monde qui l'écoute, la vivacité éternelle des tourmens qu'il veut dépeindre. Ce n'eſt pas que les livres ſacrés ne parlent en mille endroits des tourmens de l'enfer, & n'en tracent à nos regards les images les plus déſolantes; mais que je veuille offrir ici à vos yeux ces images même que nous en ont tracées les livres ſaints, tout affreuſes qu'elles paroiſſent, approcheront-elles ja-

mais de la réalité qu'elles repré-ſentent ?

Que je demande en effet, aux prophetes, aux évangéliſtes, ce que c'eſt que cet enfer dont eſt menacé tout homme prévaricateur de la loi ? Les uns me répondent que c'eſt une mer de feu, d'où il s'éleve des vagues enflammées, des montagnes brûlantes, pour former des tempêtes qui ne ſeront jamais calmées, *Excandescet in illos aqua maris.* Sap. c. 5.
Les autres que c'eſt une région de mort, un ſéjour de ténebres, de desordre & d'horreur ; *Ubi umbra* Job. c. 10.
mortis & nullus ordo, ſed ſempiternus horror. Ceux-là me repréſentent l'enfer comme un lieu impénétrable aux ſentimens de l'amitié & de la compaſſion, où l'on n'entend que des cris, des regrets, des gémiſſemens effroyables ; *Ibi erit fletus &* Matt. c. 8.
ſtridor dentium. Ceux-ci, comme des priſons embraſées où le pécheur attaché par des liens de feu, reçoit ſur ſa tête une pluie de charbons ardens qui le dévorent, ſans qu'il leur ſoit permis de le détruire &

Psalm. 10. de l'anéantir ; *Pluet super peccatores laqueos ignis , cadent super eos carbones.* Or , mes chers Freres , toutes ces images sensibles de l'enfer dont l'écriture abonde , & mille autres semblables , qui portent sans doute avec elles de quoi épouvanter le monde chrétien , lui font-elles bien connoître ce que Dieu prépare de supplices & de tourmens à l'homme réprouvé par sa justice ? Et si elles nous donnent quelque idée de ces flammes qui servent à Dieu d'instrument pour punir les victimes de sa colere, sommes-nous plus en état de concevoir quelle est sur ces malheureuses victimes l'étrange impression de leurs tourmens ?

Que si peu satisfaits des idées que les prophetes nous ont transmises de cet enfer , où le pécheur doit toujours vivre ainsi que son péché , nous voulons écouter Dieu nous en parler par lui-même , en serons-nous plus capables de concevoir & d'exprimer la rigueur des peines qu'on y endure ? Non , mes chers Auditeurs , ce Dieu même qui a

creusé l'abîme éternel de l'enfer, ne nous en dira rien qui nous en fasse bien comprendre l'horreur. C'est-là, c'est dans l'enfer, nous dit-il, que j'abandonnerai mon peuple, à tous les desastres d'une ruine entiere: *Dabo in populum istum ruinas.* Là que j'étendrai le glaive étincelant de ma fureur sur tous les coupables: *Inducam super vos gladium.* Là que je serai pour eux, comme une lionne, comme une ourse furieuse, que je leur arracherai moi-même le cœur & les entrailles: *Ero eis quasi leæna, . . occurram eis quasi ursa, dirumpam interiora jecoris eorum.* Or, ces expressions divines & figurées, qui semblent, même pour la plûpart, ne pas convenir assez à la majesté suprême, ces expressions que Dieu n'emprunte évidemment que pour s'accommoder aux images peu relevées dont notre foiblesse est capable, ne deviennent-elles pas une nouvelle preuve de l'impuissance humaine à concevoir la rigueur des tourmens, dont Dieu punit dans l'enfer tous les pécheurs?

Jerem. c. 6.

Levit. c. 26.

Osée c. 13.

Je ne m'engage donc point ici, mes chers Auditeurs, à porter dans vos esprits une idée juste des tourmens inconcevables de l'enfer ; je viens seulement vous annoncer, d'après tous les docteurs & les peres de l'église, que chacun de ces tourmens qui désolent les victimes éternelles de la vengeance divine, est tellement au-dessus des idées & des expressions humaines, qu'il n'est point donné à l'homme mortel le plus éloquent de s'en expliquer. En un mot, je ne viens vous parler de ces tourmens affreux que le monde a peine à croire, que pour vous faire comprendre l'impossibilité réelle où nous sommes d'en concevoir, bien plus encore d'en exprimer la rigueur. Souvent peut-être il vous aura semblé que l'on vous disoit beaucoup sur un sujet si frapant par lui-même, & vous aurez été frapés en effet, consternés, désolés, & presque desespérés par les descriptions vives, que vous auront tracé de l'enfer tant d'éloquens prédicateurs de l'évan-

gile. Mais vous eût-on dit mille fois plus ſur ce point, croyez, mes chers Freres, perſuadez-vous qu'on ne vous a rien dit d'aſſez fort pour vous faire entendre la vérité toute entiere. Plus on creuſe, plus on approfondit cet abîme de tourmens, plus il reſte à creuſer encore pour le bien connoître; & ſi nous découvrons à la faveur de la lumiere divine, quelque partie de ces tréſors de juſtice, il nous reſtera toujours des découvertes à y faire, que nous ne ferons jamais. Mais, pour vous rendre cette idée plus ſenſible, & ne pas vous donner lieu de me ſoupçonner d'exagération, conſidérons ici quelques momens les différentes peines que ſouffre l'ame réprouvée, & qu'elle ne ceſſera de ſouffrir dans l'enfer;

L'ardeur d'un feu actif & dévorant, qui ne ſe rallentit point;

La haine d'un Dieu vengeur, dont la vengeance ne s'appaiſe point;

L'image toujours préſente d'un malheur qui ne finira point;

Le ſentiment du remords, ou du ver rongeur qui ne meurt point; autant d'idées, autant de peines qui font, pour ainſi dire, partie de cet affreux ſupplice que nous appellons l'enfer, & dont je ne peux vous dire autres choſe, ſinon qu'elles ſont inexplicables en elles-mêmes & incompréhenſibles. Suivez, Chrétiens, cette idée que je vous préſente, la plus propre peut-être à vous inspirer la crainte & l'horreur que ces tourmens méritent.

Et pour commencer, par la peine du feu, je dis, d'un feu réel & véritable, d'un feu matériel, ainſi que ſaint Thomas l'appelle, & que l'appellerent avant lui tous les docteurs de l'égliſe, qui certainement ne cédoient en rien, pour la force d'esprit à celle des genies vrais ou prétendus du ſiecle. Pour commencer par cette peine du feu, la plus effrayante pour les ſens & l'imagination de l'homme; où trouver des termes, des expreſſions capables de vous peindre l'ardeur & l'impreſſion de ce feu dévorant,

allumé du souffle de Dieu-même, & qui sert déjà depuis tant de siecles d'instrument à sa vengeance? De ce feu qui, par un miracle incompréhensible, exerce en même tems son activité, & sur les ames & sur les corps; sur toutes les parties du corps, & toutes les facultés de l'ame. De ce feu qu'une vertu divine soutient sans aliment, enflamme sans lumiere, fait embraser tout, sans rien consumer; de ce feu qui, malgré l'unité de sa nature, semble avoir une espece d'immensité dans l'étendue de ses effets, dans les sensations multipliées qu'il fait éprouver aux coupables, de toutes les peines sensibles qu'ils peuvent souffrir. Où trouver, dis-je, des figures assez terribles pour faire connoître, sans affoiblir la foi, quelle sera sur l'ame réprouvée l'impression de ce tourment prodigieux; & s'il vous paroît incompréhensible dans sa nature & ses propriétés merveilleuses que la foi vous découvre, ne doit-il pas vous paroître également in-

concevable dans ſon ardeur & ſon activité ?

En effet, Chrétiens, vous offrirai-je comme une image propre à vous peindre les feux de l'enfer, l'ardeur de ces flammes communes que nous voyons briller ſur la terre, & dont la moindre atteinte paroît à tous les hommes un ſi grand ſupplice ? Préſenterai-je à votre imagination, pour la fraper, ces montagnes fumantes qui, du fond de leurs noires abîmes, lancent dans les airs des tourbillons de flammes, & portent la déſolation ſur les champs malheureux qui les environnent ; ce feu ſi vif, ſi pénétrant du tonnerre, qui conſume en un inſtant tout ce qu'il rencontre ſur ſon paſſage ; cette pluie embraſée qui dévora, par ordre du ciel, les indignes habitans de Sodome & de Gomorrhe, & changea cette infâme région en un vaſte bucher ? Mais, qu'eſt-ce que de pareilles images, dit ſaint Bernard, comparées à la réalité des flammes de l'enfer ? Non, ce n'eſt rien, dit

ce Pere ; ou ce n'eſt au plus qu'une légere fumée, que quelques foibles traits, quelques légeres étincelles d'un feu tout autrement actif, & dont l'ardeur, au-deſſus de la nature, pour tourmenter le coupable, ſurpaſſe, comme à l'infini, tout ce qui peut affliger ici-bas nos ſens : *Ignis æterni miſſilia, & quædam jacula.* Bernard.

Cherchons donc, s'il eſt poſſible d'en découvrir, des images plus fortes & plus frapantes, de ces feux deſtinés dans l'enfer à punir le crime desormais ineffaçable. Vous dirai-je, mes chers Freres, de vous figurer ici tout à la fois cette multitude de fléaux miraculeux, dont le Dieu d'Israël accabla l'Egypte infidelle ; pour lui faire adorer ſa puiſſance ; d'y joindre cette foule innombrable de maux paſſagers, dont il a jamais affligé la terre, & dont il afflige encore chacun des particuliers qui l'habitent ? Mais qu'eſt-ce encore que cet amas de calamités terreſtres, dit ſaint Jérôme, que quelques gouttes de ces

flots éternels que le Dieu vengeur fera déborder dans l'enfer ? Et si ce Dieu des vengeances nous paroît si terrible, continue ce Pere, quand il fait seulement dégoutter sa fureur sur la surface de la terre; que sera-ce, quand il versera dans l'enfer toutes les pluies de ses orages, & les fera tomber à torrens sur ces hommes destinés à y servir pour jamais de monument à sa ju-
Hieron. stice ? *Si tanta est stilla, quid erit torrens ?*

Enfin, pour imprimer dans votre esprit quelque idée, du moins approchante, de ce feu vengeur dont je parle sans le comprendre, vous dirai-je de réunir en esprit sur la tête d'un seul homme, ce qui ne sera jamais rassemblé en effet, & ce qui ne sçauroit l'être ici-bas, tout ce que la cruauté ingénieuse des tyrans a jamais sçu inventer de supplices, & tout ce que la patience inépuisable des martyrs a été capable d'endurer; les douleurs les plus aigues, les tortures, les gênes, les genres de mort les plus

inouïs ? Mais en vous formant un même tableau de toutes ces horreurs, réunies pour le tourment d'un ſeul coupable, auriez-vous alors quelque idée du tourment de ce feu immortel qui fait l'objet de nos réflexions ? Non, mes chers Freres ; & c'eſt d'après ſaint Auguſtin que je prononce ; tous ces ſupplices réunis pour former le ſupplice d'un ſeul homme, ne ſeroient pas encore l'ombre du feu de l'enfer, & comparé aux douleurs dont ce feu pénetre le corps & l'ame de ſes victimes, loin d'en donner une idée juſte, ne mériteroient pas même le nom de tourmens : *Hæc omnia non modò parva ſunt, ſed nulla.* Auguſt.

Vainement donc, mes chers Auditeurs, m'arrêterois-je ici plus long-tems à chercher quelque image de ces flammes vengereſſes, dont l'ardeur auſſi inconcevable que leur nature, épuiſe & ſurpaſſe toutes les idées humaines ; méditez ſeulement un mot que nous en dit ſaint Auguſtin : c'eſt que ces flammes éternelles ſont appliquées aux réprou-

vés par la puiſſance infinie de Dieu qui leur communique des qualités bien au-deſſus de l'ordre naturel;
Ibid. *Quæ damnatos punit*, *eſt infinita Dei potentia*. Mais du reſte, dit ce grand Docteur, quelle impreſſion fera ſur l'homme deſtiné à les ſoutenir, l'ardeur de ces flammes ainſi élevées & miſes en œuvre par la toute-puiſſance du Dieu vengeur de ſes loix violées? C'eſt un myſtere de juſtice, où l'esprit de l'homme le plus transcendant ne ſçauroit atteindre. Et tout ce que l'on en peut ſçavoir, c'eſt que leur impreſſion, qui ne peut être que l'effet d'un continuel miracle, n'eſt pas moins véritable qu'elle eſt merveilleuſe dans tous les réprouvés qui l'endurent;
Ibid. *Quòd facit miris, ſed veris modis*.

2°. Pourſuivons néanmoins dans le plan que je me ſuis preſcrit pour vous inſtruire, ſans demeurer moi-même au-deſſous de mon ſujet. Si je n'ai pu vous faire aſſez connoître l'action des flammes éternelles ſur les victimes malheureuſes de

l'enfer, peut-être vous ferai-je mieux entendre quel tourment leur causera la haine d'un Dieu, & la privation de ses charmes infinis, qui devoient être l'objet & l'objet essentiel de leur bonheur. Ah! Chrétiens, n'est-ce pas sur cette peine terrible de la créature arrachée à la possession de son Dieu; n'est-ce pas sur cette peine, quoiqu'elle soit moins effrayante au jugement des sens, que l'esprit de l'homme qui réfléchit, est plus incapable encore de s'expliquer? Oui, dit saint Chrysostôme, multipliez mille & mille fois le tourment du feu qui dévorera le réprouvé dans l'enfer; & cet horrible tourment ainsi multiplié dans ses rigueurs, n'égalera jamais la seule peine que le réprouvé ressentira de la séparation éternelle de son Dieu; *Si mille aliquis ponat gehennas, nil tale quid dicturus est, ablatæ illius gloriæ possessione repelli.* Chrysost.

Si donc la seule peine du feu de l'enfer, quoique plus à la portée de l'esprit de l'homme, a dû nous

paroître inconcevable dans ſa rigueur extrême ; que pourra jamais dire ou penſer l'eſprit humain, qui égale véritablement la peine dont la ſéparation de Dieu frapera le réprouvé ? Eh ! comment en effet, reprend ſaint Bernard, ſe former l'idée d'une peine, qui ne peut s'eſtimer, ſe meſurer que par l'infinité de Dieu même ? Or telle eſt eſſentiellement la peine que la ſéparation de Dieu doit cauſer au réprouvé dans l'enfer : pourquoi ? Parce que cette peine n'étant autre choſe que la privation même de Dieu, elle doit donc être grande à proportion que Dieu eſt grand ; elle doit donc être terrible, à proportion que Dieu eſt aimable ; elle doit faire le malheur de l'homme, à proportion que Dieu ſeroit capable de le rendre heureux.

Que faudroit-il donc de ma part, mes chers Auditeurs, pour vous laiſſer quelque idée de cette peine de ſentiment que la ſéparation de Dieu imprimera dans l'ame du réprouvé ? Il faudroit d'abord vous

faire connoître ce Dieu tel qu'il eſt en lui-même, & tel qu'il paroît aux regards des anges & des ſaints qui l'adorent ſans ceſſe; c'eſt-à-dire auſſi aimable & bienfaiſant, auſſi miſéricordieux, auſſi libéral & magnifique, qu'il ſe fera connoître à tous les réprouvés de l'enfer, pour aggraver le poids de leurs tourmens. Ce n'eſt pas aſſez, pour laiſſer dans votre eſprit quelque idée de la peine attachée à la ſéparation de Dieu, il faudroit qu'il me fût poſſible encore de vous faire ſentir toute la force & l'impétuoſité du penchant qui portera l'ame réprouvée vers ſon Dieu, vers le ſouverain bien, une fois connu pour ce qu'il eſt, autant qu'il peut l'être par la créature. Or c'eſt cette double connoiſſance, & des charmes infinis de l'Etre ſuprême, & du penchant rapide de l'ame pour ce bien ſouverain dévoilé enfin à ſes regards; c'eſt, dis-je, cette double connoiſſance que nous n'aurons jamais dans la vie préſente, fuſſions-nous d'ailleurs les plus éclairés des

hommes, & même les plus éclairés des lumieres d'en-haut.

Ainſi, Chrétiens, pour vous peindre le tourment ineffable de l'ame ſéparée de ſon Dieu, je vous dirois inutilement, qu'elle trouvera dans cette ſéparation déſolante, tout ce que l'exil le plus ennuyeux, tout ce que l'abſence ou le changement de l'ami le plus cher, tout ce que le divorce de l'époux le plus aimable, tout ce que l'indignation du pere le plus tendre, tout ce que la ruine la plus entiere, après la plus brillante fortune, peut avoir de dur & de desespérant. De telles comparaiſons, mes chers Freres, & mille autres que je pourrois appeller à mon ſecours, ſur ce ſujet, ne vous donneroient pas la plus légere idée de cette ſéparation de Dieu, qui ſera proprement le ſupplice de l'ame & de ſes ſentimens dans l'enfer. Toujours par cette admirable raiſon que nous préſente ſaint Bernard, que cette peine étant fondée ſur la privation de Dieu, ou plutôt n'étant autre choſe que

la privation même de Dieu, elle a donc pour meſure l'infinité de Dieu même, & conſéquemment doit être grande & terrible, à proportion que Dieu eſt grand & qu'il eſt aimable; *Hæc enim tanta pœna, quantus ipſe!* Bernard.

Ajouterai-je ici, mes chers Auditeurs, ce qui rend ce ſupplice de l'ame arrachée du ſein de Dieu, plus inexplicable encore; je veux dire, l'étrange contradiction de ſentimens, le mêlange inconcevable de haine & d'eſtime qui partagera cette ame malheureuſe au ſujet de ſon Dieu. Car elle ne ſera pas tellement ſéparée de ſon Dieu, cette ame infortunée, qu'elle ne lui ſoit toujours intimement & inſéparablement unie, ſous l'aſpect le plus terrible en lui-même, & conſéquemment le plus odieux pour elle; je veux dire qu'elle ſera ſéparée de Dieu pour jamais, en tant qu'il devoit être l'objet délicieux de ſa félicité; mais qu'elle ſera pénétrée de ce même Dieu, en tant qu'il doit être & qu'il ſera l'objet, ou

plutôt le principe éternel de son supplice. Elle sera donc comme forcée de haïr tout à la fois & d'estimer le Dieu qui la tourmentera ; forcée d'estimer, d'admirer ce Dieu si sévere dans sa justice ; parce qu'elle sentira avec toute la vivacité dont elle est capable, que lui seul pouvoit être le terme de son bonheur : & forcée de haïr, de détester ce même Dieu, parce qu'elle n'en recevra que des reproches, des rebuts & des mépris ; forcée d'estimer son Dieu, dont elle connoîtra tous les charmes, qu'elle ne pourra jamais posséder un moment ; & forcée de le haïr, tel qu'il sera toujours empreint dans son intelligence, comme un Dieu appliqué sans relâche à la tourmenter. Or quel esprit mortel sera jamais capable de concevoir & de faire comprendre au monde chrétien l'étrange supplice que produira dans l'ame réprouvée cet affreux combat de sentimens, qui ne s'accordent que pour contribuer tous également à ses peines ; ce conflit

interminable d'eſtime & de haine, de deſir & d'averſion, d'éloignement & de pourſuite à l'égard du même objet; & l'idée ſeule de ce tourment que je me repréſente ſurtout comme l'enfer propre du cœur humain, de ce tourment auſſi ſenſible au réprouvé que Dieu doit lui paroître adorable. L'idée ſeule de ce tourment, dont il n'eſt pas en mon pouvoir de vous tracer une foible image, ne doit-elle pas nous le faire regarder comme inconcevable dans ſa rigueur; & vérifier de plus en plus ma premiere propoſition, que les peines de l'enfer ſont telles que l'on n'en peut dire aſſez pour les faire connoître.

3°. Mais quoi, Seigneur, en ſera-t-il donc ainſi des autres peines qui achevent, pour ainſi dire, l'enfer du réprouvé; & ne s'en trouvera-t-il aucune qu'il nous ſoit poſſible, avec l'aide de la foi, de mieux reconnoître? Mes chers Freres, plus je parcours la ſuite effrayante des peines de l'enfer, & plus je reconnois évidemment qu'il n'en eſt point

dont la rigueur ne ſoit inexprimable & incompréhenſible à l'esprit de l'homme. Eh ! que vous dirai-je en effet de l'impreſſion que fera ſur l'ame du réprouvé, l'image toujours préſente & toujours également vive de l'éternité de ſon malheur ? Comment vous repréſenter le desespoir où le plongera cette ſeule penſée qui l'abſorbera ſans ceſſe, que c'eſt pour jamais que l'enfer eſt ſa demeure, & qu'il y ſera ce qu'il eſt, tant que les ſaints ſeront heureux dans le ciel, tant que Dieu ſera immuable, tant que Dieu ſera Dieu. Car il ſçait, ce malheureux coupable, & de maniere à ne pouvoir s'en conſoler par aucun doute, que la durée de ſa réprobation ſera la durée immenſe de l'éternité, ſans qu'il ait à espérer jamais d'adouciſſement & de relâche ; c'eſt-à-dire qu'il voit avec la lumiere de la ſcience de Dieu même, que ces feux dévorans qui le brûlent ſans le conſumer, le conſerveront toujours de même, en le brûlant toute l'éternité ; que le cahos impénétrable

trable qui le ſépare de ſon Dieu, le ſéparera de ce même Dieu toute l'éternité. Que, quand pour fléchir ce Dieu vengeur, il voudroit prier & gémir toute l'éternité; quand il pourroit ſe réſoudre à faire pénitence & à déteſter ſon péché toute l'éternité; quand il feroit capable de ſouffrir en expiation de ſes crimes tout ce qu'il doit ſupporter de peines durant l'éternité, jamais il n'y auroit pour lui de reſſource & de grace, jamais de treve, jamais de réconciliation de la part de Dieu; & que ce Dieu de juſtice qui le réprouve, toujours également inexorable, ne ceſſera jamais de le rejetter, comme au premier moment de ſa réprobation. Voilà, dis-je, quelle eſt, dans l'enfer, la ſcience funeſte de l'homme coupable, & de laquelle il ne ſe défera jamais.

En vain voudra-t-il effacer de ſon esprit cette image de l'éternité qui aggravera le reſte de ſes tourmens, quoi qu'il puiſſe faire dans ſon deſespoir, pour en perdre ou pour en

affoiblir l'idée, il ne cessera malgré lui de la contempler, de parcourir d'un œil infatigable, l'immensité de l'avenir qu'elle lui présente ; il sera sans cesse appliqué à examiner, à creuser, à mesurer cet abîme sans fond ; il fera mille efforts pour le borner & l'approfondir. Mais plus son esprit pénétrera dans l'abîme des siecles futurs, & plus il découvrira d'espace à mesurer dans cet avenir sans bornes & sans mesure. Point de moment donc où il ne soit pleinement convaincu par lui-même, qu'après la révolution de tous les siecles, qu'il est capable de supputer & d'imaginer, il ne sera que commencer encore à souffrir ; & qu'il n'y aura jamais pour lui d'autre Dieu, que ce Dieu vengeur & irrité dont il a encouru la disgrace.

Or, pour revenir toujours à mon dessein, nous sera-t-il jamais possible de concevoir & d'exprimer l'impression que fera sur le réprouvé cette image toujours présente à son esprit, de l'eternité de son malheur ; & ce réprouvé lui-même, qui sen-

tira, ſans discontinuation, tout le poids de cette éternité, la comprendra-t-il jamais ? Je ne chercherai donc point ici, Chrétiens, à me former, ni à vous offrir à vous-mêmes l'idée d'une peine, dont tout ce que je peux ſçavoir, c'eſt qu'elle ne ſçauroit être compriſe ; & qui ceſſeroit même d'être ce qu'elle eſt, ſi l'esprit humain pouvoit la comprendre. J'ajouterai bien encore, ſi vous le voulez, ce que l'on vous aura dit plus d'une fois ſans doute, pour vous fraper ſur cette peine ineffable ; ſçavoir, que le réprouvé ainſi convaincu de l'éternité de ſon malheur, portera dès-lors, à tous les inſtans, le poids de l'éternité toute entiere : & que, comme l'attente certaine d'un mal redouté pendant la vie, le fait déjà ſouffrir par avance à celui qui le voit ſuſpendu ſur ſa tête ; ainſi l'aſſurance du réprouvé, par rapport à l'éternité de ſes tourmens, lui fera ſouffrir, dès le premier moment, tout ce qu'il doit jamais ſouffrir en réalité. Voilà tout ce qu'il

m'eſt poſſible de vous faire entendre, après les plus grands hommes, ſur cette peine ineffable de l'éternité malheureuſe ; & l'eſprit de l'homme le plus pénétrant ſur le point de la religion, ne portera jamais plus loin cette accablante idée que je vous préſente.

Mais ſi vous deſirez ſçavoir encore quelle ſera ſur le réprouvé l'étrange impreſſion d'une peine, qui réunira dans chaque moment le ſupplice de tous les ſiecles à venir ; mais ſi vous demandez quel affreux deſeſpoir fera naître dans le réprouvé, ce poids infini de l'éternité malheureuſe, qui s'avancera, pour ainſi dire, toute entiere, pour lui faire ſouffrir des maux qui ne ſont pas encore en eux-mêmes, & qui ſeront néanmoins dans le ſentiment actuel de ſon ame, par la certitude où il ſera d'avoir à les ſouffrir ; c'eſt là, mes chers Freres, ce que ni moi, ni d'autres ne vous expliqueront jamais ; c'eſt là ce qu'il n'eſt réſervé qu'aux réprouvés, par le plus funeſte privilege, de ſen-

tir & de mieux connoître par le ſentiment, que les plus grands génies qui ne peuvent que penſer & méditer ſur ce point : parce que Dieu ne réſerve que pour les victimes de ſa juſtice, cette image vive & animée de l'éternité malheureuſe ; cette image qui, toujours préſente à leurs esprits actifs & pénétrans pour leur malheur, rendra pour toujours leur ſupplice actuellement & à chaque moment éternel.

4°. Enfin, ce que j'ai déſigné comme la derniere, mais en même tems comme la plus ſenſible peine du réprouvé dans l'enfer, c'eſt ce continuel remords, ce ver rongeur de la conſcience qui ne doit jamais mourir. Et de tous les ſupplices qu'il endure, en eſt-il un en effet plus inconcevable dans ſa rigueur, & dont il ſoit moins poſſible de vous tracer une juſte image ? Oui, mes chers Auditeurs, il me ſemble, ainſi qu'à ſaint Bernard, que tout l'enfer n'aura rien de ſi déſolant pour le réprouvé, que cette accablante

pensée qu'il roulera sans cesse, que ce cruel reproche qu'il se fera éternellement à lui-même : (Je suis le seul auteur de tant de maux qui m'accablent.) Non ; l'éternité même ne me présente rien pour lui de si desespérant, que cette mort toujours vivante, cette vie toujours mourante, attachée, pour ainsi dire, à ce ver rongeur, dont un moment de péché l'a rendu le pere, & dont il sera toujours la proie :
Bernard. *Horreo vermem mordacem*, disoit le saint Docteur que je viens de citer, *horreo incidere in manum mortis viventis & vitæ morientis*. Quand donc, mes chers Auditeurs, j'aurois été capable de vous donner quelque idée des autres supplices dont le pécheur doit être la victime, il n'eût pas été davantage en mon pouvoir de vous tracer un vrai tableau des peines de l'enfer ; puisque ce seul remords qui rongera le réprouvé, est absolument par sa rigueur au-dessus de tout ce que l'on en peut dire.

Car de cette conviction intime,

& toujours présente au réprouvé, qu'il ne peut imputer qu'à lui seul les maux effroyables qu'il endure, quel sera l'effet naturel & nécessaire ? Ah ! Chrétiens, c'est que cet éternel malheureux, déjà réprouvé de Dieu, deviendra son juge encore pour se réprouver lui-même, & justifier l'arrêt de son ennemi le plus irréconciliable, qui sera ce même Dieu, dont il aura subi les jugemens ; c'est que devenu insupportable à lui-même, par les reproches non-interrompus de sa conscience, il se détestera plus encore qu'il ne pourra détester son Dieu ; c'est qu'il deviendra son accusateur, son bourreau, son démon, pour se tourmenter lui-même avec plus de rage & de fureur que tous les ministres des vengeances divines. Or, quel supplice, grand Dieu ! quel tourment pour une ame frapée dans votre colere, que ces mouvemens éternels d'indignation & de fureur contre elle-même ; que ces dépits mortels qu'elle ne pourra s'empêcher de concevoir de son extravagance

& de ſa folie ! Et ſi le reſte des peines qu'elle endure, doit former pour elle un enfer dont la rigueur paſſe toutes nos idées, ne trouvera-t-elle pas, pour ainſi parler, l'enfer de l'enfer dans ce ver immortel, qu'elle nourrira dans ſon ſein, pour en être continuellement dévorée ?

Tourment du remords (obſervez cette réflexion, mes chers Auditeurs, & penſez un moment à vous l'appliquer à vous-mêmes ;) tourment d'autant plus inexprimable dans le pécheur réprouvé, qu'il n'aura pas ſeulement à ſe reprocher de s'être perdu lui-même ; mais de s'être perdu pour des biens périſſables & paſſagers ; pour des biens faux & imaginaires, dont il connoîtra malgré lui, mais trop tard, tout le vuide & le néant ; pour un vil intérêt, pour un point d'honneur chimérique, pour un inſtant de plaiſir ſenſuel & animal. Mais de s'être perdu, pour avoir voulu jouir, malgré les avertiſſemens de la religion, de ces jeux, de ces ſpectacles, de ces amuſemens frivoles,

de ces fêtes mondaines & profanes, dont la puérilité & la folie faisoient tout le prix & l'agrément ; pour n'avoir pas sçu se passer d'une mode, d'une parure, d'une vanité aussi ridicule qu'indécente aux yeux de la raison même : mais de s'être perdu malgré la facilité qui lui paroîtra prodigieuse alors d'avoir pu éviter sa perte, & opérer son salut pour l'éternité. Car, que verra-t-il de plus facile dans l'état de sa réprobation, que cette vie chrétienne à laquelle il n'aura pu s'astreindre sur la terre ; que d'adresser chaque jour à Dieu quelques prieres, que de pratiquer quelques jeûnes commandés, que de verser quelques aumônes dans le sein du pauvre ; que de retenir ce trait de médisance, que de quitter ce ressentiment injuste, que de renoncer au commerce d'un certain monde dont la contagion l'aura damné ? Mais de s'être perdu pour avoir différé d'un jour, d'une heure, d'un moment, cette pénitence nécessaire qu'il avoit déjà résolue, & d'avoir ainsi man-

qué, par un moment d'inaction malheureuse, le moment décisif de son éternel bonheur.

Car ce seront ces idées si capables de faire sentir au réprouvé sa folie extrême qui lui paroissoit sagesse ici-bas, ce sera ce funeste souvenir du passé, de l'abus constant qu'il en a fait, du bon usage qu'il pouvoit aisément en faire, qu'il ne perdra jamais de vue dans tout le cours de son éternité. Voilà ce qui excitera dans lui ces transports violens contre lui-même, dont nous ne pouvons imaginer l'horreur ; ces rages, ces dépits, ces desespoirs, qui, selon saint Chrysostôme, seront plus forts & plus terribles que l'assemblage des démons pour le tourmenter, & mettront le comble à son enfer.

Eh quoi ! se dira éternellement à elle-même une ame réprouvée de son Dieu, est-il donc vrai que de si grands maux soient mon seul ouvrage, qu'il dût m'en coûter si peu pour m'en garantir, & leur substituer les plus grands biens ? Est-il

vrai, eſt-il croyable, eſt-il poſſible, que pour m'épargner quelques inſtans de gêne, que pour goûter quelques plaiſirs qui n'en avoient que le nom & l'apparence, que pour me contenter ſur des riens eſtimés du monde, mais en effet plus vuides & plus futiles que le néant même, j'aye conſenti à me perdre, & je me ſois réellement perdue ? Juſte ciel ! où étoient donc alors cette liberté, cette raiſon dont vous m'aviez pourvue ? Ah ! ſi j'avois ſçu me ſervir un ſeul moment de l'une & de l'autre, comme la grace m'en a tant de fois ſollicitée, le plus grand bonheur que puiſſe goûter la créature, m'étoit aſſuré pour jamais ? Mais parce qu'un attachement ſervile au monde & à moi-même, parce qu'un ſentiment de molleſſe, de lâcheté, que je n'ai pas voulu vaincre ; parce qu'un reſpect humain frivole, dont je me ſuis fait le vil eſclave, m'a retenue dans la haine & la diſgrace de mon Dieu, Dieu trop aimable ! & que je ne peux plus aimer, je me vois bannie

pour jamais de ta présence, & destinée à soutenir le poids éternel & infini de ta justice. Mes chers Freres, concevez, s'il est possible, l'étrange peine qui accompagnera de pareils regrets. Pour moi, je le dis encore, cette peine me paroît plus horrible que les brasiers de l'enfer, & son éternité même ; & l'image que je m'en forme ici, toute foible qu'elle est, me réduit nécessairement au silence.

Telle est donc, mes chers Auditeurs, sans nulle exagération, la nature & la rigueur des tourmens de l'enfer, que l'on n'en peut dire assez pour les faire connoître, & que tout ce que l'on vous exposera jamais sur chacun de ces tourmens, sera toujours bien au-dessous de ce qu'il est pour quiconque a le malheur de l'éprouver. Or n'est-ce pas cette vérité trop évidente, qui, comme je l'ai dit d'abord, doit nous représenter en quelque sorte le supplice extrême de l'enfer ? N'est-ce pas ce défaut d'expressions & d'idées sur chacune des peines qui

le composent, cette impossibilité où nous sommes d'en concevoir la moindre partie, qui doit être pour l'homme le plus puissant motif de les craindre ? Oui, Chrétiens, s'il étoit au pouvoir de l'esprit humain de nous tracer quelque image ressemblante de cet affreux tableau, nous pourrions alors mettre des bornes aux frayeurs qu'il nous inspire. Mais des tourmens si grands qu'ils en sont inconcevables, mais des peines si vives qu'elles passent toute idée, tout sentiment par leur rigueur, c'est ce qui doit jetter l'épouvante dans toute la capacité de notre ame, & nous rendre enfin sensibles aux traits de la grace, si nous sommes capables de l'être.

Car que devez-vous conclure de l'impuissance des orateurs chrétiens à vous parler de l'enfer ? Une seule vérité, qui doit à chaque pas vous pénétrer de la crainte du Seigneur ; c'est que cet enfer que vous ne sçavez pas craindre, est donc au-dessus de tous les maux que vous pouvez jamais concevoir ; que,

quand ils seroient tous réunis sur chacun de vous, pour vous tourmenter, ils seroient donc toujours, quoique rassemblés, infiniment au-dessous de ce mal souverain que le péché mérite. Que l'enfer est donc, à parler juste, le seul vrai mal de la créature, le seul de tous les maux vraiment à craindre; & que pour échapper surement au péril toujours prochain d'y tomber, il n'est rien de si rigoureux dans les loix chrétiennes qui ne doive vous paroître, je ne dis pas supportable, mais aimable.

Ainsi raisonnerez-vous, mes chers Freres, dès que vous réfléchirez sérieusement sur l'incompréhensibilité de cet enfer, dont Dieu menace & punit en effet tous les transgresseurs de sa loi. Peut-être le monde insultera-t-il aux saintes frayeurs dont il vous verra saisis sur cette vérité capitale de votre religion? Car voilà, vous le sçavez, jusqu'où en est venu, & jusqu'où en vient encore tous les jours le siecle impie & libertin où nous avons à vivre, jus-

qu'à se jouer scandaleusement d'une si salutaire pensée, jusqu'à regarder d'un œil de mépris l'homme raisonnable qui la fait servir de frein à ses passions, jusqu'à dire de lui, avec cet air de dérision qui tient lieu de raisonnement au libertinage : Il craint, il craint l'enfer. Oui, monde impie, monde réprouvé, je le crains cet enfer éternel que tu ne crains pas toi-même, & dont tu dois cependant être la victime ; je le crains souverainement, je le craindrai constamment : & que ne suis-je assez heureux, assez soutenu des secours du ciel, pour te faire part ici de ma crainte ! Je reviens à vous, mes chers Auditeurs, que l'on pense de notre crédulité ce que l'on voudra, s'il nous reste un grain de foi vraiment chrétienne, nous ne l'en craindrons pas moins, cet enfer interminable, dont je voudrois pouvoir laisser dans vos cœurs quelque impression frapante. Que si l'impie s'obstine à traiter nos craintes religieuses, de timidité, de foiblesse, de superstition purement

humaine, nous aurons le bon ſens de préférer cette foibleſſe prétendue à la force imaginaire dont il ſe pare. Il rira de la ſimplicité évangélique qui nous ſert de guide; & nous, Chrétiens, ſans craindre le ſentiment de l'orgueil, nous aurons pitié de l'excès de ſa folie, lorſqu'il ne craint pas ce que les plus ſages, les plus éclairés des hommes ſe ſont fait un devoir & une vertu de craindre.

Et ne préſumons jamais au reſte, de la force de nos vertus, jusqu'à nous figurer la crainte de l'enfer, comme un ſentiment trop imparfait pour ſervir de motif à nos œuvres. Si nous ſommes vraiment ſages, ne ceſſons d'opérer notre ſalut avec ce ſentiment de frayeur & de crainte que nous conſeille l'Apôtre ſaint Paul, ou
Ad Philip. c. 2. plutôt qu'il nous commande : *Salutem operamini cum timore & tremore.* Mais vous attendez de moi quelque choſe de plus, que ce qui a fait jusqu'ici le ſujet de ce diſcours : eſſayons de vous ſatisfaire ; & après

avoir considéré les divers tourmens de l'enfer dans leur nature supérieure aux idées humaines, considérons-les encore dans leurs degrés différens, non moins au-dessus de notre foible intelligence. Il n'est point d'homme mortel qui puisse dire & concevoir: à quel point est terrible cet enfer, dont Dieu punit tous les coupables; vous avez dû le reconnoître dans la premiere partie. Mais cet enfer déjà si terrible qu'il ne peut se concevoir & s'exprimer, doit infliger encore des degrés infinis de peine, selon la différence & la qualité des coupables; c'est ce qui doit redoubler vos craintes dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est une idée aussi fausse qu'elle est commune parmi les Chrétiens du monde, que celle qui leur fait regarder les tourmens de l'enfer, comme également rigoureux pour

tous les coupables. Quand on parle des peines que Dieu réserve au pécheur réprouvé dans la vie future, on appelle tout enfer, indifféremment & sans distinction ; on conçoit tous ces éternels malheureux, comme précipités dans le même abîme, comme enveloppés des mêmes ténebres, comme brûlés des mêmes flammes, comme rongés du même remords ; & parce que c'est la privation du même Dieu, qui doit désoler pour jamais tous les réprouvés, l'ardeur du même feu qui doit les brûler, sans les consumer, le même principe du remords qui doit les agiter, la même éternité de malheur qui doit immortaliser leurs peines, on ne voit plus rien dans la totalité de leurs supplices, qui doive distinguer, pour ainsi dire, & différencier leur enfer ; comme si le même Dieu qui doit désoler tous les réprouvés, en les privant de sa vue béatifique, ne pouvoit pas leur rendre plus ou moins sensible cette privation entiere de lui-même. Comme si le

même feu qui doit tourmenter éternellement ses victimes, ne pouvoit pas, conduit qu'il est par la main de Dieu, leur faire plus ou moins sentir son activité; comme si l'image de l'éternité toujours présente à l'ame disgraciée qui la contemple malgré elle-même, ne pouvoit pas être plus ou moins profondément gravée dans cette ame, selon le tableau que lui en présente la justice divine; & dès-là rendre sa disgrace bien différente en effet, quoique également éternelle. Comme si enfin le même ver qui doit bourreler la conscience de tous les coupables, ne pouvoit pas, selon l'ordre du Dieu de justice, piquer plus ou moins vivement leur ame, toujours souillée des mêmes crimes qui la précipiterent dans ce lieu d'horreur.

Or cette inégalité de peines, dont vous concevez si évidemment la possibilité éternelle dans l'enfer, c'est, Chrétiens, ce qui doit être & ce qui sera. Ainsi le demande, pour sa gloire, la justice de Dieu;

cette justice qui n'est pas moins jalouse de regner dans l'enfer que dans le ciel même ; cette justice dont l'ordre équitable doit paroître parmi les réprouvés, dans le séjour éternel de l'horreur & du desordre, autant qu'il brillera parmi les élus, dans le séjour immortel de la paix & de l'harmonie des cœurs. Vérité que je voudrois vous faire vivement sentir, mes chers Auditeurs, pour achever de vous instruire & de vous fraper sur le point effrayant que je traite ; non pas en m'engageant à mesurer, à présenter à vos yeux, les peines des différens réprouvés. Car qui pourroit, dit le Prophete, estimer la puissance de la colere divine, & compter les degrés infinis de sa vengeance? *Quis novit potentiam iræ tuæ, & præ timore tuo, iram tuam dinumerare?* Mais en vous exposant quelques réflexions, que l'on n'a pas coutume de vous suggérer, sur ce point de religion, & qui me paroissent bien propres à redoubler ici vos frayeurs. Ecoutez-les, telles que je

les ai recueillies dans les livres ſaints, où elles ſont comme ſemées de toutes parts. C'eſt que ſi nous avons le malheur d'aller en enfer, les tourmens qui nous y attendent seront proportionnés, premierement à l'abus que nous aurons fait en péchant, des graces & des bienfaits de Dieu. Secondement, à l'espece & au nombre des péchés commis contre la loi de Dieu. Enfin à tous les degrés du péché qui le rendent plus digne de la haine & de la vengeance éternelle de Dieu. Autant de vérités qui n'ont beſoin que d'une expoſition ſimple, mais vive & touchante, que je vais tâcher d'en faire.

1°. Oui, Chrétiens, c'eſt une vérité inconteſtable que l'enfer du réprouvé ſera meſuré d'abord ſur l'abus qu'il aura fait des graces & des bienfaits de ſon Dieu. J'ouvre en effet l'évangile, & j'y vois qu'il ſera beaucoup redemandé au ſerviteur qui aura beaucoup reçu. Que celui qui aura mieux connu la volonté ſouveraine du maître, &

Matth. c.25.

Luc. c. 12.

n'aura pas ſuivi ſes ordres, en ſera
Matth. c. 11. traité plus ſéverement. Et que l'ingrate Jéruſalem, figure d'une ame favoriſée du ciel, ſera plus rigoureuſement punie que Tyr & Sidon, que Sodome & Gomorrhe. Or, quelle réflexion plus terrible pour vous & pour moi, mes chers Auditeurs! Car de cette proportion certaine qu'aura l'enfer avec l'abus des graces & des bienfaits de Dieu, quelle eſt la conſéquence néceſſaire? Elle ſe préſente d'elle-même. C'eſt que les tourmens réſervés au Chrétien, l'emporteront, pour la violence, ſur les peines deſtinées au païen & à l'idolâtre; & que ce Chrétien malheureux, par la raiſon ſeule qu'il n'aura pas profité de la grace du Chriſtianisme, qui devoit être pour lui la ſource d'une infinité d'autres, ſera moins épargné que tant d'infideles qu'il regarde aujourd'hui, & avec raiſon, comme autant d'aveugles & d'inſenſés.

Nous avons peine à nous le perſuader, mes chers Freres, que le caractere ſacré du Chriſtianisme

puiſſe avoir cet effet funeſte pour ſes disciples infideles, de redoubler la torture de leur enfer. Et cette qualité de Chrétiens qui nous diſtingue, loin de ranimer notre crainte, au ſouvenir de l'enfer, eſt trop ſouvent ce qui nous raſſure contre la colere d'un Dieu, vengeur éternel du péché. Nous apprîmes dès l'enfance, que ce Dieu, vengeur ſera Jeſus-Chriſt même; ce Dieu, qui non content de nous choiſir pour disciples, nous appelle encore ſes amis & ſes freres. Et ces images que la foi nous trace de ſon amour, de ſa douceur & de ſes bienfaits, nous frapent tellement & nous abſorbent, que l'idée la plus effrayante de ſes juſtices, ne produit qu'une légere impreſſion ſur nos esprits. Car c'eſt cette bonté ſuprême de votre part, Seigneur Jeſus, qui nous empêche ici-bas de bien concevoir, & qui me met comme hors d'état moi-même de faire ſentir à ceux qui m'écoutent, combien la qualité de Chrétiens qui les hono-

re, doit ajouter de rigueurs à leur enfer, s'ils ne soutiennent pas cette glorieuse qualité par leurs mœurs. Daignez donc, Dieu trop aimable, daignez écouter une priere que je ne vous adressai jamais, & que je vous adresse ici contre tous les penchans de mon ame; c'est de suspendre ou de modérer quelques momens cette confiance si douce qui nous porte vers vous, & qui s'oppose dans notre ame au sentiment de votre crainte toujours salutaire & souvent nécessaire au monde; c'est de disposer tellement notre cœur pour quelques instans, que sans vous aimer moins en effet, il soit moins touché du sentiment de votre amour, pour devenir plus sensible aux terreurs salutaires dont votre bonté même, si nous n'y répondons pas, doit être pour nous la source & le principe. Vous m'exaucez, Dieu Sauveur, & il me semble qu'à ce moment vous me cachez tous vos charmes, & que je ne découvre plus dans vous

que le Dieu redoutable des réprouvés & de l'enfer. Ecoutez-moi maintenant, mes chers Freres.

Oui, ce sera ce caractere de Chrétiens, de disciples de Jesus-Christ; ce caractere, tout sacré qu'il est, devenu ineffaçable dans l'enfer, qui fera déborder sur nous les torrens de sa colere, si nous méritons jamais qu'il nous réprouve. Parce qu'il aura prodigué tous ses dons, pour parvenir à nous rendre heureux, il n'oubliera rien, s'il nous trouve ingrats, de tout ce qui pourra servir à l'accroissement de notre supplice. Il nous aura distingués en tout, comme ses bien-aimés sur la terre; pourrions-nous ne pas être les principaux objets de sa haine dans les enfers? Que le reste des coupables soient punis par sa justice; c'est à sa fureur que la punition de ses disciples est réservée. Et quelque intolérable que doive paroître l'enfer à toutes les victimes qu'il y condamnera, leurs douleurs y paroîtront légeres, comparées à celles que le Chrétien réprouvé doit y

ſouffrir. Vous demandez ce qui produira ſur-tout ce redoublement d'enfer, pour les Chrétiens dont il ſera le partage? Je comprends en trois mots tout ce qu'il m'eſt poſſible de vous en apprendre. L'image de Jeſus-Chriſt gravée au fond de leur ame, & qui ſera préſente à leurs yeux toute l'éternité; les liaiſons intimes qu'ils auront eues avec Jeſus-Chriſt, & dont ils ſentiront la rupture violente à tous les momens de l'éternité; le ſang de Jeſus-Chriſt dont ils ſeront couverts, & qui retombera ſur eux à tous les inſtans de l'éternité; que faudra-t-il de plus pour diſtinguer l'enfer des Chrétiens, de celui de la foule des réprouvés? Ne perdez rien de cette expoſition toujours terrible, quelque imparfaite qu'elle puiſſe être de la part de l'homme.

L'image de Jeſus-Chriſt ſauveur du monde, toujours préſente à l'eſprit du Chrétien réprouvé, premier principe du redoublement de peines qui l'accablera dans l'enfer. C'eſt par Jeſus-Chriſt, vous le ſçavez, &

à l'aspect de ſa croix brillante au milieu des airs, que doit être condamné ce Chrétien coupable; & la bonté infinie de ſon Juge, atteſtée par la préſence de ſa croix, c'eſt ce qui rendra ce dernier jugement plus inexorable pour lui que pour le reſte des hommes. Or cette image de Jeſus-Chriſt & de ſa croix, cette image déſolante pour le Chrétien diſgracié par ce Dieu-Sauveur, ne lui ſera pas ſeulement offerte, lorſqu'il ſera jugé à la vue des nations raſſemblées; gravée au fond de ſon ame par le doigt de Dieu, cette image l'accompagnera, le ſuivra, l'obſédera, pour ainſi dire, jusques dans l'enfer, où, malgré ſes efforts pour en détourner la vue, il ſera forcé, pour ſon ſupplice, de la contempler vivement toute l'éternité. Et voilà, je le répete, ce qui rendra l'enfer du Chrétien plus cruel & plus inſoutenable que celui du commun des hommes. Pourquoi? Parce que cette image d'un Dieu-Homme, toujours préſente à ſes yeux, ſera pour lui, ſelon l'ex-

preſſion du Prophete, comme un cryſtal ardent, comme une lumiere vive & terrible, dans laquelle il verra ſans ceſſe ce qu'il y aura pour lui de plus horrible à voir; je veux dire, tous les bienfaits, tous les travaux, tous les efforts de ſon Dieu, pour le ſauver; & toute l'ingratitude, toute l'inſenſibilité de ſon cœur à tant d'amour; tous les charmes attachés à la poſſeſſion & à la jouiſſance immortelle de ſon Dieu; & l'impoſſibilité malheureuſe où il ſe ſera mis lui-même de le
Ezech. c. 1. poſſéder jamais & de l'aimer: *Quaſi aſpectus cryſtalli horribilis.*

Il y aura plus encore, & les liaiſons intimes contractées par Jeſus-Chriſt avec le Chrétien réprouvé, pour tout le cours de ſa vie coupable, n'auront pas moins de vertu pour irriter ſes tourmens & redoubler leur activité dans l'enfer. Car, plus la créature aura été ſur la terre intimement unie à ſon Dieu, & plus il faudra qu'elle ſouffre de douleurs & de violences, lorſque cette union divine ceſſera d'être par l'a-

nathême également juſte & irrévocable qui la briſera. Or, qui de nous ignore ces liens intimes & ſacrés, qui uniſſent Jeſus-Chriſt au Chrétien, & le Chrétien à Jeſus-Chriſt ? Qui de nous n'a pas entendu mille fois ces noms ſi aimables & ſi tendres que l'Homme-Dieu prend à notre égard, d'ami, de ſauveur, d'époux, de paſteur & de pere ? Combien donc ſera plus rigoureux pour le Chrétien, que pour l'infidele réprouvé, ce divorce éternel qui le ſéparera de ſon Dieu ; ce divorce univerſel qui détruira toutes les alliances qui pourroient rapprocher la créature de ſon créateur ? Et ſi ce Chrétien réprouvé doit réellement ſouffrir, comme il la ſouffrira dans l'éternité, la rupture violente & continuelle de ces liens glorieux qui l'uniſſoient à Jeſus-Chriſt ; le déchirement effroyable que reſſentira ſon ame ainſi arrachée de toutes parts à ces liaiſons divines, ne ſera-t-il pas pour lui le plus ſenſible des ſupplices ?

Cependant, mes chers Freres, ce ne ſera point là, pour ainſi m'exprimer, tout l'enfer réſervé aux malheureux diſciples de Jeſus-Chriſt; & ce qui m'en donne une idée plus deseſpérante encore, c'eſt de penſer que ces Chrétiens, quoique réprouvés, n'en ſeront pas moins couverts & comme inondés du ſang de Jeſus-Chriſt; & que la voix de ce ſang divin demandera toujours, & toujours obtiendra vengeance contre ces Chrétiens indignes qui l'auront profané. Un ſaint Pere a dit, c'eſt ſaint Bernard, que le ſang de Jeſus-Chriſt répandu ſur la terre, n'étendoit point ſa vertu jusqu'aux enfers : *Non descendit ad inferos ſanguis Chriſti, qui effuſus eſt ſuper terram.* Et moi, mes chers Freres, j'oſerai vous dire dans un autre ſens également vrai, que la vertu infinie du ſang de Jeſus-Chriſt ſe fera ſentir à tous les Chrétiens dans l'enfer; & que ce ſang divin, dont ils porteront la trace ſur le front dans le caractere de leur baptême, ne ſera pas moins efficace

Bernard.

pour les tourmenter, qu'il devoit l'être pour ſanctifier leur ame & la ſauver. Je me figure donc les Chrétiens dans l'enfer, diſtingués du reſte des coupables à peu près comme les Juifs le ſont ſur la terre du commun des hommes ; & de même que nous voyons ici-bas ce peuple de ſacrileges porter dans toutes les parties de l'univers ce caractere viſible de malédiction dont Jeſus-Chriſt les a frapés, en faiſant retomber ſon ſang ſur toutes leurs races ; ainſi les Chrétiens dans l'enfer, plus coupables encore du ſang de l'Homme-Dieu, dont ils auront mieux connu la nature divine, porteront-ils éternellement le ſigne de malédiction que ce ſang divin leur imprimera, comme à des victimes ſpécialement dévouées à toutes les horreurs du ſupplice.

Or, mes chers Auditeurs, à la vue de ces peintures de l'enfer dont l'horreur eſt ſingulierement fondée ſur les bienfaits de Jeſus-Chriſt, chercherez-vous encore dans l'amour de ce Dieu-Homme, dans

l'alliance qu'il a daigné faire avec notre nature, de quoi vous raſſurer contre la crainte de l'enfer auſſi raiſonnable qu'elle eſt chrétienne ? Donnerez-vous encore dans ce malheureux préjugé, trop dominant ſur les esprits de notre ſiecle, que ſous la loi de l'évangile, l'orateur, le philoſophe chrétien doivent moins parler de l'enfer, & moins en inſpirer la crainte ? Comme ſi cet évangile qui révele, qui prouve, qui dépeint l'enfer dans tout ſon jour, pouvoit jamais nous diſpenſer de le craindre ; ou plutôt comme ſi ce n'étoit pas un motif perſonnel au Chrétien de craindre doublement l'enfer, que d'avoir à vivre ſous une loi qui lui développe toutes les richeſſes de la grace & de l'amour de ſon Dieu ?

Ici, Chrétiens, je ne m'arrêterai point à vous dire ce que vous aurez ſans doute déjà conçu ; ſçavoir, que la même différence de ſupplices que Dieu fixera dans l'enfer entre le Chrétien & l'idolâtre, ne ſera pas moins fixée par ce Dieu de

justice entre les divers Chrétiens réprouvés. Car si l'abus qu'aura fait le simple fidele de la seule grace du Christianisme, doit faire tomber sur sa tête des châtimens si terribles, que sera-ce de ces Chrétiens sur qui Dieu aura versé mille faveurs spéciales, dont ils n'auront fait usage que pour se rendre plus coupables encore? Que sera-ce de celui, de celle parmi vous, qui, après avoir goûté le don de Dieu, dans un long exercice de la piété chrétienne, se sera enfin démenti, aura franchi la barriere de tous les remords, & rompu toutes les digues que la religion opposoit à son inconstance? Que sera-ce sur-tout d'un prêtre du Dieu vivant, qui aura porté les mœurs efféminées du monde, jusques dans le sanctuaire & à l'autel même, où il alloit offrir Jesus-Christ en sacrifice? D'un religieux qui n'aura pas sçu se préserver de l'esprit & du goût du siecle, sous un habit qui le séparoit visiblement du monde & de tout ce qui n'est pas Dieu? D'un prédicateur de la parole divi-

ne, qui ne se sera jamais appliqué efficacement à lui-même les grandes vérités de cette parole sainte qu'il annonçoit aux peuples? Mais qu'ai-je dit, ô mon Dieu! N'est-ce point moi-même que je viens de peindre dans ces funestes portraits, & ne serois-je point à vos regards, ce prêtre, ce religieux, ce prédicateur coupable, pour qui tout l'enfer n'aura pas assez de peines & de tourmens? Dissipez, Seigneur, éloignez de moi ces idées cruelles qui font frémir mon ame. Et vous, mes chers Freres, méditez souvent cette réflexion, aussi intéressante pour un nombre de Chrétiens encore attachés au siecle, que pour ceux que la grace en a séparés; c'est que les ames destinées à la gloire d'une perfection éminente, si elles ne remplissent pas leur destin glorieux sur la terre, risquent d'avoir place au plus profond de l'abîme, & que si elles ne s'élevent sur les aîles de la charité, jusqu'au rang des anges dans le ciel, elles seront presque infailliblement précipitées

au-dessous des démons dans les enfers.

2°. Soutenez votre attention, mes chers Auditeurs ; & quelque effrayant que vous paroisse ce que je viens de vous faire entendre écoutez ce qui me semble plus désolant encore : c'est que l'enfer de l'homme chrétien qui sera jugé coupable, doit être proportionné non-seulement à l'abus qu'il aura fait, en se livrant au crime, des graces & des bienfaits de son Dieu ; mais encore à l'espece & au nombre des péchés qu'il aura commis contre la loi de ce Dieu-Sauveur devenu son Juge. Quoique Dieu en effet se tienne grievement offensé de toutes les transgressions de sa loi, qui vont jusqu'à rompre les liens qui nous unissent à lui, malgré la distance de sa grandeur à notre bassesse ; il est cependant vrai que dans la multitude des crimes, il en est de plus griefs de leur nature, & auxquels on ne peut se livrer, sans attirer sur soi pour l'avenir, un surcroît de peines & de supplices.

Ainſi les blaſphêmes de l'irreligion adaptés par des Chrétiens, & ſoutenus hautement par ces Chrétiens même, malgré les plus puiſſans motifs qu'ils ont de croire la religion de Jeſus-Chriſt, & de la regarder comme infailliblement divine dans ſes dogmes & dans ſa morale.

Ainſi l'indigne fourberie de ces ſéducteurs hypocrites, qui traverſent le progrès de la vraie religion, ſous cet air phariſaïque, dont Jeſus-Chriſt eut tant d'horreur, & qu'il accabla de tant d'anathêmes dans le cours de ſa vie mortelle.

Ainſi l'infâme eſclavage de l'impureté dont on aura fait ſon bonheur dans le ſein d'une religion, où l'homme conſacré ſpécialement à Dieu, ne ſçauroit être impudique, ſans devenir en conſéquence de ſa conſécration, profanateur & ſacrilege.

Ainſi les hauteurs & les fiertés de l'orgueil dans un grand de la terre, que Dieu n'avoit élevé, que pour tirer plus de gloire des ſoumiſſions

qu'il devoit attendre de sa reconnoissance, & qui n'aura fait usage du privilege de sa grandeur, que pour violer plus impunément sa loi.

Ainsi l'insensibilité pour le pauvre, dans des riches voluptueux qui n'avoient été comblés de biens que pour les répandre au gré de la charité, & qui les auront fait servir à rassasier leurs passions, plutôt qu'à soulager l'indigence pressante de leurs freres. Voilà, Chrétiens, sans pousser l'induction plus loin, ce que nous pouvons appeller des crimes d'un ordre supérieur, des crimes qui demandent, pour ainsi dire, chacun leur enfer, & pour qui Dieu réserve, dans l'éternité, tous les trésors de sa colere. Un coup d'œil seulement, sur chacun de ces nouveaux abîmes qui nous sont ouverts.

Quel sera donc l'enfer de cet incrédule qui, heureusement né dans le sein du Christianisme, aura étouffé dans son ame toutes les lumieres de la foi, & se sera plongé de lui-même dans les plus épaisses ténébres de l'infidélité? Content de re-

connoître un Dieu créateur & conservateur du monde, il n'a pu se résoudre à croire que ce Dieu dût le punir éternellement, d'avoir suivi dans le tems la loi de ses passions; tout ce que la religion lui annonçoit d'une éternité malheureuse réservée à ceux qui ne la craignent pas, ne lui aura paru qu'une invention humaine pour inspirer au peuple & aux esprits simples de vaines terreurs; & il se sera fait même une sorte de religion de son incrédulité sur ce point, comme si c'étoit faire outrage à la bonté infinie de son Dieu, que de sçavoir
Psal. 10. rendre hommage à sa justice: *Dixit in corde suo: Non requiret.*

Or voilà, Mondains incrédules, (s'il en étoit quelqu'un dans cet auditoire chrétien,) voilà le systême impie qui obligera le Dieu, dont je vous annonce les vengeances, à vous faire gémir éternellement sous les plus rudes coups. Il s'agira de venger les droits de sa justice, que vous aurez affecté de méconnoître; & ce sera pour vous en faire connoître toute l'étendue, qu'il tour-

nera contre vous toute l'activité de ces flammes dévorantes, qui auront été l'objet trop ordinaire de vos dérisions impies; tout le desespoir de cette éternité; que vous n'aurez cessé de croire, que pour ne plus éprouver la peine de la craindre; toute la sensibilité de ce remords, dont vous aurez à force de crimes étouffé le sentiment dans votre ame: *Quantùm stulta iniquitas suggessit, tantùm sapiens pœna desæviet!* August.

Peut-être ces menaces terribles n'ont-elles rien encore qui vous effraie? Peut-être même riez-vous ici dans le cœur du zele qui m'anime à vous arracher au supplice qui vous attend? Mais malheur, dit un Pere, & mille fois malheur à vous, qui aurez fait le sujet de vos railleries de ce qui sera éternellement le sujet de vos larmes! *Væ, qui hæc lugenda in posterum, ridenda nunc putant!* Malheur à vous, qui serez forcés de croire un jour, à la maniere des démons, par le vif sentiment de votre misere, ce que vous aurez refusé de croire ici-bas en sages & en chrétiens, sur les

oracles tant de fois réitérés de votre Dieu ! *Væ quibus hæc priùs experienda ſunt, quam credenda !*

Quel ſera l'enfer de ces faux Chrétiens, de ces hommes hypocrites, plus phariſiens encore par l'orgueil évident de l'esprit & la corruption manifeſte du cœur, que par les faux dehors de vertu dont ils ſe parent ? Vous reconnoiſſez ici, mes chers Auditeurs, le portrait trop reſſemblant de tant de ſectaires, qui conſpirerent dans tous les tems, contre la doctrine de J. C. & qui parurent toujours auſſi déclarés contre ſon égliſe, que les premiers phariſiens le furent contre ſa perſonne adorable. Or, pourrois-je aſſez vous exagérer la rigueur des peines réſervées par le Dieu-Sauveur à de tels coupables ? Et ſi ce Dieu-Homme, vivant ſur la terre où ſa bonté captivoit toujours ſa juſtice, & la bornoit en quelque ſorte, toute infinie qu'elle eſt ; ſi l'Homme-Dieu, dans ce tems de miſéricorde, fit paroître tant de haine & d'indignation pour cette espece de coupables, qui veulent

être aux yeux du monde tout ce qu'ils ne ſont pas ; s'il parut ne réſerver que pour eux tous ſes foudres & ſes anathêmes, s'il ne parla jamais de leurs vices & de leurs perſonnes, que dans des termes marqués au ſceau de la réprobation, & qu'il n'employa pas même contre les pécheurs publics & déclarés ; comment croyez-vous que les traitera ce Dieu-Sauveur, devenu le juge & le vengeur de leurs crimes dans l'éternité, où rien ne s'oppoſera plus desormais à la liberté pleine & entiere de ſes juſtices ?

Quel ſera l'enfer de cet homme ſenſuel & impudique, qui n'aura vécu que pour être l'esclave de ſon corps, & qui ſe ſera fait un Dieu de ſon plaiſir ſur la terre? La pudeur naturelle auroit dû ſuffire pour réprimer ſes débordemens, & la religion ſainte dont la prédilection de Dieu l'avoit fait le disciple, en conſacrant toute ſa perſonne, avoit dû mettre un nouveau frein à ces indignes paſſions dont il s'étoit lais-

ſer dominer. Mais également indocile & à la loi de la nature & à l'esprit de ſa religion, il aura livré ſans remords aux plus infâmes voluptés, une chair conſacrée depuis l'inſtant du baptême, par ſon union avec l'humanité ſainte de Jeſus-Chriſt. Son imagination, ſon cœur, ſon esprit, ſa mémoire, toutes les facultés de ſon ame auront été, pour ainſi dire, comme infectées de ſon crime; & cependant, tout infâme qu'il devoit ſe croire aux yeux de Dieu & des hommes, il aura traité ſon desordre de jeuneſſe, de fragilité excuſable, ſouvent même de jeu, de galanterie, de bel esprit, & de belle humeur. Ainſi en jugez-vous, dans vos momens d'yvreſſe, Chrétiens ſenſuels & voluptueux; mais que vous penſerez bien différemment, lorsque le Dieu des juſtices, oppoſant toutes les flammes de l'enfer aux flammes impures dont vous aurez brûlé, vous dévoilera toute l'énormité de votre crime, par l'horreur des tourmens qu'il lui réſerve, & auxquels le

plaisir passé vous rendra plus sensibles encore. Car ce sera sur-tout contre cet abominable péché qui aura perdu sa honte & son infâmie aux yeux du monde, contre ce péché dont l'opprobre rejaillit de nos personnes sur celle de Jesus-Christ même, que le Dieu de sainteté éclatera; ce sera singulierement pour punir ce péché, devenu sacrilege dans le Chrétien, qu'il ordonnera aux ministres de ses vengeances de redoubler éternellement leurs efforts; *Duplicate illi duplicia secundùm opera ejus*; & d'irriter la peine des coupables, à proportion des infâmes délices qu'ils auront goûtées dans la persévérance de leur péché; *Et quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum & luctum.*

Apoc. c. 18.

Ibid.

Quel sera l'enfer de ces Chrétiens scandaleux qui, par la voie du conseil, des maximes, de l'exemple, auront perverti des ames pures, qu'ils devoient soutenir dans le sentier pénible de la vertu, par l'édification constante de leurs mœurs? S'ils se fussent contentés de perdre

leur ame, & qu'ils n'eussent pas infecté le prochain de la contagion de leur crime, suivant l'avis du Prophete à Israël : *Sufficiant vobis scelera vestra, domus Israel ;* du moins alors n'auroient-ils à répondre que pour eux-mêmes, & pourroient-ils être confondus, par l'égalité du supplice, avec la foule des coupables réprouvés par la justice de Dieu. Mais parce que leur desordre publié par l'éclat du scandale, sera devenu le desordre d'une infinité d'autres, il faudra, par le plus funeste retour, que ces péchés étrangers deviennent éternellement dans l'enfer, leurs péchés propres & personnels. Il faudra donc, pour m'exprimer ainsi, que chacun d'eux soit la victime d'autant d'enfers différens, qu'ils auront fait, par leurs scandales, de pécheurs & de réprouvés. Je veux dire, qu'il faudra que cet homme libertin, outre l'enfer qu'il mérite, souffre celui de tant d'ames foibles qu'il aura séduites & engagées dans son desordre ; que cette femme mondaine, outre l'en-

Ezech. c. 44.

fer dû à ſa molleſſe, ſouffre celui de tant d'hommes paſſionnés qu'elle aura indignement aſſervis par ſes artifices. Que ce pere, cette mere, coupables de la perte de leurs enfans, outre l'enfer réſervé à l'éducation perverſe de leur famille, ſouffrent l'enfer de ces enfans même qu'ils auront négligé d'élever & de former en chrétiens. Que ce maître débauché, outre l'enfer mérité par ſes débauches, ſouffre celui de ſes domeſtiques corrompus comme lui-même, & qui ne l'auront été que par la vue peſtilentielle de ſon exemple, & la confidence funeſte de ſes intrigues. Meſurez votre enfer ſur ces idées, hommes de ſcandale à qui je parle, & concevez, s'il eſt poſſible, la meſure & le dégré des peines que Dieu vous prépare.

Que vous dirai-je maintenant de l'enfer réſervé à ce grand du monde, à cet homme puiſſant, qui, plein de lui-même & de ſes vains titres, ſe ſera perdu, comme l'ange rebelle, par l'eſprit d'orgueil &

d'indépendance ? C'étoit à lui, comme grand, & par sa grandeur élevé au-dessus des peuples, qu'il convenoit de glorifier son Dieu par de plus profonds hommages, & d'accomplir plus fidellement les plus rigoureux préceptes de sa loi. Ainsi l'exigeoit le sentiment seul de la reconnoissance qu'il devoit à l'auteur de son élevation; & le pouvoir de son exemple sur le commun des hommes étoit encore un nouveau motif pour le contenir dans l'ordre, pour l'obliger constamment à veiller sur toutes ses œuvres, & à mesurer ses moindres démarches en présence du monde. Mais loin de procurer, par son obéissance, la gloire du maître, dont il tenoit sa grandeur, il aura tiré de sa grandeur même mille prétextes de se soustraire aux obligations de la loi divine; il aura crû que la soumission des grands à l'égard de cette loi, ne devoit pas ressembler à celle des petits; & il se sera même persuadé que Dieu auroit égard à ce qu'il aura été dans ce monde visible,

pour le juger dans l'autre. Mais vous vous trompez, grands, puissans du monde, si vous pensez que le Dieu de justice, pour vous juger, sera acception de vos personnes; ou plutôt c'est moi-même qui me trompe. Non sans doute, non, votre sort dans l'enfer ne sera pas celui du reste des hommes; & vous n'y serez pas tourmentés, dit un Prophete, comme le simple peuple que vous dominez. Vous aurez été distingués dans le monde, par l'éclat de la grandeur humaine, devenue la source de vos vices; la grandeur des supplices que Dieu vous prépare, doit donc vous distinguer dans les enfers; & parce que vous aurez fait servir votre puissance à deshonorer ce grand Dieu qui vous avoit élevés sur la terre, il faudra que sa puissance éclate & se déploie dans l'enfer, pour vous punir en grands, & se venger en Dieu: *Potentes potenter tormenta patientur.* Sap. c. 5.

De quels traits me servirai-je encore, pour vous peindre l'enfer de cet homme riche & opulent?

Auſſi avare, lorſqu'il s'agit de ſoulager le pauvre commis à ſes ſoins, qu'il eſt prodigue quand il eſt queſtion de ſe ſatisfaire lui-même, Dieu ne l'avoit comblé de biens, que pour les répandre ſur les malheureux que ſa providence en avoit privés. Mais ces indigens, ces infortunés du monde, gémiſſant en vain ſous les yeux du riche, auront trouvé dans l'excès de la miſere le terme de leurs jours. Or, quel desespoir pour ce riche coupable, & quel ſurcroît de peines dans l'enfer, de voir ces mêmes hommes, victimes de ſa dureté, & objets de ſon mépris ſur la terre, heureux pour jamais dans le ſein de Dieu, & ſon propre ſupplice accrû de toutes les miſeres dont il n'aura pas été touché, quand il devoit l'être? Il aura refuſé les miettes de ſa table, aux beſoins preſſans de Lazare; & plongé qu'il ſera dans une mer de flammes, il ſera réduit, dit l'écriture, à deſirer éternellement une goutte d'eau, qui lui ſera éternellement refuſée. Il aura attaché

taché son bonheur à la possession des biens du monde, & le souvenir de ces faux biens qui l'auront perdu, sera son plus grand supplice; *Recordare quia recepisti bona.* Il n'aura usé de ses richesses, que pour écarter jusqu'à l'ombre de la peine des environs de sa personne; & des douleurs toujours renaissantes lui arracheront sans cesse ce cri lamentable, l'expression vive de sa rage & de son desespoir : *Crucior, crucior in hâc flammâ.* Luc. c. 16. Ibid

Que seroit-ce maintenant, Chrétiens, si j'entreprenois de vous faire sentir la proportion des peines de l'enfer, non plus seulement avec le genre & l'espece, mais avec le nombre & la multitude des crimes que vous aurez commis contre la loi de Dieu; si je vous faisois voir, par exemple, un réprouvé, coupable lui seul de tant de desordres que je viens de vous rappeller ici, & dont chacun méritera des châtimens si terribles; c'est-à-dire, un Chrétien destiné à soutenir lui seul dans l'enfer, tous les degrés de pei-

ne, qui ſuffiroient à faire des millions d'éternels malheureux ? Mais comment pourrois-je vous tracer cet amas horrible de tourmens conjurés contre un ſeul coupable ? J'aime mieux en abandonner la peinture à la vivacité de vos réflexions. Plaiſe au ciel, mes chers Freres, qu'aucun de vous ne puiſſe dire de cet enfer, tout épouvantable qu'il eſt : Oui, voilà l'enfer que je mérite ; l'enfer que Dieu me réſerve, ſi je ne me hâte de prévenir ſes vengeances, & d'intéreſſer pour moi ſa bonté dans la vie préſente, contre les rigueurs inexorables de ſa juſtice dans la vie future.

3°. Achevons de ſonder, autant qu'il eſt poſſible, les tréſors inépuiſables de la colere divine, & malgré toutes les revoltes de la nature, deſcendons en eſprit au plus profond de l'abîme. Quand le Dieu de juſtice aura proportionné l'enfer de ſes réprouvés, à l'abus qu'ils auront fait de ſes graces & de ſes bienfaits, à l'eſpece & au nombre des péchés qu'ils auront commis, con-

tre ſa loi, ſa vengeance ſera-t-elle pleinement ſatisfaite ? Non, mes chers Auditeurs ; il reſtera de plus à punir tous les degrés du péché qui le rendent plus digne encore de l'éternité de ſa haine & de ſes châtimens. Que n'eſt-il en mon pouvoir, grands du monde, qui n'êtes que trop ſouvent de grands pécheurs, de vous pénétrer de l'horreur que méritent ces degrés différens du péché, dont l'aveuglement vous cache ici-bas tout ce qu'ils ont d'affreux ; mais que vous découvrirez ſi ſenſiblement un jour à la lueur des flammes de l'enfer, ſi vous avez le malheur d'y tomber jamais ſans en avoir expié la malice & l'énormité ſur la terre ? Je m'explique.

On péche, mais c'eſt avec toute la liberté & la réflexion qui peuvent accompagner le plaiſir funeſte du péché. On péche, & l'on en vient jusqu'à faire ſon bonheur & ſon unique bonheur des malheureux momens remplis par le péché. On péche, & par une vanité diabolique, on ſe glorifie aux yeux du

monde, & l'on ſe vante publiquement de l'infâmie de ſon péché. On péche, & comme ſi c'étoit peu des péchés communs pour ſe ſatisfaire, on ſe fait une étude ſérieuſe de l'excès & du rafinement dans le péché. On péche, & par une habitude tyrannique, qui devient comme une ſeconde nature, on contracte une eſpece de néceſſité de perſévérer juſqu'à la fin dans ſon péché. Enfin l'on péche, & par une inſenſibilité prodigieuſe à tout, on s'endurcit aux plus grands motifs que la foi préſente à l'homme pour l'arracher au joug impérieux du péché. Autant de degrés differens qui mettent le comble ſur la terre aux attentats de l'homme violateur de la loi divine, & auxquels doivent répondre autant de degrés de peines, qui mettent le comble à l'enfer du réprouvé. Enſorte, mes chers Freres, que l'enfer réſervé au commun des hommes ne ſera, pour ainſi dire, qu'un commencement de ſupplice & d'enfer, pour quiconque ſera trouvé coupable de ces affreux deſordres.

Encore un moment d'attention, s'il vous plaît.

Non, ce Dieu redoutable, dont la justice doit éclater éternellement dans l'enfer, ne se contentera pas d'y proportionner la peine des réprouvés, soit à l'abus qu'ils auront fait de ses graces, soit aux différens crimes dont ils auront deshonoré la sainteté de sa loi. Le bras du Seigneur s'étend, se leve encore pour fraper, selon l'expression du Prophete; & les plus rudes coups qu'il réserve à ses victimes, ne sont pas portés : *Adhuc manus ejus extenta.* Isaie, c. 5. Il doit punir encore dans les coupables, cette liberté pleine & entiere, cette malice méditée & réfléchie qui aura trop souvent accompagné le desordre de leur péché. Il est vrai que tout acte criminel ne peut être dans l'homme que le fruit de sa liberté, & que le crime cesse à l'instant que la liberté cesse de présider aux actions humaines. Mais combien de ces actes infracteurs de la loi de Dieu, auront été com-

mis, je ne dis pas avec la liberté suffisante pour outrager ce Dieu suprême, mais avec tout le sang froid & la réflexion dont l'homme qui péche est encore capable; mais avec la connoissance la plus claire & le remords le plus pressant du mal que l'on va commettre? Or, tous les momens dont nous aurons ainsi prostitué l'usage à préparer, à méditer, à goûter d'avance les projets funestes de la passion qui nous domine, c'est ce qui sera pour le Dieu de justice autant de motifs pour nous infliger de plus terribles peines dans l'enfer, & pour aggraver sur nous l'éternité de ses vengeances.

Je poursuis : quand le Dieu juste aura puni dans le réprouvé cette malice réfléchie, qui l'aura rendu plus coupable à ses yeux, sera-ce assez de peines & de châtimens pour le satisfaire? Non : s'il est infiniment juste, il doit punir encore cet indigne bonheur que l'on se fait à soi-même, des sentimens, des de-

ſirs, des actes réitérés de ſon péché. Vous le ſçavez en effet, jusqu'où l'on en vient quelquefois, jusqu'à ne trouver dans la vie de vrai plaiſir, que le plaiſir criminel & défendu par la religion; jusqu'à s'ennuyer, ſe dégoûter de tout amuſement permis, par la ſeule raiſon qu'il n'eſt point proscrit par la loi, & que l'idée du crime ne l'aſſaiſonne pas. Car il eſt de ces pécheurs trop reſſemblans à ces hommes toujours yvres, qui ne peuvent plus ſoutenir un reſte de vie ſans le ſecours de ces liqueurs violentes qui leur ont porté le coup de la mort; de ces pécheurs forcenés à qui le bienfait de la vie devient odieux, ſans le ſecours & l'attrait du crime, qui les a perdus. Or, quel accroiſſement de peines ne méritera pas dans l'enfer cette étrange dépravation qui aura détruit dans le cœur humain, jusqu'au penchant le plus naturel pour les actes permis & les œuvres commandées; & ne lui aura laiſſé d'inclination dominante

que pour le mal, & le mal le plus évidemment, le plus fortement défendu par la loi divine ?

Ce n'eſt pas tout, mes chers Freres ; & quand Dieu ſera vengé de l'indigne bonheur que l'homme ſe ſera fait à lui-même de ce qu'il y avoit de plus opposé à ſes loix, ſa juſtice implacable dans l'enfer ne
Iſa. c. 5. s'appaiſera pas encore : *Adhuc manus ejus extenta.* Il doit venger de plus cette vanité diabolique, que l'homme aura tirée de ſes crimes, que la nature même avoit marqués au ſceau de l'opprobre & de l'ignominie. Car eſt-il rare, ou plutôt n'eſt-il pas trop ordinaire de voir des mondains ſe faire honneur aux yeux du monde des péchés les plus mortels, de les voir, tout Chrétiens qu'ils ſont, ſe glorifier hautement de ce qui dégrade en eux tout à la fois le caractere de l'homme raiſonnable, & plus encore celui de l'homme chrétien ? Desordre étrange ! qui aura détruit dans l'humanité tous les ſentimens naturels

de la pudeur ; & qui excitera d'autant plus la colere de Dieu dans l'enfer, qu'il s'agira de venger non-seulement les droits de la religion, mais ceux de la nature même.

Allons plus loin, & creusons plus avant dans ce double abîme & de l'iniquité humaine & de la justice de Dieu. Le bras de ce Dieu vengeur s'étend, s'appesantit encore : *Adhuc manus ejus extenta.* A force de s'abandonner au crime, on en sera venu jusqu'à ne sçavoir plus se contenter des péchés vulgaires, jusqu'à se faire une étude de l'excès & du rafinement dans la maniere de les commettre, pour contenter une passion usée par l'habitude, & dès-lors outrée dans ses desirs. Or ne sera-t-il pas juste que le Dieu vengeur, dans les trésors de sa colere, réserve un excès de peines & de supplices, pour les excès de déreglement & de desordre, & qu'il invente, pour ainsi dire, de nouveaux tourmens pour punir des coupables qui auront prostitué les

lumieres de leurs esprits à inventer de nouveaux moyens d'outrager sa grandeur, & de violer sa loi?

Mais ce n'est point là le dernier terme où doit aboutir la vengeance de Dieu dans l'enfer; & ce Dieu juste doit y préparer de plus grands supplices, parce qu'il y trouve encore de plus grands coupables: *Adhuc manus ejus extenta.* De l'excès du crime en effet, par un progrès naturel & rapide, on sera tombé dans l'habitude de le commettre; & cette habitude devenue comme une seconde nature, aura mis le coupable dans une sorte d'impuissance de revenir jamais sincerement à Dieu. Il faudra donc que la force & la violence de l'habitude contractée par les actes réitérés du crime, regle dans l'éternité la violence des douleurs que le criminel éprouvera, & qu'autant que l'habitude du mal aura été profondément enracinée dans son ame, autant la peine de son enfer, pour m'exprimer ainsi, devienne elle-

même intime, pénétrante & profonde pour le tourmenter.

Ici, grand Dieu! cessez-vous enfin de fraper; & ne reste-t-il plus rien à punir dans les objets éternels de votre justice? Ah! mes chers Auditeurs, il est encore un dernier coup à porter pour satisfaire cette justice rigoureuse & incapable de s'appaiser dans l'enfer: *Adhuc manus ejus extenta.* Mais sur qui tombera ce dernier trait de la vengeance divine? Je l'ai dit, sur les pécheurs obstinés & endurcis; sur ces hommes qui se seront fait un cœur de diamant, comme parle l'écriture, pour triompher de tous les traits de la miséricorde divine; & qui, par cet affreux triomphe, se seront mis comme en possession de vivre sans crainte & sans remords sur leur état. Car voilà, pour m'exprimer ainsi, le terme de la malice de l'homme, & ce qui fait le comble & le dernier degré du péché; & c'est aussi pour de tels coupables qu'est réservée dans

l'enfer la derniere rigueur des supplices qu'on y endure. Ils auront épuisé toutes les bontés d'un Dieu, ils doivent donc épuiser tous ses châtimens ; ils seront demeurés insensibles à toutes les tendresses de son amour, il doit les rendre sensibles, autant qu'ils peuvent l'être, à toutes les sévérités de sa justice.

Je ne sçais, Chrétiens, quel sentiment vous occupe, quelle idée vous saisit à ce moment. Peut-être ne craignez-vous pas pour vous-mêmes cette mesure de tourmens que Dieu réserve aux pécheurs endurcis, & que j'ai appellée le comble & le dernier période de l'enfer. Et cependant, le dirai-je ? Quel autre sort pouvez-vous attendre, si les vérités redoutables que je vous annonce n'ont pas le pouvoir de vous arracher au crime ? Dieu m'a inspiré de fixer plus d'une fois l'attention de vos esprits sur le point le plus effrayant de votre religion ; j'ai commencé par affermir votre foi sur l'éternité malheureuse desti-

née par la justice divine à l'impénitence du monde ; & me servant ensuite de votre foi contre vous-mêmes, je vous ai présenté l'opposition infinie de votre conduite avec la foi d'un enfer éternel : delà je vous ai fait descendre en esprit dans les abîmes de cet enfer, pour y considérer les tourmens divers qu'on y endure : j'ai employé toutes les images que m'ont fourni l'écriture & les peres, pour vous faire sentir, autant qu'il est possible, & la nature & les différens degrés de ces tourmens affreux. Or, pourriez-vous ne pas vous rendre à cette suite d'effrayantes idées, sans vous mettre au rang de ces hommes insensibles, de ces cœurs endurcis, à qui Dieu réserve le dernier coup de sa justice ? Oui c'est vous, Chrétiens, (je frémis de le dire) c'est vous-mêmes qui êtes ces endurcis, ces insensibles, ces obstinés coupables dont j'ai parlé ; si tout ce que votre religion peut offrir de terrible, n'a pu fraper vos cœurs, c'est vous qui épuiserez un jour sur vous-

mêmes toutes les horreurs de l'enfer, si desormais vous osez vivre encore sous l'empire du péché. Réflexion que je vous laisse à méditer aux pieds du Seigneur. Puisse-t-elle, ô mon Dieu ! les effrayer assez, pour les convertir & les sauver. Ainsi soit-il.

DISCOURS
POUR LE DIMANCHE DE LA III. SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'incrédulité des Esprits forts du siecle.

Locutus est mutus, & admiratæ sunt turbæ. *Le muet parla, & tout le peuple fut dans l'admiration.* Ces paroles sont tirées du chapitre onziéme de l'Evangile selon saint Luc.

MADAME,

QUEL pouvoir n'a pas pour affermir la religion, l'exemple d'une foi vive & animée, dans une multitude frapée de l'évidence du miracle ? Mais aussi quel pouvoir n'a pas pour

ébranler la foi du monde chrétien, l'exemple de certains hommes, quand ils ont secoué le joug de la foi & de la religion. Quel ravage n'est pas capable de faire & ne fait pas en effet tous les jours leur incrédulité, sur-tout à l'abri d'un mérite réel ou prétendu, qui leur concilie l'estime & la vénération des peuples ? Car n'est-ce pas là, mes chers Freres, ce qui ne vous trouble que trop souvent, ce qui vous rend timides & chancelans dans cette foi divine, dont la profession vous distingue de tant de nations infidelles & idolâtres ?

Que mille autres incrédules sans gloire & sans nom, tels que le monde en est rempli, qui n'ont jamais sçu réfléchir un moment, & dans qui l'incrédulité n'est qu'une imitation puérile de quelques grands hommes dont ils n'eurent jamais les qualités ni les talens ; que cette foule d'hommes frivoles, dont le suffrage honoreroit moins la religion, que leurs mépris mêmes, s'échappent devant vous en discours

téméraires & ouvertement impies contre cette foi que vous professez : non, vous ne serez ébranlés ni de leur audace, ni de leur multitude, & votre foi supérieure à ce scandale, n'en recevra nulle atteinte. Mais quand vous voyez cette incrédulité paroître dans des hommes célebres, tels que le monde en présente à nos yeux & de nos jours plus que jamais ; je veux dire, quand vous voyez des esprits distingués, soit par leur capacité dans l'art de la guerre ; soit par le mérite de l'éloquence & de l'équité dans le barreau ; soit par l'érudition qu'ils font paroître en tout genre de littérature ; quand vous voyez ces hommes de génie, si sensés d'ailleurs & si judicieux, traiter votre foi de superstition, appuyer l'impiété de leur suffrage, l'autoriser par leurs discours & leurs écrits ; avouez-le, Chrétiens, voilà ce qui vous trouble & ce qui laisse toujours dans vos esprits un préjugé contre votre foi. Que pour détruire ce préjugé funeste, on vous rappelle dans les

chaires chrétiennes tant de preuves solides, dont votre religion est comme fortifiée de toutes parts; il est vrai, votre esprit n'y sera pas insensible; il sera frapé de leur évidence, & ne verra rien de raisonnable à leur opposer. Mais le souvenir seul de certains esprits distingués qui ne croyent pas, suffira pour détruire, du moins pour affoiblir dans vos esprits les plus fortes démonstrations en faveur de votre foi; & vous aimerez mieux vous défier de vous-mêmes, soupçonner votre raison de se laisser éblouir à des preuves apparentes, que de regarder ces illustres incrédules, comme des hommes dépourvus de jugement & de raison dans leur incrédulité.

Il est donc d'une conséquence infinie, mes chers Auditeurs, d'anéantir l'impression funeste que fait tous les jours sur vos esprits l'autorité de ces prétendus sages, & de vous apprendre à profiter de leur incrédulité même, pour vous affermir dans la foi du Christianisme. Or c'est à quoi je m'attache

dans ce discours, & voici dans ce dessein deux propositions que j'avance & qui en feront tout l'ordre & le partage. C'est que l'incrédulité des esprits forts du siecle n'a rien qui doive nous troubler dans la foi de notre religion ; c'est la premiere proposition & le sujet de la premiere partie.

C'est que l'incrédulité des esprits forts du siecle a même de quoi nous affermir & nous confirmer dans la foi de notre religion ; c'est la seconde proposition & le sujet de la seconde partie.

Seigneur Jesus, j'ai votre religion à venger, j'ai à confirmer vos disciples, j'ai vos plus grands ennemis à combattre ; mais soutenez-moi seulement de votre grace, & je serai plus fort que tous les esprits du monde ; joignez-vous à moi, Vierge sainte, pour m'obtenir le secours puissant qui m'est nécessaire. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE ſpécieux que ſoit le préjugé que l'on ſe forme dans le monde contre la religion de Jeſus-Chriſt, à la vue de l'incrédulité regnante, dans ce que l'on appelle les esprits forts & les philoſophes du ſiecle, je ne voudrois pour anéantir ce préjugé également funeſte & frivole, non, je ne voudrois qu'oppoſer ici l'autorité des ſages & des ſçavans formés par la religion, à celle de ces ſages & de ces ſçavans trop exaltés que l'impiété nous oppoſe. Car, quelle impreſſion, mes chers Auditeurs, pourroit laiſſer encore dans vos esprits le mérite de ces impies trop renommés que le monde nous vante; ſi le tems me permettoit de les comparer à ces génies chrétiens, à ces docteurs célebres, dont les ouvrages également forts & ſublimes feront toujours les plus beaux monumens, les plus magnifiques trophées de la

force & de l'étendue de l'esprit humain, quand il eſt ſoutenu de l'esprit de Dieu. L'idée ſeule en effet, que l'on a depuis tant de ſiecles, & que l'on aura toujours dans le monde chrétien, des Chryſoſtôme, des Ambroiſe, des Auguſtin, des Cyrille, des Grégoire de Nazianze & de tant d'autres, dont les noms révérés ſuffiſent à leur éloge, cette idée ſeule ne devroit-elle pas prévenir, ou faire ceſſer dans votre ame ce funeſte trouble qui vous fait chanceler dans la foi chrétienne, quand vous la voyez combattue, mépriſée par des hommes que la réputation d'un mérite éminent fait reſpecter du monde?

Mais quelque ſolide que ſoit cette réponſe à la difficulté que nous oppoſe l'incrédulité des esprits forts du ſiecle; vous n'en ſeriez pas entierement ſatisfaits, & vous me demanderiez encore, comment donc il arrive que des esprits qui paſſent pour être ſi éclairés, & qui le ſont en effet dans toutes les affaires du monde, demeurent néanmoins in-

ſenſibles à toutes les preuves de la religion de Jeſus-Chriſt, ſi elles ſont auſſi victorieuſes, auſſi ſenſibles que nous le prétendons ? Comment avec tant de motifs évidens de croire, il arrive néanmoins qu'ils ne croyent pas, & même qu'ils ſe font gloire de leur incrédulité ? Pour détruire donc pleinement & dans ſon principe un ſcandale de religion, qui tout frivole qu'il eſt en lui-même, eſt un des plus contagieux relativement au commun des hommes ; je vais plus avant, & j'oſe avancer qu'il ne faut que réfléchir un moment ſur le caractere de ces esprits célebres dont l'autorité vous impoſe, pour vous garantir desormais de l'impreſſion fatale de leur incrédulité. Ce ſeront, ſi vous le voulez, les plus beaux génies de l'univers, des génies plus éclairés encore que ne ſe le figure le monde qui les écoute & les regarde comme ſes oracles. Qu'ils obtiennent aujourd'hui de nous, j'y conſens, le tribut d'eſtime & de reſpect, je ne dis pas qu'ils méritent,

mais qu'ils exigent, & que ce discours ne leur donne point droit de nous reprocher, que l'injure nous tient lieu de raiſonnement pour les combattre. Placez-les donc, où il vous plaira, ſoit dans le rang des esprits, ſoit dans l'ordre des ſçavans. En rehauſſant les héros de l'incrédulité, vous n'avancerez rien contre la foi même qu'ils combattent; vous ferez ſes ennemis plus grands, plus illuſtres, plus forts en apparence, vous ne les rendrez pas en effet plus redoutables. Que ce ſoit donc les esprits les plus diſtingués que le monde poſſede; je le veux. Dès que ce ſont des esprits mondains qui n'ont point appris de la loi de Dieu à contraindre leurs idées, leurs ſentimens & leurs mœurs, dès-là ce ſont infailliblement;

Des esprits vains & ſuperbes qui cherchent à ſe diſtinguer ſans ceſſe, & à s'élever en tout au-deſſus du vulgaire;

Des esprits téméraires & préſomptueux, qui ne voyent rien au-deſſus de leurs portée, & qui prétendent

juger de tout par la lumiere pénétrante de leur raison.

Des esprits livrés aux intérêts de leurs cœurs, & qui employent toutes leurs ressources, à justifier les plus indignes, les plus abominables passions, dont leur cœur peut être dominé. Car voilà ce que c'est que les hommes & les plus grands hommes, abandonnés à l'empire de leur foible raison.

Or sur ces principes, je ne peux plus être surpris, mes chers Auditeurs, que l'incrédulité se glisse dans ces esprits qui vous servent de guides, tout éclairés & pénétrans qu'ils me paroissent d'ailleurs ; ou plutôt le sujet de mon étonnement & de ma surrpise, ce seorit qu'ils demeurassent long-tems fideles à l'esprit de leur religion. Pourquoi ? Parce que les plus forts esprits, dès qu'ils sont vains & superbes, bientôt la vanité qui les anime, doit les faire rougir de leur foi. Parce que les plus forts esprits, dès qu'ils sont téméraires & présomptueux, bientôt la présomption qui les éleve au-

dessus

deſſus d'eux-mêmes, doit attirer la perte de leur foi. Parce que les plus forts esprits, dès qu'ils ſont livrés aux intérêts de leur cœur paſſionné, bientôt pour juſtifier leurs paſſions chéries, doivent ſacrifier l'intérêt de leur foi. Voilà, Chrétiens, tous le myſtere de cette incrédulité, qui vous ſcandaliſe dans ce que l'on appelle les ſages, les esprits, les philoſophes du monde; & dès que vous réfléchirez ſur les foibleſſes inſéparables de ces esprits forts, vous ſentirez ſe détruire en vous le ſcandale que leur incrédulité vous donne. Attention, s'il vous plaît.

1°. Non, mes chers Auditeurs, quelque inconteſtable que puiſſe être en elle-même la vérité de la foi chrétienne que vous profeſſez; l'incrédulité reconnue de quelques esprits fameux, de quelques ſages ſelon le monde, n'a rien qui doive, je ne dis pas vous ſcandaliſer, mais vous étonner même & vous ſurprendre. Car enfin, quelque reſpectables que ces hommes vous pa-

roiſſent par le degré de ſcience & de ſageſſe qui les diſtingue ; dès que ce ſont des esprits mondains qui n'ont point ſçu plier ſous le joug adorable de la loi de Dieu ; dès-là , ce ſont infailliblement des esprits vains & ſuperbes ; qui cherchent à ſe ſéparer du vulgaire par la ſingularité de leurs opinions ; à s'élever , du moins en apparence , au-deſſus du commun des esprits, & à ſe maintenir par tous les moyens poſſibles dans le premier rang que leur donne aux yeux du monde la ſupériorité de leurs lumieres. Paſſion de ſe diſtinguer dans le monde ſçavant, par l'éclat des talens & des connoiſſances ; paſſion plus violente peut-être dans les esprits éminens , que l'ambition de s'élever aux plus grands honneurs , dans les hommes illuſtres par l'éclat des dignités & de la naiſſance. Paſſion de ſe diſtinguer & d'ennoblir ſon exiſtence , qui corrompit jusques dans le ciel , le premier & le plus noble des esprits céleſtes dont nous ſçavons tous l'effroyable chute ; & qui doit en-

core plus aiſément corrompre les intelligences humaines ſi défectueuſes & ſi bornées dans les connoiſſances qui peuvent obvier à leurs travers. Paſſion de ſe diſtinguer, qui dans les esprits même les plus ſoumis à l'humilité de l'évangile, conſerve encore tant d'empire & de pouvoir, & dont nous voyons tous les jours les plus triſtes effets au milieu de nous, dans cette multiplicité, cette contrariété d'opinions, ſouvent arbitraires & indifférentes dont le monde littéraire & philoſophique eſt le théâtre ; mais qui occaſionnent parmi les Chrétiens, ſouvent parmi les plus religieux & les plus auſteres, tant de diviſions, de discordes, de guerres même les plus opiniâtres & les plus oppoſées à l'esprit de Jeſus-Chriſt. Pourquoi ? Parce qu'avec le mérite ſingulier de l'esprit ſupérieur dont on ſe flate, on veut l'emporter, triompher ſur tout, & que l'on ne peut ſouffrir de rival qui nous dispute l'avantage de mieux penſer que le reſte du monde ; parce

que l'on veut être ſoi-même dans les productions de ſon esprit, & ne reſſembler à perſonne dans ce genre de gloire auquel on aspire; ne devoir ſes idées qu'à la pénétration féconde de ſon propre génie; en paroître, en un mot, l'inventeur unique, & comme l'artiſan & le créateur.

Et voilà ce qui doit d'abord nous faire comprendre comment le don de la foi peut aiſément s'anéantir dans ces esprits même qui paroiſſent les plus capables, par leurs lumieres, d'en pénétrer les puiſſans motifs. Car ébloui que l'on eſt, par l'amour propre, de l'idée de ſon mérite & de ſes qualités perſonnelles, qu'arrive-t-il? Ah! mes chers Auditeurs; c'eſt que ſur le point même de la religion, où Dieu ne laiſſe au plus grand homme, comme au plus ſimple, que le mérite de croire en ſage & d'obéir en aveugle, on veut, ainſi que ſur tout le reſte, paroître dans ſes idées, au-deſſus de l'homme ordinaire; uſer dans l'examen de cette ſcience di-

vine, de même que dans l'acquisition des ſciences humaines, de ſa pénétration & de ſes connoiſſances; & ſe faire toujours regarder comme un esprit qui penſe & juge par lui-même, dans la matiere la plus digne d'occuper toute l'étendue de l'esprit humain, qui eſt la religion.

Or, comment ſe donner aux yeux du monde dont on cherche l'eſtime, l'air d'un homme ſingulier qui ſçait penſer & réfléchir ſur tous les objets de ſa créance; s'il faut ſe réſoudre à penſer, à croire, à raiſonner en fait de religion, comme les esprits vulgaires qui ſe laiſſent humblement conduire à la voix de l'autorité? Ainſi, le deſir exceſſif de s'illuſtrer & de s'aggrandir indisposera-t-il un cœur vain contre la profeſſion de ſa foi, qui ne le diſtingue en rien du plus ſimple fidele; & il ſe fera bientôt un faux mérite de ne rien croire, parce qu'il ſe fait un mérite pitoyable de ſe tirer de la foule qu'il mépriſe, & de ne pas reſſembler, dans ſa créance même, à la multitude qui croit ſur

les motifs les plus foibles à ſon gré ; quoiqu'en effet les plus ſolides & les plus capables de ſubjuguer l'orgueil de la raiſon humaine. Mais je veux qu'il n'en vienne pas d'abord, cet esprit ſuperbe, jusqu'à renoncer au glorieux privilege de ſa foi ; parce qu'après tout il ne pourra ſe refuſer à ces preuves merveilleuſes de la vérité chrétienne, qui ne ſouffrent point de replique ; du moins ſa vanité le portera-t-elle à quitter toutes les œuvres de cette foi, dont la pratique, aux yeux du monde, l'humilie plus encore que ſa créance. Je veux dire, qu'il craindra de paroître avec le peuple dans nos temples ; d'aſſiſter en fidele à nos ſaintes cérémonies ; de mêler ſon adoration à celle des Chrétiens, aſſemblés devant Dieu pour lui rendre hommage, & qu'il rougira de confeſſer, comme il doit aux yeux du monde, la divinité de Jeſus-Chriſt & de ſa religion ;

Or il nous avertit, cet Homme-Dieu, qu'il rougit aux yeux de ſon pere de quiconque le desavoue

lui-même devant les hommes; *Qui me erubuerit, erubescam & ego illum.* Qu'il résiste à la priere de tout esprit vain & superbe, & qu'il ne répand ses graces puissantes que sur les esprits vraiment humbles. *Superbis resistit, humilibus dat gratiam.* Il faudra donc que cette grace précieuse qui fait naître & qui entretient dans les disciples de Jesus-Christ le don ineffable de la foi, s'affoiblisse & perde insensiblement sa force sur de tels esprits : il faudra donc qu'ils tombent comme par degrés dans l'abîme de l'infidélité. Pourquoi? Remontez à la premiere source; parce qu'ils se seront fait une honte imaginaire de suivre la créance du peuple, dont ils dédaignent également la maniere de vivre & de penser; & qu'ils auront regardé la profession publique de leur foi, comme un état sans gloire, incapable de satisfaire cette raison vaine & orgueilleuse dont ils sont esclaves.

Je sçais, je sçais que ces hommes, qui se donnent pour sages, ne con-

viendront jamais qu'un motif si foible ait été la véritable source de leur incrédulité, puisqu'ils devroient cesser d'être superbes, avant que d'être assez sinceres pour avouer la misere de leur orgueil. Mais si la grace qui fait naître l'humilité dans le cœur de l'homme, venoit à les éclairer sur la vanité de leurs esprits, combien de ces hommes pourroient nous dire avec trop de vérité, qu'ils n'ont en effet renoncé leur foi, que parce que toute sublime, toute relevée qu'elle peut être dans ce qu'elle révele au monde, elle est cependant une religion populaire; une religion qui ne fait point acception des mérites naturels & des personnes; une religion qui égale devant Dieu, le peuple & les grands, les foibles & les forts, les simples & les sçavans, les spirituels & les esprits les plus grossiers. Non, disoit le grand Augustin, qui connoissoit si bien par lui-même tous les foibles & les travers de l'esprit de l'homme, non, disoit-il au philosophe Porphyre &

à ceux de ſa ſecte, ce qui vous revolte contre la religion de Jeſus-Chriſt, ce qui lui attire votre averſion & votre haine, ce qui vous fait ſans ceſſe blaſphêmer contre elle ; ce n'eſt point, comme vous le prétendez, qu'elle vous paroiſſe peu conforme à la raiſon ; que vous la regardiez comme l'ennemie de la gloire & du bonheur des états ; ce n'eſt point que vous ſoupçonniez la vérité des prodiges, l'accompliſſement des prophéties qui démontrent la divinité de ſon auteur ; non, ce n'eſt point là ce qui vous éloigne de la créance & de la profeſſion du Chriſtianisme. Eh quoi donc ? *Quid cauſæ eſt, cur chriſtiani eſſe nolitis ?* Ah ! c'eſt que Jeſus-Chriſt eſt venu travailler au ſalut du monde, avec tout l'appareil de l'humilité ; qu'il a réprouvé par la force réunie de la parole & de l'exemple, tout le faſte de la philoſophie humaine ; que pour devenir ſes vrais diſciples, il vous faudroit devenir humbles, & que votre eſprit idolâtre de lui-même, ne peut

se résoudre à renoncer son orgueil ; *Christus humiliter venit, & vos superbi estis.*

Or, ce que disoit saint Augustin aux philosophes aveugles de son tems, c'est, Chrétiens, ce que vous pouvez penser, sans craindre l'erreur de ces philosophes de notre siecle, devenus déserteurs & apostats de leur religion. S'ils renoncent publiquement à la profession de leur foi, & s'ils prennent à la face du monde le parti desespérant de l'incrédulité ; non, ce n'est point qu'ils ayent découvert quelque nouveau foible dans cette religion qui regne sur la terre depuis tant de siecles, & qu'ils voyent encore aujourd'hui regnante dans le plus chrétien de tous les empires ; c'est qu'il faudroit se soumettre, c'est qu'il faudroit s'humilier, c'est qu'il faudroit se confondre, avec ce qu'ils appellent le peuple & le commun des hommes, qu'ils croyent à peine dignes de leurs regards ; c'est qu'aspirant à se distinguer, à paroître des hommes supérieurs sur tout le

reste, & y réussissant peut-être, il faudroit, pour être vraiment chrétiens, s'abbaisser & descendre, non-seulement à croire, mais à se comporter comme le vulgaire sur le point de la religion ; c'est qu'il faudroit se réduire, malgré tout l'orgueil dont on est dominé, à cette petitesse mystérieuse de l'enfance canonisée par Jesus-Christ, & qui doit être un modele pour les esprits les plus élevés : *Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum.* C'est qu'en un mot, ils ne pourroient se distinguer dans l'exercice de cette religion divine, que par une humilité, une modestie, une soumission plus apparente & plus marquée dans eux, que dans le commun des hommes. Distinction insupportable à l'orgueil & à la vanité qui les domine : *Christus humiliter venit, & vos superbi estis.* N'y eût-il donc que cet esprit de vanité, ce superbe amour propre, qui fut toujours inséparable de la sagesse humaine abandonnée à elle-même ; c'en seroit assez pour vous faire

comprendre, comment l'esprit le plus éclairé peut devenir aveugle sur la religion de Jesus-Christ, & se refuser à l'éclat de ses démonstrations les plus sensibles.

2°. Mais je dis plus. Quelque sages que vous paroissent ces hommes dont l'incrédulité fastueuse fait trop souvent le scandale & l'écueil même de votre foi; ce ne sont pas seulement des esprits vains & superbes qui cherchent à se distinguer en tout du vulgaire. Dès que la loi de Dieu ne les domine pas, ce sont encore des esprits téméraires & présomptueux qui entreprennent de raisonner sur tout, & de juger de tout, par la seule force de leur raison. Et n'est-ce pas là même le premier principe qui fait comme le fondement & l'appui de l'incrédulité, dont ils se glorifient. Prévenus qu'ils sont de leur raison supérieure & dominante, ne nous répetent-ils pas sans cesse, que tout ce qui n'est point du ressort de la raison humaine sur le point de la religion, comme sur tout le reste,

ne doit point être adopté par l'homme philoſophe & vraiment raiſonnable ; que ſi la raiſon leur a été donnée du ciel comme un flambeau qui leur ſervît de guide; ç'a été pour meſurer par ſes lumieres la vérité des objets que l'on préſente à leur créance ; & que ce ſeroit ſe dégrader du rang qu'ils occupent dans ce monde viſible, que de regarder comme une vérité ce qu'ils ne ſont pas en état de voir & de comprendre. Ils prennent donc le parti d'examiner par eux-mêmes ce qu'ils doivent croire, de raiſonner, de juger, de prononcer en matiere de foi ſelon leurs lumieres. Ils portent leurs regards curieux ſur ce qu'il y a de plus incompréhenſible & de plus adorable dans leur religion. Ils décident ſur la divinité, comme ſur la nature, par les idées d'une philoſophie toute profane ; & tandis que les chérubins & les plus ſublimes eſprits dont le ciel eſt peuplé, nous ſont repréſentés par Ezéchiel, les yeux couverts de leurs aîles en préſence de l'Etre infini

qu'ils adorent, pour ne pas succomber ſous l'éclat éblouiſſant de ſa majeſté ſuprême ; *Alæ velantes hinc & illinc corpora illorum :* ces esprits purement humains dont je parle, ne craignent pas de ſonder, d'approfondir les ténebres myſtérieuſes dont la majeſté de Dieu s'enveloppe à leurs yeux ; ils entreprennent de percer le brouillard impénétrable, pour m'exprimer avec le roi prophete, ce nuage ſacré qui environne le trône éternel de ſa gloire : *Nubes & caligo in circuitu ejus* ; & de voir clairement cette lumiere inacceſſible, où il habite au plus haut des cieux. Lumiere où le ſeul Moyſe dans l'ancienne loi, & Paul ſeulement dans la loi nouvelle furent jugés dignes de pénétrer, par un prodige de grace qui les éleva l'un & l'autre, en ce moment, au-deſſus de la condition des hommes.

Or, mes chers Auditeurs, cette préſomption, cette témérité ſacrilege dans les esprits les plus pénétrans d'ailleurs, & les plus dignes de l'admiration du monde, ne doit-

elle pas produire comme nécessairement la perte totale de leur foi ; & faut-il être surpris, si cette foi divine, toute lumineuse qu'elle est, perd ses clartés pour des esprits qui se flatent d'atteindre à ses connoissances, par le secours unique de leur raison ? Ignorez-vous donc que ce n'est point à force de pénétration & de lumieres humaines, que l'on devient habile & éclairé dans la science de la religion de Jesus-Christ? Que pour porter trop loin ses vues sur les vérités adorables qu'elle nous révele, on perd les plus pures lumieres de sa raison même, & qu'il faut s'aveugler en quelque sorte, & renoncer à ses propres idées, si l'on veut voir & connoître sur ce point avec la lumiere de Dieu même ? Ah ! Chrétiens, oublions un moment, si vous le voulez, les grandes idées de Dieu que nous communique la foi dont nous sommes les disciples, & n'écoutons ici que la seule raison au tribunal de laquelle on ose nous citer sans cesse.

Ne nous dira-t-elle pas, cette raiſon toute bornée qu'elle peut-être ; qu'une religion révélée de Dieu, pour guider vers lui tous nos pas, doit exiger ſur quelque point la ſoumiſſion parfaite de l'esprit de l'homme ; que rien n'eſt plus digne en effet du Dieu de grandeur & de majeſté, que d'obliger ſa créature au ſacrifice de ſes propres lumieres, ſur l'autorité ſeule de ſa parole divine ; & que l'homme s'étant perdu, pour aspirer à tout connoître, ſur la promeſſe de l'esprit de ténebres ; *Eritis ſicut dii, ſcientes bonum & malum* ; il étoit dans l'ordre que ſa curioſité orgueilleuſe, transmiſe avec ſon crime à tous ſes descendans, fût expiée ſans ceſſe ou prévenue par l'aveuglement de leur foi. Que c'eſt donc outrager, ou plutôt que c'eſt dégrader & anéantir une religion dont Dieu même eſt le pere, que d'oſer borner les connoiſſances qu'elle doit communiquer à l'homme, aux connoiſſances ſeules que l'humanité peut acquérir par ſes propres forces ; & conſéquemment

qu'un Dieu qui ne doit pas être moins jaloux de la gloire de ſa religion que de la ſienne propre, que ce Dieu ſuprême doit eſſentiellement la venger de tout esprit humain qui entreprend d'approfondir par lui-même ſes myſteres adorables, & d'humaniſer, pour ainſi dire, tout ce que ſes enſeignemens nous offrent de ſublime, de myſtérieux & de divin.

Or je vous le demande, esprits Chrétiens à qui je parle, comment le Dieu que vous adorez la vengera-t-il de cet outrage qui la deshonore, cette religion uniquement émanée de lui-même ? Ou plutôt pourroit-il la venger autrement des attentats de la préſomption humaine, cette religion ſainte dont il eſt l'auteur, qu'en accablant du poids immenſe de ſa gloire, comme il l'annonce par la bouche du Sage, qu'en aveuglant à force de lumiere ces esprits imprudens, qui oſent porter ſur elle leurs regards téméraires & préſomptueux, & qui refuſent de contempler ce

qu'elle leur révele de plus impénétrable, à travers les ombres qu'elle oppose à leur profane curiosité; *Scrutator majestatis opprimetur à gloriá.* C'est-à-dire, mes chers Auditeurs, si vous desirez l'interprétation de cet oracle terrible, tel que je l'ai toujours compris; c'est-à-dire, que ces esprits célebres, si clairvoyans pour pénétrer les sciences & les affaires humaines, aveuglés par un juste jugement de Dieu, dont ils dédaignent les lumieres, verront moins desormais que l'esprit le plus simple, dans les profondeurs & les sublimités de sa religion; que ce qui ne paroîtra pas s'accorder avec les conceptions toujours foibles qui les dirigent, ils les éprouveront dès-lors comme évidemment incroyables; qu'ils traiteront de chimere & d'impossibilité visible, même dans l'ordre divin, tout ce qui passera les bornes étroites de leur intelligence, & que les plus admirables effets de la sagesse de Dieu & de sa miséricorde ne leur paroîtront plus qu'un scan-

dale & une folie : *Opprimetur à gloriâ ?* C'eſt-à-dire, que leurs yeux profanes privés du ſecours de la lumiere divine, ne verront dans Dieu rien de ce qu'il eſt en effet, & qu'ils croiront y voir tout ce qu'il n'eſt pas ; qu'ils s'applaudiront eux-mêmes des plus groſſieres erreurs où puiſſe tomber l'esprit humain, ainſi que des découvertes les plus ſublimes dont cet esprit ſoit capable ; que le blasphême dans la bouche, ils croiront adorer le Dieu de l'univers comme il doit être adoré, & qu'ils ſe prendront encore pour des philoſophes & des ſages qui doivent regner ſur le monde, lorsqu'ils ſeront trop peu raiſonnables, pour être véritablement des hommes ; *Opprimetur à gloriâ.*

Car, n'eſt-ce pas là, Chrétiens, au jugement de la raiſon même, ſi elle n'eſt pas obscurcie par le préjugé de l'esprit ou de la paſſion du cœur ; n'eſt-ce pas là la peine trop juſte que doit attendre l'homme préſomptueux qui oſe regarder de trop près l'arche myſtérieuſe de notre foi,

de ſuccomber enfin ſous ſa propre témérité ? N'eſt-ce pas cette vengeance terrible, quoiqu'elle ne préſente rien d'affreux à vos regards, que doit exercer ſur les philoſophes du ſiecle, le Dieu toujours jaloux d'être honoré par le ſilence & la ſoumiſſion de nos esprits, de ces esprits ſur-tout qu'il n'a fait plus nobles, qu'il n'a pourvus de plus de lumieres, que pour le mieux connoître ; & qui de nous, s'il ſçait penſer chrétiennement, pourroit ſe troubler encore de voir la foi du Chriſtianisme s'anéantir dans des hommes, qui, non contens de renoncer par orgueil à toutes les œuvres de religion qui pourroient nourrir & fortifier la foi dont le ciel a daigné les éclairer, font encore, en ſe livrant à la préſomption qui les domine, ce qu'il y a de plus efficace pour mériter de la perdre ? *Scrutator majeſtatis opprimetur à gloriâ.*

3°. Enfin, quelque ſages que vous paroiſſent ces hommes fameux dont l'incrédulité trop annoncée par

leurs funeſtes ouvrages, eſt pour vous un ſujet de trouble & de ſcandale dans la profeſſion de la foi chrétienne ; dès que ce ſont des esprits mondains qui n'ont point été domptés par la loi ſuprême du Dieu qu'ils adorent ; dès-là ce ſont encore des esprits livrés à tous les intérêts de leur cœur, des esprits qui s'efforçent de juſtifier au monde & à eux-mêmes les plus groſſieres paſſions dont leur cœur peut être dominé. Car c'eſt-là, mes chers Auditeurs, que ſe porte naturellement toute la pénétration de l'esprit de l'homme, dès qu'il n'eſt pas conduit par l'esprit de Dieu & la lumiere de ſa grace. C'eſt à juſtifier l'amour propre & les paſſions dont ce funeſte amour eſt à la fois le pere & le protecteur, que l'esprit humain employe toutes les reſſources, toutes les ſubtilités dont il eſt capable ; & plus en effet il a de lumieres, ſoit acquiſes, ſoit naturelles, plus fait-il d'efforts, plus devient-il ingénieux, pour excuſer, pour juſtifier, & pour conſacrer, s'il eſt

poſſible, les plus coupables paſſions? (Ecoutez ceci, je vous prie.) C'eſt qu'avec le mérite de l'esprit ſupérieur dont on ſe flate, & qui n'exempte pas le plus grand cœur du trouble & de la tyrannie des paſſions communes, on auroit honte néanmoins de vivre, ainſi que le commun des hommes, dans une contradiction éternelle de créance & de mœurs ; de croire une religion ſainte qui proscrit toutes les paſſions, & de ſe livrer ſans pudeur à toutes les paſſions funeſtes que cette religion proscrit.

Pour être ſage & philoſophe, comme on veut le paroître au jugement de ſa raiſon, lors même que l'on eſt plus éloigné de l'être ; du moins faut-il s'accorder avec ſoi-même, par la conformité des ſentimens & des mœurs ; n'être pas une chimere & un prodige d'inconſéquence à ſes propres yeux ; ne pas démentir ſans ceſſe par les écarts de ſa conduite, les connoiſſances, les perſuaſions chrétiennes dont on ſe pare aux yeux du monde ; en un mot ne pas

pécher en ſtupide & en inſenſé, comme tant d'hommes vulgaires, dont on ne ſçauroit dire avec certitude, ce qu'ils ne ſçavent pas eux-mêmes, s'ils croyent véritablement la religion qu'ils profeſſent ; ou s'ils ne la croyent pas, il faut donc, ſi l'on ſe reſpecte un peu ſoi-même, il faut donc, entre la créance commune & l'incrédulité, prendre un parti & faire un choix ; & dans ce choix terrible, il faut que la foi ou la paſſion périſſe, & que l'une des deux s'éleve ſur les debris de l'autre. Or je vous laiſſe à penſer, Chrétiens, dans cette alternative néceſſaire, quel ſera le choix que fera le génie le plus éclairé d'ailleurs, s'il s'agit de ſacrifier quelque paſſion violente, qui abſorbe les ſentimens & les affections de l'ame. Oui, ſi ſur cette paſſion que le cœur chérit & dont il fait ici bas tout ſon bonheur, la religion moins ſévere pouvoit lui faire grace, on feroit grace à la religion même, & ſans ſe rendre plus fidele à l'exercice de ſes devoirs, du moins ne ſe

porteroit-on pas avec fureur à conjurer contre elle ?

Mais également inexorable pour toutes les passions dont elle est venue anéantir l'empire, cette religion sainte n'en épargne aucune : elle frape du même anathême, & les hauteurs de l'orgueil, & les intrigues de l'ambition, & les fureurs de la vengeance, & les indignités de l'avarice, & les infamies de la volupté, & toutes les especes de passions qui peuvent usurper l'empire de la grace sur le cœur humain. Fuyez donc & disparoissez loin de ce monde passionné, religion divine. Vous n'êtes plus rien aux yeux de ces esprits que le cœur a sçu mettre dans ses intérêts ; ces esprits qui servent le cœur en esclaves, ils vont s'intéresser contre vous, pour sa défense, & vous sacrifier à ses penchans, dont vous êtes la rivale irréconciliable. Leurs plus vives idées, ces esprits séduits vont les appliquer, à quoi ? A vous défigurer, à vous ravir, s'il est possible, les caracteres divins qui vous annoncent.

annoncent, ils se feront un argument contre vous de votre sublimité, de votre sainteté même, qu'ils prétendront être chimérique eu égard à la foiblesse du commun des hommes. Ils auront commencé par souhaiter de ne plus croire, pour rendre les passions du cœur raisonnables & permises; & séduits par les desirs du cœur auxquels ils se livrent, bientôt, bientôt en effet ils ne croiront plus; *Dixit in corde suo, non est Deus . . . Dixit in corde suo, non requiret.*

Et ne dites point qu'il n'est pas croyable que des esprits distingués par leur pénétration & leur sçavoir, tels que ces illustres incrédules que vous vous figurez, se laissent ainsi conduire au sentiment aveugle de leur cœur, quand il s'agit de retenir leur créance, ou d'y renoncer. Car je vous dirois qu'un esprit naturellement supérieur & distingué par l'étendue de ses connoissances, quand la passion est une fois dans le cœur, est mille fois plus à craindre pour la religion divine, dont

la grace l'a fait le discip e, que des esprits vulgaires qui ne présument point de leurs forces, & qui n'ont en effet que des lumieres foibles & communes; parce que cet esprit éminent, dès qu'il est subjugué par la passion, n'a plus de ressource en lui-même, que pour la servir & la satisfaire; qu'il se laisse aveugler ou s'aveugle lui-même de jour en jour, sur tout ce qui pourroit gêner & combattre son empire; ou qu'il ne conserve plus dans ses décisions à cet égard, que de fausses lueurs, plus terribles que l'aveuglement même.

Il pourroit, cet esprit fort & pénétrant, dont vous révérez jusqu'aux plus grands travers, il pourroit avec le secours du ciel, se jouer aisément des plus fortes passions qui le tyrannisent. Mais aveuglé par ces passions même qu'il n'a pas sçu craindre, comme autrefois Samson par les Philistins dont il ne sçut pas se défier, cet esprit éminent, ce génie fameux par ses productions immortelles, ce héros illustre par

tant de victoires, ce fort d'Iſraël, devient l'eſclave & le jouet de ces mêmes ennemis, dont un grain de ſageſſe & de foi chrétienne l'eût rendu pour toujours le vainqueur & le maître. *Præceperunt ut vocaretur Samſon, & luderet ante eos.*

Et s'il vous falloit encore de nouvelles preuves de cette triſte vérité, je ne voudrois, mes chers Auditeurs, que vous faire jetter les yeux ſur l'hiſtoire funeſte du Paganisme, de cette religion abominable qui regna tant de ſiecles avant Jeſus-Chriſt, presque ſur le monde entier, & dont Jeſus-Chriſt ſeul par ſa vertu toute-puiſſante a purgé la terre. Car rappellez-vous à ce moment tant d'esprits fameux dont l'antiquité nous a transmis les chef-d'œuvres, tant de lumieres immortelles du monde ſçavant qui ne les révere pas moins aujourd'hui, que le ſiecle qui les vit paroître. Conſidérez tant d'orateurs, de poëtes, de philoſophes, de politiques, de héros célebres, nés dans le ſein de Rome ou d'Athenes idolâtres.

Voyez-les tour à tour, ou en même tems, adopter cet affreux ſyſtême de religion ; où chacun des vices les plus pernicieux au monde, avoit ſon Dieu tutelaire, qui en donnoit le funeſte exemple, & en protégeoit ouvertement tous les coupables. Voyez-les donner cours par l'autorité que leur concilioit la réputation du génie, à ces ſuperſtitions groſſieres qui dégradoient le genre humain ; contribuer à leur progrès, non-ſeulement par l'exemple qu'ils donnoient d'y conformer leurs mœurs, mais encore par de nouvelles fables préſentées à la crédulité des peuples, avec tout l'art de la fiction, dont leur esprit étoit capable. D'où venoit donc dans ces esprits ſublimes, avec tant de lumieres & de talens dont les avoit enrichi la nature, d'où leur venoit, je vous prie, tant de foibleſſe, de folie, d'extravagance ?

Ah ! Chrétiens, le ſeul deſir de juſtifier des paſſions, dont ils n'étoient pas moins esclaves, ou plutôt, dont ils étoient plus esclaves

encore que le reſte des hommes, (puisqu'un grand homme une fois paſſionné, l'eſt ordinairement à proportion de ſon esprit même ;) le deſir, dis-je, de juſtifier ces passions animées dans eux par la beauté de l'esprit & de l'imagination humaine ; voilà ce qui leur a fait inventer les dieux abominables du paganisme, & les a fait tomber, malgré toutes les forces de leur génie, aux pieds de ces idoles qu'ils avoient forgées eux-mêmes. Des esprits vulgaires ſe ſeroient contentés ſans doute de ſuivre, au gré de leurs cœurs, les paſſions dont ils étoient dominés, ſans penſer à les juſtifier aux regards du monde, beaucoup moins à les diviniſer. Mais à des hommes qui ſçavoient penſer, qui ſçavoient produire des idées & les ſuivre, tels que ces anciens ſages, il falloit, pour les ſatisfaire, des paſſions dont ils n'euſſent point à rougir au tribunal de leur raiſon ; des paſſions qu'ils puſſent contenter ſans crime, goûter en paix & ſans remords. Il

falloit des passions justifiées, autorisées & consacrées par l'exemple des dieux mêmes. Or, si de tels esprits, si ces fameux Grecs & Romains, que nous regardons encore comme nos premiers guides & nos plus grands modeles, dans la carriere des sciences & des arts, ont pu trahir & prostituer ainsi toutes les lumieres de leur raison, dès qu'ils ont voulu servir les desirs impérieux de leur cœur, & justifier les passions dominantes dont il étoit esclave; ne nous est-il pas encore plus aisé de comprendre comment dans tous les siecles éclairés du flambeau du Christianisme, il doit se trouver des hommes supérieurs qui en combattent la vérité; c'est-à-dire des hommes, qui malgré l'éminence de leur esprit & de leur sçavoir, renonçent à la religion la plus évidemment démontrée, dès qu'ils veulent sauver de l'anathême du ciel des passions qui leur sont cheres, & dont ils ne peuvent consentir à se détacher, malgré l'infamie qui les accompagne, & l'amertume qui les suit.

Cessez donc de vous scandaliser, mes chers Auditeurs, cessez même d'être surpris, si vous voyez de nos jours dans le sein du Christianisme, quelques sçavans, quelques esprits fameux, quelques grands hommes dans les idées du monde, renoncer hautement leur foi, & se jetter, par une fausse gloire, dans le parti de l'incrédulité. Un plus juste sujet de surprise, ou plutôt d'admiration pour vous & pour le monde entier, quel seroit-il, mes chers Freres, si l'on sçavoit y réfléchir ? Ah ! ce seroit de voir dans chaque siecle, depuis l'établissement du Christianisme, & de voir encore dans le siecle présent, ce qu'il y a de plus distingué par le génie, la capacité, l'érudition, les talens ; ce seroit, dis-je, de voir tant de grands hommes, de théologiens profonds, de docteurs consommés dans toutes les sciences divines & humaines, qui ont fait jusqu'à nos jours l'ornement & l'appui de l'église, de les voir devenus simples & dociles comme des enfans, reconnoître

cette église pour mere, & adopter au premier signal de son autorité décisive, les dogmes les plus opposés en apparence aux jugemens de leur raison. Oui, voilà ce qui devroit exciter votre surprise, votre admiration même, & celle de l'univers ; ce que l'on pourroit regarder comme un mystere, du moins comme un grand miracle, & un miracle toujours subsistant de la religion de Jesus-Christ. Pourquoi ? Parce que cette soumission, cette docilité, cette enfance merveilleuse dans cette multitude de génies & de sçavans révérés du monde, & du monde même le moins chrétien, est en effet un prodige dans l'ordre de la grace, & qui surpasse visiblement toutes les forces de la nature & de l'humanité.

Mais que quelques esprits distingués par leur capacité naturelle, ou leurs connoissances acquises, cessent enfin de croire ce qui fut dès l'enfance l'objet de leur foi, & se donnent pour incrédules & antichrétiens au milieu du monde ;

qu'ils rejettent, malgré toutes ses preuves, une religion qui les honore, il est vrai, mais qui les captive en tout, mais qui veut également dominer sur leurs mœurs, leurs sentimens & leurs idées; c'est, Chrétiens, ce qui n'eut jamais rien de mystérieux; c'est un effet qui doit suivre infailliblement de la nature & des travers de l'esprit humain abandonné à lui-même. Car, vous n'êtes pas étonnés sans doute, que de tels esprits trop respectés & encensés du monde que l'éclat de leur mérite éblouit, deviennent des esprits vains & superbes, qui cherchent toujours à paroître & à se distinguer; ne le soyez donc pas, que l'orgueil & la vanité les fassent bientôt rougir de leur foi. Vous n'êtes pas étonnés que de tels esprits portent la présomption de leurs lumieres, jusqu'à vouloir juger de tout par leur raison; ne le soyez donc pas que leur présomption sacrilege anéantisse dans eux le don de la foi. Enfin, vous n'êtes pas étonnés que de tels esprits cher-

chent à justifier les passions dont leur cœur peut être dominé ; ne le soyez donc pas, que pour justifier leurs plus folles passions, ils s'efforcent d'éteindre le flambeau divin dont la foi les éclaire, & que ce flambeau une fois éteint, ils n'ayent plus d'autres maîtres que ces passions mêmes, qui se jouent de leur force & de leur sagesse prétendue. *Præceperunt ut vocaretur Samson, & luderet ante eos.*

Mais c'est trop m'arrêter sur de pareilles réflexions ; je les abrege pour passer à d'autres plus intéressantes encore. L'incrédulité des esprits forts du siecle n'a donc rien qui doive nous troubler dans la foi de notre religion. Vous venez de le voir dans la premiere partie. J'ajoute que cette incrédulité à même de quoi nous affermir & nous confirmer de plus en plus dans la foi de notre religion. C'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'EST une propoſition qui vous paroîtra ſans doute un paradoxe, que celle qui me reſte à vous expoſer dans la ſuite de ce discours. Sçavoir que l'incrédulité des esprits forts du ſiecle à même de quoi nous affermir & nous confirmer de plus en plus dans la foi de la religion de Jeſus-Chriſt. Eh ! comment en effet des hommes qui ſcandaliſent de toutes parts le monde fidele, par l'audace & l'obſtination de leur incrédulité ſur tout ce qui regarde la révélation chrétienne ; comment des hommes que lon peut ſe figurer dans le monde, comme autant d'antechriſts échappés de l'enfer, pour nous ſéduire, pourroient-ils être deſtinés à nous affermir de plus en plus dans la créance & la profesſion du Chriſtianisme ? Cependant, Chrétiens, ſi vous voulez y réfléchir, avec cette attention, dont vous êtes capables, j'oſe dire que

vous conviendrez ſans peine d'une vérité qui d'abord à de quoi vous fraper & vous ſurprendre.

Car pour la rendre ſenſible jusqu'à l'évidence ; je conſidere ici tout à la fois dans ce que l'on appelle les philoſophes du monde, & le principe de leur incrédulité, & les ſyſtêmes de leur incrédulité, & les objections de leur incrédulité : & je prétends que la conſidération de ces trois objets conspire à nous affermir de plus en plus dans la foi ſainte que nous profeſſons. Le principe de leur incrédulité qui nous démontre plus viſiblement la divinité même de J. C. Les ſyſtêmes de leur incrédulité, qui nous font mieux connoître la ſageſſe infinie de Jeſus-Chriſt. Les objections de leur incrédulité, qui nous font plus vivement ſentir la vérité inébranlable des myſteres révélés par J. C. En ſorte que nous ne pouvons conſidérer, avec un esprit chrétien, l'incrédulité des esprits forts du ſiecle, ſans y découvrir une preuve toujours ſubſiſtante, & de la divinité

de Jeſus-Chriſt, l'auteur adorable de notre religion ; & de la ſageſſe infinie de Jeſus-Chriſt qui a formé le plan tout divin de notre religion ; & de la vérité inébranlable des myſteres révélés par Jeſus-Chriſt, qui font la baſe & le fondement de notre religion. Ne vous laſſez point, Chrétiens ; je vous prie de m'écouter & de me ſuivre ; j'ai beſoin pour ce qui me reſte à vous dire, de cette réflexion profonde que vous ne ſçavez point refuſer à tous les objets qui vous intéreſſent.

1°. Oui, mes chers Auditeurs, quelque déplorable, quelque ſéduiſante même que ſoit pour vous l'incrédulité des ſages, des philoſophes du monde, ſi vous en conſidérez le principe avec un esprit vraiment chrétien, vous allez y découvrir une nouvelle preuve de la divinité de Jeſus-Chriſt, l'auteur adorable de notre religion. Car, entre toutes les preuves qui nous obligent d'adorer Jeſus-Chriſt comme vrai Dieu, une des plus ſolides ſans doute, c'eſt de voir l'effet terri-

ble des anathêmes lancés par ce Dieu-Homme dans le cours de sa vie mortelle, de les voir porter avec eux la malédiction visible du ciel, & la faire évidemment reconnoître par ses effets, dans ceux qui en sont frapés ; parce ce c'est alors qu'il manifeste aux yeux du monde, ce droit souverain qu'il a comme Dieu, d'aveugler les hommes & de les endurcir, quand ils ont comblé par leurs crimes, la mesure de leur malice & de leur iniquité.

Ainsi, quand nous entendons Jesus-Christ dans l'évangile, nous annoncer la vocation merveilleuse des Gentils à la foi, & la réprobation non moins étonnante de l'ancien peuple de Dieu : *Multi venient ab oriente & occidente ; filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores.* Lorsque conséquemment à cet anathême fatal lancé par Jesus-Christ sur le peuple Juif, nous voyons ce malheureux peuple s'obstiner de jour en jour dans son incrédulité, fermer constamment les yeux à tou-

tes les lumieres, dont il eſt comme inveſti de toutes parts ; & ſans autre appui que les plus miſérables raiſonnemens qui le raſſurent, réſiſter à tout ce qu'on lui oppoſe de plus évident, avec cette affreuſe tranquillité, dont l'endurciſſement ſeul peut être le principe. A cette vue, mes chers Freres, eſt-il poſſible de ſe former de Jeſus-Chriſt une autre idée, que celle d'un Homme-Dieu, maître abſolu de la deſtinée de tous les hommes ; & qui tenant dans ſa main la malédiction & l'anathême qui n'eſt permis qu'à lui ſeul d'employer contre les coupables, fait tomber l'un & l'autre ſur nos têtes, lorsque par certains crimes nous méritons d'encourir toutes les rigueurs de ſa juſtice? Or, mes chers Auditeurs, c'eſt cette preuve même de la divinité de Jeſus-Chriſt, que nous fournit encore l'incrédulité de ces ſages du ſiecle qui veulent faire dominer la raiſon ſur la religion ; de ces faux ſages (remarquez ces deux idées que je ſuis bien éloigné d'entendre dans le

ſens de Calvin ;) de ces ſaux ſages auſſi expreſſément réprouvés par Jeſus-Chriſt, & auſſi efficacement que les Juifs mêmes.

Je dis, auſſi expreſſément réprouvés par Jeſus-Chriſt que les Juifs. Eh ! pouvoit-il en effet, cet Homme-Dieu, pouvoit-il réprouver plus fortement ces faux ſages qui devoient le contredire dans tous les ſiecles, que par cette priere admirable qu'il adreſſe au Pere céleſte, où, après l'avoir profondément adoré comme le Dieu du ciel & de la terre, il le benit & le glorifie aux yeux de tout un peuple ? Eh de quoi ? D'avoir bien voulu ſe réveler aux ſimples, faire part à leur ſimplicité ſelon ſon cœur, de ſes ineffables ſecrets, & de n'avoir pas daigné ſe réveler, ſe communiquer ſur la terre aux ſages & aux prudens du ſiecle. *Confiteor tibi, pater, quia abſcondiſti hæc à prudentibus & ſapientibus, & revelaſti ea parvulis.*

Pouvoit-il réprouver plus fortement ces faux ſages, dont les vai-

nes opinions vous séduisent, que de nous dire expressément, que le principe & le terme de sa mission divine, c'étoit d'éclairer singulierement les simples, qui préferent à la foiblesse de leur intelligence. la lumiere invariable de la foi, & d'aveugler spécialement les sages, qui ne veulent croire de la religion, que ce qui leur paroît s'accorder avec le jugement présomptueux de leurs esprits? *In judicium ego in hunc mundum veni, ut qui non vident, videant, & videntes cæci fiant.*

Pouvoit-il réprouver plus fortement ces faux sages que vous écoutez comme des oracles, qu'en déclarant au monde par la voix de son apôtre, qu'il avoit paru sur la terre, afin de confondre les forts & les sçavans du siecle par l'ignorance & la foiblesse même, & pour détruire ce qu'il y avoit de plus grand, de plus redoutable aux yeux des hommes, par ce qui n'étoit rien dans les idées du monde profane? *Infirma elegit Deus ut confundat fortia, & ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt, destrueret.*

Pouvoit-il enfin réprouver plus fortement ces faux ſages, dont l'autorité balance dans un certain monde, l'autorité de la parole divine, qu'en imprimant, pour ainſi dire, à tout le corps de ſa religion, les caractères les plus incompatibles avec l'eſſor préſomptueux de leur fauſſe ſageſſe, ces caractères d'humilité, de ſoumiſſion, de ſimplicité, de mépris de ſoi-même, qu'ils ne connurent jamais, qu'ils ſont même devenus incapables de bien connoître; & qu'en prenant plaiſir à éclairer le monde & à le ſauver par la prédication d'une loi myſterieuſe qu'ils devoient traiter comme les Juifs de baſſeſſe & de folie? *Placuit Deo per ſtultitiam prædicationis ſalvos facere credentes.*

Je vous le demande, Chrétiens, toutes ces idées & mille autres que je pourrois vous rappeller encore, pour vous mieux développer le plan général de votre religion, ne mettent-elles pas dans le plus grand jour les traits de réprobation dont Jeſus-Chriſt a frapé ces hommes, qui

par l'abus le plus criminel de leur esprit ambitieux, concilient tant de respect à l'incrédulité qu'ils professent ? Et la réprobation authentique du peuple Juif, dont nous sommes encore les témoins, étoit-elle plus expressément énoncée dans les livres saints qui sont nos oracles, que celle de ces philosophes, de ces sages mondains dont je parle ?

J'ai dit plus encore ; la réprobation si clairement prédite de ces faux sages n'est-elle pas aussi efficacement marquée que celle des Juifs, au sceau de la divinité ? Je m'explique ; ce qui nous fait regarder la réprobation des Juifs trop visible pour être contestée, comme un effet certain de la malédiction divine, & dès-lors comme un témoignage invincible de la divinité de J. C. ce n'est-pas seulement cette dispersion fatale de leurs tribus, qui les confond sans mélange avec tous les peuples dont ils sont moins les concitoyens que les esclaves ; c'est plus encore, & même principalement cette obstination prodi-

gieuſe & toujours perſéverante à méconnoître Jeſus-Chriſt pour leur Meſſie. Malgré toutes les clartés de la démonſtration que l'on préſente à leurs yeux pour les forcer de s'ouvrir à la lumiere, ils ſont ſans réponſe depuis dix-ſept cens ans qu'ils ſont devenus également & l'opprobre & le fardeau de la terre, & chaque jour ils dévorent mille abſurdités, plutôt que de ſe rendre à la force de la vérité qui les pourſuit & les accable; obſtination incompréhenſible dans un esprit humain où la raiſon n'eſt pas entierement éteinte, & que nous ſommes contraints d'attribuer, du moins en partie, à une cauſe ſurnaturelle & divine qui en ſoit le premier principe.

Or cette obſtination prodigieuſe à rejetter le Dieu-Sauveur que nous adorons, cette obſtination inconcevable dans les Juifs, ſans recourir à la juſtice terrible d'un Dieu vengeur du plus grand des crimes dont la terre ait jamais été ſouillée, ne la découvrez-vous pas égale-

ment dans la philosophie des esprits forts du siecle ? Vous leur demandez pourquoi donc ils ne croyent pas une religion si croyable par l'évidence & la multiplicité de ses preuves, & ce qui peut leur servir de rempart contre la foi du genre humain soumis aux loix de l'Homme-Dieu ? Ils oseront d'abord vous répondre, que la contradiction de nos mysteres est tout ce qui les retient dans le parti de l'incrédulité. Mais bientôt forcés dans ce foible retranchement, dont ils se couvrent devant le commun des hommes, & convaincus par les raisonnemens les plus simples, dont un Chrétien instruit sçait faire usage, que ce qu'ils appellent contradiction dans nos mysteres, ne le fut jamais ; ils s'en tiendront alors à cette misérable maxime, qu'ils ont adoptée pour regle de leur créance : Je ne crois point ce que je ne vois pas, ce que je ne peux comprendre : *Nisi videro, non credam.*

Mais que faut-il de plus, Chré-

tiens, pour nous les faire regarder comme des hommes frapés visiblement de cet esprit de vertige, de cet aveuglement affreux dont les punit l'Homme-Dieu, aussi juste qu'il est terrible & profond dans ses jugemens? Car est-il un aveuglement plus déplorable dans l'homme, fût-il le plus grand, le plus éclairé, le plus judicieux de tous les hommes, que de vouloir tout comprendre quand il s'agit de la religion d'un Dieu; tandis que ce même Dieu doit lui paroître infini par-tout, & par-tout incompréhensible? Ecoutez en effet ces incrédules mêmes raisonner en philosophes sur la nature dont ils aiment à contempler les productions diverses; ne les entendez-vous pas à chaque instant exalter la sagesse & la puissance de Dieu dans ses moindres ouvrages, avouer de bonne foi leur ignorance, leur foiblesse, leur impuissance, pour expliquer tant d'effets naturels qu'ils voyent sans les comprendre, & s'écrier sans cesse avec saint Paul, *ô altitudo!*

ô abîme de la ſcience & de la ſageſſe infinie de Dieu ! Et quand il s'agit du grand, du magnifique ouvrage de la religion, où le Dieu de l'univers doit nous paroître plus admirable ſans doute, que dans toute l'étendue de la nature, ils veulent, ces mêmes hommes ſi bornés dans les ſciences humaines & naturelles, ils veulent tout voir, tout pénétrer, juger de tout, & tout comprendre. N'eſt-ce pas là, dis-je, l'effet le plus marqué, l'indice le plus infaillible d'une raiſon égarée & viſiblement perdue ? D'une raiſon accablée comme celle des Juifs, ſous le poids des anathêmes de Jeſus-Chriſt, dont ils oſent méconnoître, comme eux, le ſouverain empire ?

Quand donc, mes chers Freres, nous qui ſommes, du moins par la foi qui nous reſte, les diſciples de Jeſus-Chriſt, & qui, malgré nos lâchetés dans l'exercice de ſa religion, pouvons encore nous glorifier de l'être ; quand nous voyons cette foule d'eſprits impérieux trop révérés du monde, renoncer aux pro-

messes & aux engagemens solemnels de leur baptême, pour se livrer à toute l'horreur de l'impiété dont ils deviennent à la fois les disciples & les maîtres ; quand nous voyons cette impiété contagieuse passer rapidement des ténebres où elle prit naissance, dans le sein des cours les plus chrétiennes ; de la cour, pénétrer dans l'enceinte de nos villes, se glisser même quelquefois dans les asyles sacrés du sanctuaire & du cloître, & porter l'audace jusqu'à essayer de s'introduire dans le corps le plus respectable par son sçavoir & son zele à défendre la religion ; en un mot, quand nous voyons cette multitude d'incrédules honorés du beau titre de philosophes & de sages, croître & se multiplier sensiblement à nos yeux de jour en jour, quelle impression cet affreux spectacle doit-il naturellement produire sur nos esprits ? Point d'autre, mes chers Auditeurs, que de nous faire adorer plus profondément les décrets du souverain Juge ; que de nous faire évidemment reconnoître l'efficacité

l'efficacité des oracles menaçans de Jesus-Christ, sur la créature qui oublie les bornes de sa raison ; & conséquemment la divinité de ce Jesus-Christ même qui voit & produit infailliblement l'effet de ces anathêmes, quoique toujours conséquemment au démérite des hommes.

Loin donc, loin de me scandaliser de l'incrédulité de ces faux sages, jusqu'à me troubler dans la profession de ma foi, sçavez-vous ce qui seroit plutôt pour moi de leur part un sujet de trouble & de scandale? Ah ! ce seroit de les voir, malgré l'abus qu'ils font habituellement de leur orgueilleuse raison, se soumettre enfin à l'évangile de Jesus-Christ, en venir au point de captiver leur intelligence sous le joug de la foi, & d'adopter, en enfans dociles, tous les articles de croyance qu'elle nous enseigne. Oui voilà, sans un miracle de grace qui commençât par les altérer comme Augustin, ce qui me sembleroit

étrange dans ces faux ſpirituels du monde ; ce qui me troubleroit même en quelque ſorte dans la foi de ma religion. Pourquoi ? Parce que la grace d'une foi ſoumiſe qui prendroit enfin poſſeſſion de ces esprits ſi téméraires d'abord & ſi audacieux dans leurs raiſonnemens, ne me paroîtroit pas s'accorder avec les fréquens anathêmes dont Jeſus-Chriſt a frapé leur fauſſe ſageſſe, & que je ſerois en droit alors de demander compte à mon Dieu de la vérité de ſa parole.

Mais que depuis tant d'anathêmes lancés par Jeſus-Chriſt ſur ces faux ſages, dont la raiſon impoſante ſéduit le monde, je m'étonne encore de les voir incrédules & tout à fait impies, ſur le point de la religion ! Non, mes chers Auditeurs, ſi je ſuis inſtruit de cette religion, dont le ciel m'a fait naître le disciple, plus je les vois obſtinés & endurcis dans leur incrédulité, & plus cette incrédulité même m'oblige d'adorer Jeſus-Chriſt comme

mon Dieu, comme le Dieu de ces hommes qui refusent de le reconnoître. Pourquoi ? Parce qu'une incrédulité si misérable dans son principe, si follement opiniâtre dans des hommes spirituels d'ailleurs & intelligens, est évidemment à mes yeux comme celle des Juifs, l'effet des oracles menaçans de Jesus-Christ, de cet Homme-Dieu, dont la parole indubitable m'annonce qu'il n'a paru sur la terre, que pour éclairer les simples, & pour aveugler les sages & les prudens du siecle : *In judicium veni, ut qui non vident videant, & videntes cæci fiant.*

2°. Mais ce n'est pas là l'unique avantage que le monde chrétien doit tirer de l'incrédulité des sages du siecle ; elle est pour nous une preuve toujours subsistante non-seulement de la divinité de Jesus-Christ, l'auteur adorable de notre religion, mais encore de la sagesse infinie de Jesus-Christ qui a formé le plan tout divin de notre religion. Car vous le sçavez, mes chers Au-

diteurs, il ne leur ſuffit pas, à ces hommes pleins d'eux-mêmes & enyvrés de leur propre ſageſſe, non, ce n'eſt pas aſſez pour eux, de renoncer la foi dont ils profeſſoient la vérité, & de ſe glorifier desormais de leur incrédulité aux yeux du monde; ils veulent encore juſtifier le parti qu'ils vont prendre d'abjurer ouvertement leur religion, & trop effrayés de leur ſolitude, dans le ſyſtême où ils s'engagent, celui de ne rien croire, s'aſſocier, s'il eſt poſſible, des partiſans & des ſectateurs de leur impiété.

Ils cherchent donc à ſe tracer à eux-mêmes, dans l'espace de leur vie, un plan de religion plus raiſonnable & plus ſenſé pour honorer le ſouverain Etre, que celui qui n'a pu trouver grace au tribunal de leur raiſon. C'eſt dans ce deſſein d'y parvenir qu'ils réuniſſent toutes les lumieres, qu'ils déploient toutes les forces, qu'ils tendent, pour ainſi dire, tous les reſſorts de leur

génie ; mais c'eſt par là même, c'eſt par la production de ces ſyſtêmes impies, les chef-d'œuvres de leur eſprit ſuperbe, & qui ne ſont néanmoins qu'un tiſſu d'abſurdités & d'extravagances, que je me trouve perſuadé plus que jamais, que ce n'eſt donc point la ſageſſe humaine dont la foibleſſe eſt trop connue par celle de ſes diſciples, mais la ſageſſe infinie d'un Homme-Dieu, qui a formé le plan de ma religion ; & plus les eſprits inventeurs de ces fameux ſyſtêmes paſſent aux yeux du monde pour éclairés & intelligens, & plus ma religion, ſi fort au-deſſus de leurs vaines idées, me paroît l'ouvrage d'une ſageſſe infiniment ſupérieure à toute la ſageſſe des hommes.

Et en effet, quelque prévenu que l'on ſoit dans le monde chrétien, pour le mérite éminent de ces philoſophes du ſiecle, qui ſe font les docteurs & les apôtres de l'incrédulité préſente ; il faut s'aveugler pour ne pas reconnoître dans l'édifice de

leurs systêmes, & le principe de tous les vices & l'anéantissement de toutes les vertus. Parcourez les plus spécieux & les plus apparens de ces systêmes impies, ceux même qui établissant un premier être, un être supérieur à tout, n'abandonnent point au hazard la création & le gouvernement du monde; qu'y découvrez-vous autre chose que cet aveuglement funeste dont parle saint Paul, & qui de ces prétendus sages, ainsi que des premiers philosophes, fait de véritables insensés? *Dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt.*

Ad Rom. c. 1.

Pour ne pas trop revolter les premieres idées de la raison humaine, ils nous permettront encore, il est vrai, d'adorer un Dieu créateur du monde; mais un Dieu, tel qu'il seroit moins insensé de n'en pas reconnoître; un Dieu insensible à tout, à nos outrages comme à nos sacrifices, qui ne voit rien, ou qui ne veut rien voir, qui ne sçait ni récompenser ni punir sa créature,

ou qui récompense également ses crimes & ses vertus ; mais un Dieu ébloui sans cesse & enyvré de sa propre grandeur, comme le seroit un homme mortel, qui croiroit s'abbaisser en s'intéressant aux plus nobles ouvrages de sa puissance, & qui les dédaigne comme autant de vils insectes incapables de l'honorer par leur culte, & de servir en rien à sa gloire ; mais un Dieu qui rejette loin de lui le gouvernement des êtres qu'il a formés, comme un soin & un travail pénible qui nuiroit à la douceur de son repos, & qui traverseroit la tranquillité & la perfection de son bonheur.

Voilà, Chrétiens, ce qui fait comme les dogmes fondamentaux de ces systêmes funestes, qui, pour différer en quelque chose dans l'idée qu'ils nous donnent de l'Etre suprême, ne s'accordent pas moins à nous le représenter comme un être moins juste & moins sage que le commun des hommes ; mais surtout comme un Dieu qui n'est point

à craindre pour ſes créatures, & dont la juſtice toujours arrêtée par la clémence, ne peut effrayer que les esprits foibles incapables de le bien connoître ; & delà jugez quelle affreuſe morale on ſe croit en droit de vous adreſſer pour ſervir de regle à vos mœurs. La voix de la conſcience réclamera fortement contre vos desordres, & l'on vous dira « Que tout ce qu'elle vous in-
» ſpire eſt préjugé, ſuperſtition,
» ſimplicité de le croire ; que tout
» eſt néceſſairement bien dans l'ar-
» rangement total de la nature ;
» que le desordre qui y regne, au
» jugement de l'homme vulgaire,
» n'eſt qu'un mal extérieur & ap-
» parent ; que ce que l'on appelle
» communément vice & péché, eſt
» en effet un ordre réel ; que l'a-
» mour propre, tel que nous l'é-
» prouvons, eſt un don de Dieu ;
» que la cupidité même eſt ſon
» ouvrage ; que toutes les paſſions
» les plus déréglées contribuent
» ſans ceſſe à l'ordre du tout & à

» ſon bonheur. Que ce ſont elles
» qui font les hommes vraiment
» vertueux, & qu'elles ne les ren-
» dent jamais vraiment coupables;
» qu'il faut donc céder, ſi l'on eſt
» ſage, ſe conformer en tout aux
» loix ſeules de la nature; rapporter
» tout uniquement à ſoi-même, &
» chercher la poſſeſſion du bonheur
» dans l'espece de volupté qui nous
» plaît, dès que l'attrait & le pen-
» chant nous y portent.» Ainſi vous parleront ces esprits dominans qui ſe regardent comme les lumieres du genre humain & les réformateurs du monde.

Que ſi malgré la force du penchant qui vous entraîne, la dignité de votre être, par l'élévation qu'il vous inſpire, avertit votre ame de s'élever au-deſſus des ſens, ah! mon cher Auditeur, on oſera bien répondre que cette nobleſſe d'idées, de ſentimens, qui vous éleve au-deſſus du monde ſenſible, eſt dans vous l'effet de l'orgueil le plus déraiſonnable & le plus injuſte, &

que vous n'êtes point d'une autre nature que ces animaux brutes que vous imaginez avoir été créés pour votre uſage, & dont l'amour aveugle & outré de vous-même, vous perſuade que Dieu vous a fait le maître.

Le croiroit-on, mes chers Freres, ſi les écrits les plus répandus & les plus vantés n'en faiſoient foi, croiroit-on que l'esprit humain pût s'égarer jusqu'à ſe faire une religion qui établît le regne des cupidités humaines ſur le débris de toutes les loix civiles, naturelles & révélées, qui autorisât les plus grands crimes & les plus ennemis de la ſociété, jusqu'à les ériger en vertus, & qui dégradât la raiſon de l'homme jusqu'à comparer à l'inſtinct de la bête cette lumiere divine qui nous éclaire ? Croiroit on que l'esprit humain le plus borné pût en venir à cet excès d'égarement & d'illuſion ? Et voilà cependant, (ô honte & opprobre de notre foible raiſon ! lorsque l'esprit de Dieu ne l'éclaire

pas,) oui, voilà le fruit de la ſageſſe & de la pénétration d'un des esprits de notre ſiecle ; voilà le ſyſtême profond d'un de ces génies rares, d'un de ces hommes extraordinaires qui s'eſt cru de nos jours ſuscité du ciel pour éclairer ſes concitoyens ; pour anéantir par la force de ſes raiſonnemens, les préjugés prétendus du monde catholique & chrétien ; & pour porter enfin le dernier coup à la religion de Jeſus-Chriſt adoptée & reconnue pour vraie depuis dix-huit ſiecles, dans toutes les parties de l'univers.

Or ne ſuffit-il pas en effet de conſidérer un moment ce fameux ſyſtême de l'incrédulité préſente, pour y découvrir d'un coup d'œil, tout ce que l'esprit humain peut produire & enfanter de plus monſtrueux, même au tribunal de la raiſon ? C'eſt ce qu'un Chrétien qui ſçait penſer & réfléchir ne ſçauroit méconnoître. Et que ſuit-il de-là ? Ah ! mes chers-Auditeurs, c'eſt que l'esprit humain naturellement le plus

éclairé, dès qu'il rejette le ſecours de la révélation divine, pour aller à Dieu, n'eſt donc plus, & ne ſçauroit plus être que ténebres & aveuglement ; c'eſt que l'espece de religion qu'il entreprend de ſe faire à lui-même, ne ſera donc jamais qu'un tiſſu d'abſurdités & d'extravagances, qu'un ſyſtême de corruption, propre à juſtifier les plus grands crimes. Ce qui ſuit delà, c'eſt que plus l'esprit de l'homme paroît fort & intelligent ſur tout le reſte, plus il eſt donc foible & miſérable, quand il veut ſe conduire & nous ſervir de guide dans la voie du ciel, ſans autre flambeau que celui de ſa raiſon ; que plus il fait d'efforts pour porter dans les cieux ſon vol téméraire, plus il ſe précipite, plus il tombe d'abîme en abîme ; & que la meſure même de ſa pénétration & de ſes lumieres, ſera toujours la proportion de ſes égaremens & de ſes erreurs.

Si donc, mes chers Auditeurs, ſi vous & moi nous ſommes aſſez heu-

reux pour croire une religion aussi évidemment sage dans ses principes, que l'irreligion dont j'ai parlé, est évidemment insensée ; une religion dont la sublimité étonne la raison humaine, sans la contredire, dont tous les points, aboutissant au même centre, la gloire de l'Etre suprême, soient tellement liés & suivis, qu'ils se prêtent mutuellement un nouveau jour ; une religion dont les promesses & les menaces, dont les mysteres, les maximes & les dogmes, ne tendent qu'à rétablir dans l'homme les idées primitives de l'ordre, presque effacées par la corruption de la nature. Si cette religion sçait parler de Dieu & de ses attributs, proportionnément à notre foiblesse, & cependant d'une maniere vraiment digne de ce grand Dieu que nous adorons ; qu'elle donne à l'homme qui cherche à se connoître les plus justes idées de lui-même ; qu'elle lui découvre visiblement son principe & sa fin ; qu'elle lui rende infailli-

blement raiſon de ce mêlange myſtérieux de grandeur & de baſſeſſe qui le compoſent ; qu'elle ſçache enfin fixer à l'incertitude de ma raiſon les bornes préciſes de mon devoir, à l'égard de mon Dieu, de mon prochain & de moi-même : Si, dis-je, nous avons le bonheur, comme nous l'avons en effet, de vivre ſous l'aimable empire d'une religion, telle que je viens de vous la peindre, ne ſommes-nous pas forcés de conclure, que ce n'eſt donc point là l'ouvrage de la ſageſſe humaine, ſi foible, ſi inconſéquente dans ſes productions ſçavantes ; de cette ſageſſe qui ne paroît jamais plus inſenſée que dans les ſyſtêmes de religion qu'elle nous préſente à ſuivre ; mais qu'une ſageſſe ſupérieure à toutes les idées humaines, qu'une ſageſſe purement divine a dû former le plan de cette religion admirable, où tout conſpire à réprimer les penchans du cœur, & à perfectionner les connoiſſances de l'eſprit de l'homme :

A Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris. Ps. 117.

Oui, Chrétiens, si la philosophie humaine n'avoit pas essayé ses forces contre la religion de Jesus-Christ; si elle n'avoit pas entrepris mille fois, par le moyen de ses faux sages, comme elle l'entreprend encore tous les jours, de substituer les productions de ses foibles lumieres, à l'ouvrage éternel des lumieres increées de cet Homme-Dieu; ce caractere de sagesse & de sagesse divine qui brille de toutes parts dans la religion sainte qui nous éclaire, en seroit moins admirable à nos yeux, & notre esprit, tout chrétien qu'il est dans sa croyance, n'en pourroit pas être également frapé: Pourquoi? Parce que la foible portée de la philosophie humaine, sur ce qui concerne le culte de la divinité, nous étant moins connue, nous pourrions douter alors si cette religion de Jesus-Christ, qui nous paroît si merveilleuse, n'auroit pas été cependant

l'ouvrage de la ſageſſe des hommes, & s'il a fallu néceſſairement une ſageſſe plus qu'humaine, pour la produire & la perſuader au monde.

Mais témoins que nous ſommes des égaremens déplorables où ſe précipite l'homme le plus ſage d'ailleurs, dès qu'il oſe paſſer, ſur le point ſacré de la religion, les bornes preſcrites à la raiſon humaine; effrayés, comme nous devons l'être, du malheureux ſort de ces fameux eſprits, qui ont oſé compter ſur leurs propres forces pour s'élever vers Dieu, pouvons-nous ne pas conclure que la religion de Jeſus-Chriſt eſt donc évidemment l'ouvrage de la ſageſſe incréée du Fils même de Dieu envoyé du Pere pour nous conduire au terme de la céleſte patrie; & que l'eſprit humain, trop ſujet à l'illuſion & à l'erreur dans les choſes divines, n'eut jamais de part à l'établiſſement de ces maximes ſi ſages, ſi pures, ſi ſublimes, que la voix du Chriſtianisme adreſſe généralement à tous les hommes : *A*

Domino factum est istud, & est mirabile in oculis nostris. Achevons. Incrédulité des esprits forts du siecle, preuve toujours subsistante de la divinité de Jesus-Christ l'auteur adorable de notre religion ; de la sagesse infinie de Jesus-Christ qui a formé le plan tout divin de notre religion ; enfin de la vérité inébranlable des mysteres révélés par Jesus-Christ, & qui sont la base & le fondement de notre religion.

3°. Car que n'ont-ils pas fait, ces prétendus sages, & que ne font-ils pas encore tous les jours pour anéantir dans le monde chrétien la croyance de nos adorables mysteres ? C'est là, c'est contre ces mysteres incompréhensibles qu'ils ont tourné toute la force de leurs attaques ; qu'ils se sont armés de toutes les vaines subtilités de cette philosophie humaine, qui trop souvent n'est qu'un abus de la raison humaine à qui elle prétend servir de guide. Mais qu'est-il enfin résulté de tant de foibles efforts réunis

contre les myſteres impénétrables de la religion de Jeſus-Chriſt ? Ah ! Chrétiens, une certitude plus évidente encore & plus marquée de l'impuiſſance où ſera toujours l'eſprit de l'homme, de rien inventer de raiſonnable contre ces divins myſteres.

Bayle. Non, cet homme même, trop connu par l'abus énorme qu'il a ſçu faire du raiſonnement ; ce ſophiſte impie, le chef de tant d'autres, qui ſemble n'avoir eu de lumieres que pour obscurcir l'évidence même, & n'avoir connu la raiſon que pour uſer contre elle de ſes propres armes, que pour la combattre & l'anéantir ; cet eſprit, l'opprobre & tout à la fois l'honneur de ſon ſiecle, qui aſſure à ſa patrie, déſolée de l'avoir vu naître, le funeſte privilege d'avoir produit l'ennemi le plus redoutable de la religion de Jeſus-Chriſt ! Non, cet homme, l'oracle & l'idole du monde incrédule, après mille efforts réitérés pour découvrir quelque foible,

pour nous réduire au point de la contradiction, dans la croyance de nos mysteres, il n'a produit aux yeux du monde, que des difficultés vaines & puériles, que pourroit résoudre l'esprit le plus médiocre, pour peu qu'il sçût l'art de démêler un sophisme d'un raisonnement solide ; des difficultés qui prouvent uniquement ce que l'on sçait depuis l'existence du Christianisme, & ce qu'il s'obstine à méconnoître, que ces vérités mystérieuses sont impénétrables, & le seront toujours à tout homme mortel.

Et ne demandez point au reste pourquoi donc des difficultés si frivoles, sur les points fondamentaux de la religion, font impression sur tant d'esprits ? Pourquoi cet écrivain funeste, ce blasphémateur éternel du Christianisme, se fait des partisans & des disciples de presque tous ses lecteurs ? Car je vous le demande à vous-mêmes, Chrétiens ? Eh ! comment ces raisonnemens, tout frivoles qu'ils sont, ne

troubleroient-ils pas un esprit mondain, dès qu'il se livre à ces lectures impies, sans mission, sans caractere, sans aucune idée de ce qui fait un raisonnement juste & conséquent ; souvent sans autre motif que sa curiosité, sans une intention droite de connoître la vérité qui devoit être le seul objet de leurs recherches ; ou plutôt avec une intention secrette de la méconnoître & de l'obscurcir de tout leur pouvoir ? Comment, dis-je, de tels hommes ne succomberoient-ils pas aux plus vaines difficultés que ce livre impie leur présente ? Ne seroit-ce pas même une sorte de prodige, dans l'ordre de la religion, s'ils n'y succomboient pas, puisqu'il est de la foi, pour tous les tems, que quiconque aime le péril, infailliblement y périra : *Qui amat periculum, in illo peribit.*

Ecclef.

Mais à la place de ces lecteurs trop foibles, & que le moindre coup peut renverser ; de ces lecteurs qui par leur chute même ne laissent

pas d'affermir ma foi, dont ils vérifient les oracles, ſubſtituez à leur place, je ne dis pas des esprits du premier ordre, (ils ont toujours été rares, & le ſont encore plus de nos jours,) mais des hommes d'un esprit droit & non corrompu par le cœur, qui ne cherchent qu'à s'éclairer de plus en plus ſur la vérité de leur religion; des hommes qui ne ſoient point novices dans l'art de raiſonner avec toute la juſteſſe & la préciſion vraiment philoſophique; qui ſçachent ſur-tout penſer & réfléchir ſur le foible ou le fort d'un raiſonnement qui leur eſt préſenté; choſe la plus rare, peut-être, au milieu du monde: & je réponds, que parmi ces hommes judicieux, tel que doit toujours être quiconque jette les yeux ſur les écrits ſéduiſans de l'impiété, il ne s'en trouvera pas un ſeul qui ſe laiſſe prendre aux vaines ſubtilités de cet impie dont je parle; pas un ſeul qui ſoit un moment affecté des objections les plus captieuſes qu'il

nous oppose ; pas un seul qui ne regarde réellement en pitié cet esprit superbe, qui semble honorer de sa compassion les plus grands hommes de l'univers ; & qui ne se convainque sensiblement par lui-même, de ce qui me parut toujours plus clair que le jour, que la force prétendue de ce raisonneur, ou plutôt de ce sophiste trop vanté dans notre siecle, n'eut jamais d'autre principe que la foiblesse ou la corruption de ses lecteurs.

Or voilà, Chrétiens, ce que je regarde comme une preuve toujours subsistante de la vérité inébranlable de nos mysteres ; voilà ce qui me confirme pour jamais dans l'intime persuasion où je suis qu'il n'en est aucun dont je ne doive adorer humblement la profondeur & l'obscurité. Car, quelque doute que puisse me suggérer desormais l'esprit de ténebres sur ces vérités mystérieuses, est-il une réponse à tous mes doutes plus triomphante & plus sensible, que l'impuissance

de tant d'impies obſtinés ſucceſſivement à les combattre ; & des myſteres victorieux de leurs attaques réitérées depuis dix-ſept ſiecles, n'ont-ils pas acquis un droit inaliénable à la croyance de tous les esprits ? Que ma raiſon indocile ſe revolte donc desormais contre les myſteres de ma religion, ſupérieurs à la foibleſſe de ſa conception & de ſes idées, pour me raſſurer alors je n'aurai pas même recours à tant de preuves inconteſtables qui me les démontrent ; à tant de prodiges du premier ordre opérés dans tous les ſiecles, en confirmation de leurs vérités ; à tant de prophéties qui m'annoncent leur accompliſſement futur ; prophéties évidemment inſpirées par l'esprit de Dieu, & viſiblement remplies au tems marqué dans toute leur étendue. Non, pour me convaincre de ces myſteres impénétrables, je n'invoquerai point la ſageſſe & le génie ſublime de tant de grands hommes, qui n'ont pu ſe refuſer à la

croyance de ces vérités, toutes prodigieuses qu'elles me paroissent; non, je ne présenterai point tant de preuves invincibles à ma raison incertaine pour l'obliger de souscrire aux mysteres ineffables de l'Homme-Dieu.

Regarde seulement, dirai-je à cette raison vaine & superbe qui ose troubler ma croyance; considere cette foule successive d'impies, déclarés d'âge en âge contre cette religion mystérieuse; vois-les tour à tour, essayer contre elle toute la subtilité de leurs esprits, employer toutes les forces de leur raison pour l'attaquer, réunir tous les genres de combats pour la détruire: c'étoient là, & ce sont encore des sages & des esprits forts selon le monde; & cependant ils n'ont encore opposé rien de solide aux vérités étonnantes que tu crois: & depuis que Jesus-Christ a paru sur la terre, ses fiers ennemis, toujours jaloux, toujours furieux, toujours occupés de le combattre & de l'humilier,

milier, ſont encore à démontrer la plus légere contradiction dans ſa doctrine, qu'ils oſent préſenter au monde comme un abîme de contradictions les plus inſoutenables & les plus ſenſibles. Or, à cette idée lumineuſe, je ſens, Chrétiens, que ma raiſon ſoumiſe rentre dans le ſilence qui lui eſt prescrit; que toute ma foi ſe réveille, que tous mes doutes s'évanouiſſent; & comme autrefois, au rapport des Peres de l'égliſe, les vains oracles du paganisme devinrent par leur ſilence les témoins forcés de la ſageſſe & de la puiſſance de l'Homme-Dieu, au moment qu'il parut ſur la terre, pour en être le ſauveur; ainſi ces ſages du ſiecle, ces faux oracles du monde, deviennent-ils encore aujourd'hui, non point par leur ſilence, mais par leurs discours, par leurs argumens dénués de toute apparence de raiſon, par les objections vaines & frivoles qu'ils nous oppoſent, les témoins forcés de tous les myſteres révélés par Je-

ſus-Chriſt, & qui ſeront toujours la baſe & le fondement de notre religion.

Et c'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, ſi vous ſçaviez penſer dignement de la religion de Jeſus-Chriſt, c'eſt ainſi que l'incrédulité de ces faux ſages, dont le mérite ſpécieux a de quoi vous ſéduire, loin de ſcandaliſer & d'affoiblir votre foi, deviendroit pour vous une nouvelle preuve, & une preuve invincible des ſublimes vérités qu'elle vous révele. C'eſt ainſi que les défaites apparentes de votre religion, feroient pour elle à vos yeux autant de ſujets de gloire, autant de véritables triomphes; & que les triomphes apparens dont l'impiété ſe glorifie, la couvriroient à vos yeux d'un opprobre éternel. C'eſt-à-dire que les efforts de tant d'impies renommés ne vous paroîtroient efficaces que contre eux-mêmes; que le principe préſomptueux de leur incrédulité ſerviroit à la combattre; que les ſyſtêmes fragiles de

leur incrédulité ſerviroient à la confondre ; que les objections toujours vaines de leur incrédulité ſerviroient à la détruire ; que vous ſçauriez enfin trouver la ſource intariſſable du ſalut du monde qui eſt la foi, dans les ennemis les plus acharnés à votre perte ; *Salutem ex inimicis noſtris ;* & profiter de leur fureur même, contre le dépôt ſacré de la religion qui vous éclaire & vous conduit, pour vous rendre fermes & inébranlables à tous leurs traits : *Salutem ex inimicis noſtris, & de manu omnium qui oderunt nos.* Luc. c. 1. Telle ſeroit, dis-je, l'heureuſe impreſſion que feroit ſur votre esprit cette incrédulité trop répandue, ſi funeſte à votre foi, ſi vous aviez conçu de votre religion cette idée auſſi noble que ſolide, que tout Chrétien doit en avoir ; cette idée qui la rendroit toujours plus vénérable à vos yeux, à meſure qu'elle vous paroîtroit plus attaquée & combattue par l'audace de l'incrédulité. Eh ! quelle eſt-elle cette

grande & magnifique idée de la religion de Jesus-Christ, que je voudrois graver profondément dans votre ame ? Comprenez-la, je vous prie, mes chers Auditeurs, & ne l'oubliez jamais.

C'est que la destinée de cette religion divine dont nous avons le bonheur d'être les disciples, ne doit point différer sur la terre de la destinée de Jesus-Christ même dont elle est l'ouvrage ; & que comme Jesus-Christ n'a dû entrer dans l'éternité de sa gloire, que par la voie sanglante de la croix & de l'humi-
Luc. c. 24 liation ; *Oportuit Christum pati & ita intrare in gloriam* ; ainsi la religion de Jesus-Christ doit trouver l'immortalité de sa gloire dans les humiliations passageres que l'incrédulité lui prépare de siecle en siecle au milieu du monde.

Oui, Chrétiens, s'il a fallu que l'humanité adorable de Jesus-Christ, pour être éternellement glorifiée comme elle devoit l'être, devînt d'abord un objet de mépris & de

contradiction pour le monde qu'elle venoit racheter au prix du sang de l'Homme-Dieu ; qu'elle fût en butte à la fureur également terrible & des hommes & des démons, depuis le moment de sa naissance jusqu'à l'instant de sa mort pour le genre humain ; il falloit pareillement que la religion de Jesus-Christ, avant que d'arriver au terme heureux & immuable de sa gloire, devînt l'objet des mépris & des contradictions du monde entier ; que pour être marquée visiblement au sceau de son divin auteur, elle reçût de ce monde perfide autant d'opprobres & d'indignités qu'il en avoit reçus lui-même ; que l'enfer, dont elle abbatoit l'empire, empruntât de siecle en siecle l'organe des hommes pour la blasphêmer ; que les hommes dont elle détruisoit les passions, employassent successivement toutes les armes de l'enfer pour la détruire elle-même ; & loin que sa vérité doive souffrir des contradictions toujours renaissantes,

qui devoient être ſon partage, c'étoit là plutôt le grand caractere que Dieu deſtinoit à diſtinguer le Chriſtianisme de toutes les fauſſes religions qui déſolent encore une partie de l'univers ; parce qu'il n'y avoit qu'une religion divine, révélée pour le ſalut des hommes, que le monde & l'enfer toujours aſpirant à les perdre, euſſent tant d'intérêt de combattre & d'anéantir : *Oportuit pati, & ita intrare in gloriam.*

Il a fallu qu'à ſon entrée dans le monde presque entierement idolâtre, cette religion eſſuyât dans la perſonne de ſes disciples & de ſes apôtres, tout ce que la rage des perſécuteurs pouvoit inventer d'ignominies, de tortures & de ſupplices ; afin que ſon progrès merveilleux dans le ſein de la perſécution même, prouvât clairement à l'univers, dont elle venoit diſſiper les ténebres, la force & la puiſſance infinie qui lui ſervoient de défenſe contre les cruautés du paganisme :

& il falloit encore que la fureur conſtante de l'impiété ſuccédât ſans ceſſe à la rage des perſécuteurs, afin que la perſévérance de ſon triomphe ſur l'esprit incrédule, prouvât évidemment à tous les peuples, aux plus éclairés comme aux plus ſimples, qu'elle eſt également invulnérable & aux vains raiſonnemens du philoſophe & au glaive meurtrier des tyrans : *Oportuit pati, & ita intrare in gloriam.*

Il a fallu que les tyrans de cette religion ſainte fuſſent des hommes redoutables par l'étendue de leur puiſſance, des empereurs, des céſars, des maîtres, des légiſlateurs du monde ; parce que ſans de pareils ennemis, la force divine, qui fait tout ſon appui contre les paſſions conjurées du cœur humain, n'auroit pas ſuffiſamment éclaté aux yeux des hommes : & il falloit encore qu'elle eût éternellement pour adverſaires, pour contradicteurs de ſa doctrine, des esprits forts, des philoſophes, des ſages, tous ces

héros d'incrédulité, dont le monde ne cesse de nous exalter les talens & le génie ; parce que sans de tels adversaires acharnés à la combattre, la sagesse infinie, dont elle est le plus bel ouvrage, n'auroit pas assez paru aux yeux du ciel & de la terre : *Oportuit pati, & ita intrare in gloriam.*

Il a fallu, il est vrai, pour l'honneur invariable de cette religion, qu'elle portât dans son sein depuis son origine, une tradition de grands hommes, d'hommes sçavans & vertueux, de confesseurs, de martyrs, de thaumaturges, de prophetes, qui fussent comme autant de braves héros pour la défendre dans ses combats, & d'astres brillans pour l'éclairer dans ces jours nébuleux qui semblent dérober son éclat au monde. Mais il ne falloit pas moins pour soutenir la gloire de cette religion, & il faudra toujours dans la suite des siecles, qu'il s'éleve de son sein contre elle-même, une succession d'hommes impies, de philosophes

insensés, de blasphêmateurs furieux, & pour m'exprimer avec plus d'énergie, une tradition de monstres, de démons couverts sous le voile de l'humanité, qui ne cessent de la décrier, de la combattre, de conspirer contre ses conquêtes, & qui ne la laissent jamais sans épreuves, sans contradictions, sans combats sur la terre; afin de ne l'y laisser jamais sans triomphes & sans victoires: *Oportuit pati, & ita intrare in gloriam.*

Car tels sont, ô mon Dieu! vos desseins adorables, quand vous laissez naître ces fameux impies dans les royaumes chrétiens, de les faire servir un jour à la gloire de votre sainte religion; & si leur impiété même n'y devoit pas contribuer dans l'ordre de vos décrets divins, ils cesseroient, ces impies déclarés qui portent l'esclavage dans toute l'étendue de votre empire, ils cesseroient bientôt de respirer & de vivre. Réunissez-vous donc, déserteurs perfides, ennemis furieux de

la religion de Jesus-Christ, réunissez-vous pour arrêter le cours de ses progrès & de ses victoires, qui ne seront bornées que par la catastrophe générale du monde. Hélas! loin d'appréhender pour elle & contre elle vos inutiles efforts, si je n'avois égard ici qu'à sa gloire, j'oserois presque vous défier au combat, & vous animer à cette guerre, que vous lui déclarez si hautement au milieu du monde. Vous la croyez abbatue sans ressource sous vos coups redoublés; vous vous applaudissez par avance d'un éternel triomphe; mais, (écoutez cet oracle plus infaillible que ces vaines prophéties de sa chute prochaine, dont vous scandalisez le monde chrétien, dans ces funestes écrits dont vous inondez la capitale & les provinces,) mais, malgré vous, malgré vous, & par vous-mêmes, elle ne cessera, cette religion sainte, de regner sur le monde & le plus grand monde, où vous ne cessez de blasphêmer, d'intriguer,

de conspirer contre elle. Malgré vous, & par vous-mêmes, elle dominera ſur tant de cœurs vraiment chrétiens, ſur tant d'esprits dociles à la voix infaillible de l'égliſe, ſur tant de grandes ames où vous prétendez vainement l'abolir & la détruire par vos miſérables complots. Malgré vous, & par vous-mêmes, elle trouvera ſon éternel appui dans le clergé plein de zele & de lumieres, qui veille à la foi de ce grand empire, dans le plus chrétien des princes, dans la plus vertueuſe des reines, dans leur auguſte famille, qui édifient, par l'exemple immuable de leurs vertus, la cour, leurs états & l'univers. Malgré vous, & par vous-mêmes, j'en deviendrai plus ferme à la croire dans tous ſes points, plus intrépide à l'annoncer au monde le plus ennemi de ſes dogmes & de ſes maximes; plus fort & plus triomphant à la défendre contre les aſſauts qui lui ſont livrés de toutes parts; & après avoir fait ſur la terre ma conſolation, ma-

force, mon espérance, elle fera; s'il plaît à Dieu, cette religion divine, toute ma gloire & tout mon bonheur dans le ciel, où nous conduise le Pere, &c.

DISCOURS
POUR LE MARDI DE LA III. SEMAINE DE CARÊME.

Sur l'autorité de l'Eglise.

Si Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut Ethnicus & Publicanus.

S'il n'écoute point l'Eglise, regardez-le comme un Païen & un Publicain. Ces paroles sont tirées du chapitre dix-huitiéme de l'Evangile selon saint Matthieu.

MADAME,

APRÈS un tel anathême prononcé par Jesus-Christ contre ceux de ses disciples qui oseront desobéir à son église, devroit-il se trouver encore des Chrétiens assez témé-

raires pour mépriser sa voix, & desobéir aux préceptes qu'elle leur impose ? Cependant, mes chers Freres, l'écoutons-nous nous-mêmes, cette église sainte, incapable de nous égarer ? Sommes-nous dociles à sa voix, l'interprete infaillible des oracles de l'Homme-Dieu ? Reconnoissons-nous dans nos doutes sur la foi, l'autorité de cette église qui nous a fait Chrétiens, & ne ferions-nous point du nombre de ces enfans révoltés qui de son sein se sont élevés contre elle, & ont secoué le joug de son obéissance ?

Je sçais ce qu'ils ont osé dire pour s'autoriser dans leur schisme, ces esprits superbes, ennemis de toute vraie subordination. Les uns ouvertement déclarés contre l'autorité enseignante, ont voulu persuader aux Chrétiens que la voie d'examen, c'est-à-dire que leur propre jugement suffisoit pour les conduire, & que c'étoit dégrader leur raison que de la commettre au jugement d'autrui. Les autres plus

modérés en apparence, mais non moins dangereux dans leurs prétentions, ont prétendu nous faire regarder comme invisible l'autorité établie par Jesus-Christ pour nous servir de guide au milieu des tempêtes qui menacent la foi. Deux erreurs opposées en apparence, mais qui aboutissent en effet au même terme, celui de l'incrédulité. Deux erreurs, dont la réfutation que j'entreprens dans ce discours, me donnera lieu de vous exposer les principes les plus solides de la foi chrétienne & catholique, dont la profession nous distingue de tant de peuples assis à l'ombre de la mort.

Faut-il une autorité enseignante dans l'église de Jesus-Christ, pour conduire & gouverner les Chrétiens? C'est la question que proposoient les Protestans, & dont ils donnoient la décision, en déclarant au monde la suffisance de la voie d'examen. Mais j'oserai vous dire avec tout homme raisonnable & sensé, que le Christianisme ne sçauroit subsister sans le secours d'une

autorité juge de la foi, qui gouverne tous les Chrétiens ſans exception. Où eſt-elle cette autorité qui doit inſtruire, éclairer le monde chrétien, & à quels ſignes certains peut-on la reconnoître? C'eſt la ſeconde queſtion propoſée par des hérétiques de différens ſiecles, & dont la déciſion de leur part fut toujours que la vraie égliſe dépoſitaire de l'autorité, devenue inviſible pour la multitude, ne ſe découvroit qu'à un petit nombre d'ames choiſies de Dieu, pour en perpétuer la durée. Mais j'oſerai vous répondre avec tout catholique, qu'il faut s'aveugler ſoi-même pour ne pas découvrir cette autorité toujours viſible à tous les Chrétiens qu'elle doit conduire. Comprenez bien, je vous prie, ces deux propoſitions qui renferment tout mon deſſein.

Autorité enſeignante dans l'égliſe, autorité néceſſaire pour conſerver ſur la terre la religion de Jeſus-Chriſt; ce ſera le ſujet de la premiere partie.

Autorité enseignante dans l'église, autorité toujours facile à reconnoître pour le plus simple fidele qu'elle doit conduire ; ce sera le sujet de la seconde partie.

Si je vous adresse ce discours, mes chers Auditeurs, ce n'est pas à dessein de vous inspirer pour l'église un attachement que je vous suppose à tous dans le cœur ; mais pour vous mettre en état de soutenir dans l'occasion l'autorité de cette église, & de faire rentrer dans son sein ceux de vos freres qui seroient engagés dans l'erreur, & dont vous pouvez être les apôtres avec autant & plus de succès que nous-mêmes. Donnez-moi toute votre attention ; s'il falloit même quelque contention d'esprit pour me suivre & me comprendre, je vous la demande aujourd'hui moins pour moi-même, que pour l'importance du sujet que je traite.

Vierge sainte, c'est de vous que l'église chante que vous avez triomphé seule de toutes les hérésies de la terre ; communiquez-moi à ce

moment cette force divine & souveraine dont vous soutenez l'église & dont vous accablez l'erreur. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

LORSQUE j'avance que l'autorité enseignante dans l'église de Jesus-Christ, est absolument nécessaire pour y conserver le dépôt de sa religion, ma pensée n'est pas, mes chers Auditeurs, de vous faire regarder tout examen en fait de religion révélée, comme incompatible avec l'obéissance de la foi. Il est en effet un examen non-seulement permis, mais louable encore & méritoire dans l'homme chrétien. Examen qui consiste à se rendre compte à soi-même des principes solides de sa croyance ; à se pénétrer des grands motifs de son attachement à l'église que l'on écoute. Examen qui rend raisonnable notre soumission, toute aveugle qu'elle est, & qui nous fait aimer par choix

& par raiſon, ce nom précieux de catholiques, que nous devons au bonheur de la naiſſance.

Mais, je veux dire qu'après cet examen ſuffiſant de notre part pour mettre à couvert les droits inaliénables de l'esprit humain, qui doit uſer de ſes lumieres naturelles avant que de les ſoumettre, & pour les ſoumettre au jugement de l'égliſe; il faut néceſſairement reconnoître dans cette égliſe, que Jeſus-Chriſt nous a laiſſée pour mere, une autorité enſeignante, qui décharge tous les Chrétiens, les plus éclairés comme les plus ſimples, d'acquérir par eux mêmes la connoiſſance des vérités qu'ils doivent croire; & que leur accorder le droit d'examiner par l'étude de l'Ecriture & des Peres, s'ils doivent croire ou non ce qu'on leur enſeigne, c'eſt détruire viſiblement la religion de Jeſus-Chriſt parmi les hommes, & la priver de l'unique reſſource qu'elle peut avoir pour ſe conſerver dans le monde où elle eſt établie pour durer toujours. Ecoutez-en les preuves.

Pour conserver dans le monde la supériorité de cette religion divine, il falloit sans doute perpétuer de siecle en siecle la connoissance de la foi, la certitude de la foi, l'unité de la foi, la pureté inaltérable de la foi. Il falloit donc dans l'église de Jesus-Christ, dois-je aussitôt conclure, une autorité qui enseignât & qui obligeât tous les esprits de croire à ses enseignemens; puisqu'il n'y avoit que cette autorité qui pût être un moyen de connoître les vérités de la foi, un motif de croire les vérités de la foi, un principe d'unité dans la profession de la foi, une regle pour discerner l'erreur & l'écarter sûrement du dépôt inaltérable de la foi. Reprenons, s'il vous plaît, & dans le parallele, ou plutôt dans l'opposition que je vais faire de la voie d'examen à celle de l'autorité, reconnoissez, Chrétiens, l'avantage inestimable dont vous avez joui, peut-être jusqu'à ce jour, sans reconnoissance & sans réflexion.

Et d'abord que l'autorité ensei-

gnante & décisive dans l'église de Jesus-Christ, soit un moyen nécessaire à ses disciples pour connoître les vérités de la foi, est-il une proposition plus claire & plus évidente? Jettez avec moi les yeux sur l'assemblage des hommes qui composent le monde chrétien, qu'y verrez-vous ? Beaucoup de simples dépourvus de talens & de génie, & un petit nombre d'esprits naturellement plus subtils & plus pénétrans; une multitude presque infinie d'ignorans, privés de toute connoissance, soit par choix, soit par nécessité, mêlée de quelques esprits habiles & éclairés, qui connoissent tout le prix du travail & de la culture; peu de vrais sages qui sçachent user des lumieres de leur raison; & quantité d'esprits peu sensés, que leurs travers provenant ou de la nature ou de l'éducation, font échouer dans les raisonnemens décisifs sur lesquels doit porter le fondement de leur foi.

De cette considération des hommes pris en eux-mêmes, passez à

celle des conditions diverses où ils sont occupés à remplir les devoirs pénibles de la nature & de la société, vous y voyez des princes livrés au gouvernement de leurs sujets ; des guerriers pour défendre nos provinces ; des magistrats pour y faire regner le bon ordre ; des négocians pour y entretenir l'abondance ; des artisans qui défendent leur vie contre les rigueurs de l'indigence ; des pauvres qui la soutiennent contre les approches menaçantes de la mort ; des petits chargés du service des grands ; des grands qui veillent à la conservation des petits ; des peres & des enfans ; des maîtres & des domestiques, assujettis à des devoirs mutuels & réciproques ; tel fut & sera toujours jusqu'à la fin des tems l'assemblage des hommes soumis à l'empire de Jesus-Christ. Et dès-lors, mes chers Auditeurs, ne concevez-vous pas que sans le secours d'une autorité toujours enseignante & sur laquelle on se repose de toutes les recherches nécessaires à con-

noître les vérités de la foi, la connoiſſance de ces vérités devient impoſſible à preſque tous les hommes ; je dis même à tous les hommes ſans exception. Allons par degrés dans la preuve d'une propoſition auſſi intéreſſante que celle-là.

Dans le ſyſtême de l'examen que l'homme eſt obligé de ſuivre, dès qu'il ne ſuit pas la voix de l'autorité, ſans doute que la réflexion, la lecture, l'étude, le raiſonnement, du moins ſur les articles conteſtés, devroient être le partage de tous les hommes deſtinés au Chriſtianisme, ſans que le ſimple & l'ignorant, pour qui l'examen ne feroit pas moins la regle de leur foi, que pour le reſte des hommes, pût en être diſpenſé. Mais que deviendroient alors tant de ſimples & d'ignorans qui, chez toutes les nations, forment évidemment le grand nombre? Hélas ! dépourvus qu'ils ſont des talens naturels ou acquis, néceſſaires à l'examen de ce qu'ils doivent croire, ils feroient donc, par leur ignorance & leur ſimplicité même,

ils feroient donc effentiellement exclus de la religion de Jefus-Chrift. C'eft-à-dire que cette religion divine, qui fe plaît à éclairer les fimples de fes plus vives lumieres, à inftruire les ignorans de fes myfteres les plus fublimes, à confondre les fages & les fçavans, par les esprits les plus foibles & les plus méprifables aux yeux du monde, n'auroit plus pour de tels hommes, que des vérités impénétrables & des connoiffances inacceffibles. C'eft-à-dire que les petits & les foibles, qui furent toujours la portion la plus chere du troupeau de Jefus-Chrift, ne pourroient plus s'ouvrir l'entrée dans la bergerie de ce divin pafteur ; & que tous les hommes, dont il eft dit mille fois dans l'écriture, qu'il leur eft plus facile qu'au refte des Chrétiens de conquérir le royaume des cieux, feroient comme néceffairement réprouvés, foit par le malheur de la naiffance, qui les auroit laiffés fans esprit & fans talens, foit par le malheur de l'éducation, qui les auroit privés de

la

la culture néceſſaire à l'examen de ce qui devroit être l'objet de leur croyance.

Mais ce n'eſt pas ſeulement les ſimples qu'il faut exclure de la profeſſion du Chriſtianisme, ſi c'eſt l'examen de notre propre intelligence qui doit nous en découvrir les vérités. Parmi les esprits même les plus éclairés, combien ſeroient retranchés du nombre des Chrétiens, ſi leur propre jugement devoit décider de leur religion. J'entends tous ces hommes chargés d'emplois laborieux & indispenſables, & qui ne pourroient dérober aux occupations eſſentielles de leur état le tems néceſſaire pour vaquer à l'examen dont il s'agit, & qui néanmoins ſeroit pour eux la ſeule voie pour arriver à la connoiſſance des vérités du Chriſtianisme ? Car il eſt évident que pour entreprendre un pareil ouvrage, il faudroit y conſacrer la meilleure portion de la vie humaine & de la plus longue vie, & renoncer même pour y réuſſir à tout autre emploi capable de

nous occuper férieufement ici-bas. Il faudroit donc que tout ce qu'il y a de princes occupés du gouvernement de leurs fujets, de courtifans affidus au fervice du prince, de militaires engagés dans les travaux de la guerre, de magiftrats chargés du bon ordre & du foin de rendre la juftice ; que tout ce qu'il y a de négocians employés dans le détail du commerce, d'artifans qui vivent de leur art, de peres obligés à nourrir leur famille du travail de leurs mains ou de leur esprit ; il faudroit que tous ces hommes, par la raifon même qu'ils feroient bons rois, bons juges, bons citoyens, bons peres, bons maîtres, ne puffent devenir les disciples de Jefus-Chrift. Pourquoi ? Parce qu'il ne feroit pas en leur pouvoir de dérober aux occupations de leur état, affez de loifir pour entreprendre férieufement l'examen de leur religion, ce qui cependant feroit pour eux le feul moyen de la connoître.

Chofe étrange ! Jefus-Chrift auroit voulu que tous les hommes fans

exception parvinssent à la connoissance de la vérité ; il auroit voulu que le regne de sa religion s'étendît sur tout l'univers, & soumît généralement tous les esprits ; & cependant il ne pourroit avoir pour disciples qu'un petit nombre d'hommes, estimables peut-être par leurs lumieres personnelles, mais essentiellement méprisables par leur oisiveté nécessaire dans tous les emplois de l'état, que l'examen de leur religion les empêcheroit de remplir. Systême malheureux qui réduiroit le Christianisme au rang de ces sectes misérables de l'ancienne philosophie, qui n'avoient d'autres partisans que quelques esprits versés dans l'art frivole du sophisme, ou dans la science du raisonnement, & devenus par là même inutiles dans la société.

Mais, que dis-je ? Et ce petit nombre même d'esprits uniquement adonnés à l'examen de leur religion, pourroit-il avec tous les travaux & les efforts dont il est capable, parvenir enfin à la connoî-

tre ? Non, mes chers Auditeurs ; quelque pénétrant, quelque laborieux que l'on ſuppoſe ce petit nombre d'eſprits diſtingués, il ne viendroit point à bout d'un pareil ouvrage. Car faites ici avec moi une réflexion bien capable de vous faire ſentir combien cet examen de religion ſeroit au-deſſus des eſprits les plus forts ; c'eſt qu'il n'eſt point de vrai milieu, entre la voie d'examen & celle de l'autorité. Deux voies tellement oppoſées par elles-mêmes, que l'on ne peut ſuivre l'une & l'autre enſemble. Il faut néceſſairement ou ſe ſoumettre à l'autorité déciſive ſur tous les points de croyance, ou les ſoumettre tous à l'examen d'une raiſon trop ſujette à l'erreur. Croire en effet ſur un point, & ſe faire juge dans un autre, ce ſeroit une inconſéquence manifeſte ; puiſque le même motif qui nous revolteroit contre l'autorité enſeignante ſur un ſeul article, devroit nous en faire mépriſer les enſeignemens ſur tout le reſte. Entreprendre l'examen d'un ſeul point

de la foi chrétienne & catholique, ce seroit donc évidemment s'obliger à l'examen de tous les autres.

Or, ce principe une fois posé, quel seroit l'esprit humain assez étendu pour devenir chrétien par la voie de l'examen ? J'en appelle ici à vous-mêmes, mes chers Auditeurs ; si je vous annonçois à ce moment que, pour être véritablement Chrétiens, il faudra qu'après vous être assurés vous-mêmes par l'examen le plus sérieux de la divinité de nos écritures, vous osiez entreprendre de les consulter dans toutes leurs parties ; d'en confronter toutes les versions ; d'en approfondir tous les textes ; d'en concilier toutes les contradictions apparentes : si j'ajoutois que tout ce qui est l'objet de la foi du monde chrétien, n'étant pas contenu dans l'écriture seule, il faudra, pour parvenir à la pleine connoissance de ses dogmes, que vous passiez aux volumes immenses des peres & des docteurs de l'église, témoins infaillibles de la tradition ; & qu'en-

fin de cette lecture prodigieuse, sans vous égarer un instant dans la suite & l'enchaînement des propositions sans nombre qu'elle vous présente, vous exprimiez vous-mêmes, & vous seuls, tous les articles que vous devez croire. Si, dis-je, on prétendoit vous faire acheter la foi chrétienne à ce prix, qui de vous seroit assez téméraire pour se flater d'y pouvoir atteindre? Le seul détail de l'entreprise évidemment au-dessus de vos forces, ne suffiroit-il pas pour vous desespérer, & pour vous faire conclure que l'unique moyen de connoître les vérités de la foi, pour l'homme même le plus studieux & le plus éclairé, c'est d'écouter ceux qui nous apprennent ce qu'ils apprirent eux-mêmes de leurs prédécesseurs, en remontant jusqu'aux apôtres, & dont le témoignage infaillible, à parler même humainement, est ce que nous appellons la voie d'autorité que suit le catholique, & dont il écoute les enseignemens? L'autorité enseignante dans l'église de

Jesus-Christ est donc évidemment nécessaire, comme le seul moyen de connoître les vérités de la foi : le seroit-elle moins comme l'unique motif de croire les vérités de la foi ?

2°. Car telle est l'essence même de la foi chrétienne, mes chers Auditeurs, de nous persuader sans mêlange d'aucun doute, & de porter dans nos esprits une conviction si ferme, que nous serions prêts à signer de notre sang les vérités qu'elle nous révele & nous oblige de croire. Fermeté, certitude de la foi, qui a fait éclore dans tous les siecles & tous les climats, ces troupes glorieuses de confesseurs, d'apôtres, de martyrs, qui ont vengé le nom de Jesus-Christ du mépris des nations & des insultes des tyrans. Or, quel sera le motif d'une foi si ferme, si ce n'est la voix d'une autorité enseignante sous la direction de l'Esprit saint, & qui, respectée comme celle de Dieu même, ne nous permette pas de balancer un moment à croire ce qu'elle en-

ſeigne ? Et ſi l'homme eſt réduit à chercher lui-même les différens points de ſa croyance par l'étude aſſidue de l'écriture & de la tradition, n'eſt-ce pas, au lieu de cette fermeté inébranlable qui doit accompagner la foi chrétienne, l'expoſer à mille perplexités qui l'anéantiſſent dans ſon principe ?

Pour répandre plus de jour ſur cette vérité, je n'aurois qu'à vous rappeller ici cette imperfection naturelle de l'esprit humain, & que l'expérience vous obligeroit de reconnoître dans les plus grands génies. Quelque diſtingués en effet que ſoient les esprits parmi les hommes, voyez-les indéterminés ſur le parti qu'ils doivent prendre dans les affaires les plus communes; remplis aujourd'hui d'une idée qu'ils desapprouvent demain ; obſtinés dans le parti qu'ils ont pris ſans raiſon, & faciles à quitter celui qu'ils avoient mille raiſons de prendre ; adoptant tour à tour le faux & le vrai ſur des ſpéculations naturelles, ou l'un & l'autre leur parois-

ſent également démontrés. Or à la vue de cette irréſolution, dont ne ſont pas exempts en mille occaſions les esprits les plus pénétrans, qui trop ſouvent ne portent leur vue plus loin que le vulgaire, que pour découvrir plus de raiſons apparentes de douter, de balancer, de flotter dans l'incertitude; pouvez-vous ne pas convenir que de tels esprits ſont incapables de ſe décider eux-mêmes ſur tant de points qui doivent être l'objet de leur foi, ſans le ſecours d'une autorité ſupérieure à celle de l'examen qu'ils en pourroient faire?

Eh! comment en effet des esprits qui doutent & ne ſe déterminent pas, qui disputent & ne ſe rendent pas, qui changent & ne ſe fixent pas, qui s'égarent & ne reviennent pas; comment de tels esprits pourroient-ils ſe décider ſûrement par eux-mêmes, ſur tant de vérités diverſes que nous a révélé Jeſus-Chriſt, & qui forment le corps de ſa religion?

Dira-t-on après ces hommes pré-

ſomptueux, qui regardoient l'autorité enſeignante comme inutile dans l'égliſe, dira-t-on que l'Eſprit ſaint, ſuppléant à la foibleſſe de la raiſon humaine, inſpireroit lui-même tous les fideles dans un examen ſi pénible, & diſſiperoit tous les doutes par l'infaillibilité de ſon inſpiration ? Réponſe miſérable, qui donneroit carriere aux ſuperſtitions, aux fureurs du fanatisme le plus inſenſé, & qui rendroit l'Eſprit divin reſponſable de mille contradictions palpables, où l'on a vu tomber tant d'héréſiarques qui ſe donnoient hautement pour ſes organes & ſes interpretes dans le monde chrétien.

Dira-t-on que la clarté de l'écriture eſt ſi ſenſible d'elle-même & ſi lumineuſe, qu'elle raſſure l'eſprit humain contre les incertitudes dont il peut être ſuſceptible ? Menſonge le plus évident qui fût jamais ! Si le vrai ſens de l'écriture eſt ſi clair pour toutes les ſortes d'eſprits qui en font l'objet de leurs réflexions, eh ! pourquoi donc l'apôtre ſaint

Pierre disoit-il aux Chrétiens de son tems, que les épîtres de saint Paul présentoient des obscurités difficiles à pénétrer : *In quibus sunt quædam difficilia intellectu.* Pourquoi les plus sçavans commentateurs des livres saints ont-ils employé tant de méditations & de veilles, pour les concilier & les éclaircir dans tous les points ? Mais que l'écriture soit aussi claire qu'on le voudra dans les oracles qu'elle annonce, le sera-t-elle également pour tous ses lecteurs ? Le sera-t-elle pour des esprits entêtés d'une opinion fausse qui les préoccupe ? Le préjugé qui les séduit ne changera-t-il pas pour eux en ténebres les plus brillantes clartés qui nous guident, jusqu'à leur faire voir l'opinion erronée dont ils sont imbus, dans les textes même qui la proscrivent ? 2. Petr. c. 3.

Ceci est mon corps, dit Jesus-Christ à ses apôtres, & dans leurs personnes, au reste du monde, en instituant l'eucharistie : *Hoc est corpus meum.* Quoi de plus clair & de plus formel que ce peu de paroles

pour exprimer le changement réel du pain au corps adorable de Jesus-Christ ! Et cependant combien d'hérétiques dans les différens siecles ont prétendu expliquer ce texte divin, dans un sens favorable à leurs erreurs sur ce grand mystere, dont Dieu même est le sujet comme il en est l'auteur.

Dira-t-on que la décision de l'autorité qui prononceroit sur la foi, peut présenter à l'esprit un double sens qui donne lieu à l'incertitude, ainsi que l'écriture même soumise à l'examen des particuliers ? Ah, quelle différence de l'une à l'autre, mes chers Auditeurs ! L'autorité d'un juge qui décide par ses arrêts, regardés comme autant d'oracles, est une autorité vivante toujours prête à s'expliquer, & qu'il m'est permis de consulter à tous les instans. Qu'il me survienne un doute sur le vrai sens de sa décision, je l'interroge ; il me répond, & m'éclaircit par sa réponse. Ai-je entendu sa décision comme j'ai dû l'entendre, il m'y confirme. Me

ſuis-je égaré dans l'intelligence du vrai ſens, il me redreſſe; & mon esprit desormais ſatisfait, demeure tranquille dans ſa croyance. Mais que ſur le vrai ſens de l'écriture, dont je n'aurai que moi-même pour interprete, il me ſurvienne quelque doute qu'il ne ſera pas en mon pouvoir de réſoudre, où pourrois-je en trouver la réſolution & le remede? L'écriture même qui en ſera la ſource, par le peu de clarté qu'elle m'offrira, pourra-t-elle en effet m'en dégager? Sa déciſion eſt un oracle en tout pour moi, je l'avoue; mais un oracle muet, & qui ne s'explique pas. Il faudra donc me réſoudre à floter ſans ceſſe dans l'incertitude, à laiſſer mes doutes ſe multiplier de plus en plus, & à me contenter de probabilités pour articles de foi.

Dira-t-on enfin que l'écriture divine attentivement méditée s'explique aſſez elle-même, & qu'un texte bien compris doit ſervir à l'intelligence d'un autre moins facile à comprendre? Mais lorsque j'employerai le texte qui me paroît

clair, à l'intelligence de celui qui me paroît obscur, d'autres esprits qui trouvent de l'obscurité où je crois voir l'évidence, & de la clarté sans nuage, où je ne la vois pas; au lieu d'expliquer, comme moi, le premier texte par le second, ne seront-ils pas en droit d'expliquer le second texte par le sens du premier? Et alors de quel côté sera le véritable sens que l'on cherche à connoître? Nouvel embarras, duquel je ne pourrai sortir que par la décision d'une autorité infaillible qui prononce sur le vrai sens de l'écriture, & qui m'inspire la croyance ferme & certaine qui fait le mérite essentiel de la foi. L'autorité enseignante dans l'église est donc un moyen essentiel de connoître, un motif nécessaire pour croire les vérités de la foi; est-elle moins un principe nécessaire à maintenir les hommes dans l'unité de la foi?

3°. Non, non, mes chers Auditeurs; figurez-vous en effet la diversité infinie des esprits qui distinguent les hommes, des passions qui

les dominent, des préjugés qui les aveuglent, des intérêts qui les font agir; diversité d'esprits, de préjugés, de sentimens, d'intérêts humains, qui entretient parmi les hommes cette variété presque incroyable de mœurs, de coutumes & de modes dans les sociétés; d'opinions & de systêmes dans les sciences; & sur-tout de religions & de sectes, dont le nombre est encore si multiplié malgré l'étendue du Christianisme. Or, c'est au milieu de ce monde, devenu le théâtre de la bizarrerie & de l'inconstance humaine; c'est parmi tant d'hommes, ou déjà divisés entr'eux ou toujours prêts à l'être par les semences de discorde qu'ils portent en eux-mêmes, que Jesus-Christ entreprend d'établir sa religion. A quel dessein? Vous le sçavez. A dessein de réunir tous les peuples sous une même loi, de captiver sous une même croyance les esprits les plus opposés; de ne faire qu'un seul royaume de tous les empires de la terre, & qu'une seule famille

de toutes les ſociétés : ouvrage le plus digne d'un Homme-Dieu, que ce Dieu-Homme commença lui-même, & dont il remit l'entiere exécution à ſes apôtres & à leurs ſucceſſeurs, qu'il fit les dépoſitaires de ſon autorité ſuprême jusqu'à la fin des ſiecles.

Or l'autorité enſeignante & déciſive qui accomplit aux premiers tems du Chriſtianisme ce grand ouvrage de l'unité univerſelle en fait de religion, n'eſt-elle pas ſeule en état de le conſerver ? Si depuis les premiers apôtres il a toujours dû s'élever dans le royaume de Jeſus-Chriſt des disputes & des discordes en matiere de foi, pour appaiſer efficacement ces querelles, où chacun croyant combattre pour la vérité, ne tend qu'à la diviſer, ne faut-il pas une autorité également respectable pour les divers partis, qui leur marque le milieu précis où la vérité réſide, entre les deux extrémités qui ſont l'erreur ; une autorité qui leur diſe, comme Dieu même aux flots impétueux de la

mer : Vous irez jusques-là, esprits audacieux, & vous ne pafferez point ces bornes que je vous prefcris. *Hic confringes fluctus tuos.* Une autorité enfin qui parmi les interprétations diverfes dont on charge l'écriture & les peres, s'arrête à la feule véritable, qui exprime la foi chrétienne & catholique, fans fe laiffer éblouir de mille autres fpécieufes & apparentes, mais oppofées réellement à la vérité. Sans le fecours de cette autorité dominante qui faffe réprouver aux uns le fentiment qu'ils adoptent, & adopter aux autres le fentiment qu'ils réprouvent ; quel moyen de réunir jamais des esprits humains que divifera le motif facré de la religion qui doit fervir de regle à tous leurs jugemens ? Croirons-nous que des hommes, qui n'ont pu trouver encore un principe de réunion fur les matieres les plus indifférentes ; que des hommes qui disputent depuis le commencement du monde, & qui disputeront éternellement fur des queftions qui font du reffort de

Job. c. 38.

la raiſon humaine ; parce qu'il n'y a point d'autorité étrangere à cette raiſon qui les décide & les termine ? Croirons-nous que ces mêmes hommes, ſans une autorité également ſouveraine & infaillible qui les réuniſſe par la juſteſſe & la clarté de ſes oracles, s'accorderont jamais dans les diſputes qui s'éleveront entr'eux en matiere de foi ?

L'écriture même & les peres qu'ils prendront pour juges & arbitres de leurs différens, loin de les concilier, ne fourniront-ils pas l'occaſion de nouvelles diſcordes ? Abandonnés qu'ils ſeront à eux-mêmes, dans l'interprétation des livres ſacrés, ne ſera-t-il pas néceſſaire qu'ils penſent diverſement ſur preſque tous les points de foi ſoumis à leur examen ? Que l'un n'apperçoive pas dans l'écriture ou dans les peres, ce que l'autre y découvre, ou le conçoive ſous un différent jour ; qu'il ſe tire des conſéquences tout oppoſées du même texte, ſelon la portée de l'eſprit qui le conſidere & le médite ; & que le principe du

raisonnement diversifié à l'infini dans tous les êtres qui en sont capables, enfante incessamment entre eux de nouvelles guerres, qui à force de diviser la religion toujours une, toujours invariable dans ses dogmes, parviennent enfin à la détruire & à l'anéantir dans les cœurs.

Témoin, mes chers Auditeurs, témoin cette fameuse secte, (je parle de la secte protestante) qui la premiere entreprit ouvertement de substituer à la tyrannie prétendue de l'autorité de l'église, la voie de l'examen particulier dont elle fit la base de sa réforme; quelle fut en effet la destinée, dirai-je de cette religion, ou de cette irreligion nouvelle qui menaçoit de s'établir sur les ruines de l'ancien Christianisme? Vous le sçavez, il ne fallut qu'un demi-siecle pour la voir naître, s'affoiblir & se détruire sensiblement elle-même, par les divisions infinies dont la science de l'examen étoit la source. Le Protestant, le Sacramentaire, le Zuinglien, l'Anaba-

ptiste, formerent des partis opposés qui se diviserent encore. On vit sortir du sein de la même secte jusqu'à cent opinions diverses, dont chacune avoit son chef & ses partisans décidés. Et tandis que l'Eglise de Jesus-Christ, fondée sur l'autorité enseignante, comme sur un principe d'unité pour tous les fideles, se faisoit entendre à tous les peuples en ne parlant qu'un seul langage, comme les apôtres, par une imitation du prodige qui leur communiqua le don des langues, la cabale furieuse de Luther, par ses variations multipliées, renouvelloit le prodige de la tour de Babel, où à force de langages divers on ne s'entendoit plus.

En vain pour l'accomplissement de ses desseins politiques, un puissant empereur voulut arrêter le cours de leurs divisions domestiques; en vain voulurent-ils plus d'une fois eux-mêmes faire cesser le scandale & l'indécence de leurs discordes, par une profession de foi commune & généralement approu-

vée. Des confeſſions toujours nouvelles enfanterent dans la ſecte de nouvelles diviſions, de nouveaux ſchiſmes. Animés les uns contre les autres de ces haines furieuſes qu'ils avoient conçues contre l'autorité légitime, ils tournerent à leur propre ruine cet eſprit de trouble & d'intrigue dont leur réforme étoit l'ouvrage. Et la célebre confeſſion d'Ausbourg, malgré tous les changemens qu'elle eſſuya, ne put réunir & concilier des eſprits qui n'avoient entr'eux d'autre principe d'unité que leur ſéparation commune de l'égliſe catholique, apoſtolique & romaine. Ainſi l'avez-vous permis, ô mon Dieu! pour l'inſtruction du vrai fidele, qui voit la preuve la plus authentique de l'autorité néceſſaire à gouverner ſa foi, jusques dans le malheureux ſort des ennemis déclarés contre elle.

Je ne m'arrêterai point ici, Chrétiens, à remarquer l'effet inévitable de ces diviſions en matiere de foi; je veux dire la ruine totale de la paix & de la charité, dont Jeſus-

Christ a fait le fondement de sa morale & le caractere distinctif de ses disciples. Delà en effet les combats sanglans, les guerres interminables que ne pouvoient arrêter les liens les plus sacrés qui ravissent les hommes; de là le renversement trop certain des états les mieux affermis, dont tous les citoyens abandonnés à leurs propres sens, seroient autant d'ennemis domestiques. Inconvéniens qui, dans le systême de l'examen, permis aux Chrétiens, feroient du Christianisme la plus pernicieuse de toutes les religions, qui auroient rendu cette religion sainte digne de toutes les persécutions qu'elle eut à essuyer dans son origine, & devroient nous faire regarder les Dioclétiens, les Nérons, & ses autres tyrans, comme les plus sages & les plus équitables de tous les hommes. Non, je ne m'arrête point à cette preuve, quoique décisive, que de pareils inconvéniens me fourniroient contre la voie d'examen. C'est assez pour la rendre insoutenable, qu'elle

ſoit incompatible avec l'unité de la foi, & que cette unité ne puiſſe être maintenue que par l'autorité enſeignante qui ſe déclare infailliblement pour la vérité, & qui frape d'anathême tout Chrétien qui ne l'écoute pas. Anathême, il eſt vrai, qui ſouvent ne réprimera pas l'orgueil de ces ſujets rebelles ; mais frapés qu'ils ſeront des foudres de l'égliſe & bannis de ſon ſein, leurs clameurs ſéditieuſes ne pourront altérer dans l'égliſe l'unité de cette foi, qui ſubſiſtera toujours indiviſible parmi ſes véritables enfans, du nombre deſquels ils ne ſeront plus.

4°. Enfin autorité enſeignante dans l'égliſe, autorité néceſſaire pour diſcerner l'erreur & l'écarter du dépôt inaltérable de la foi ; & c'eſt, mes chers Auditeurs, l'argument invincible qu'oppoſoit aux partiſans de l'examen, cet illuſtre converti, qui mérita d'être appellé le fléau des proteſtans, après avoir été le ſoutien & l'eſpérance de leur parti. Dites-moi, leur di- Papin.

ſoit-il, en leur rendant raiſon de ſon retour à l'égliſe, dites-moi comment vous pourrez discerner l'erreur de la vérité, & traiter un dogme de faux & d'erroné, ſi c'eſt l'examen ſeul qui doit vous ſervir de regle de foi? Sur ce principe eſt-il une opinion, quoique fauſſe & même extravagante, qui doive vous paroître condamnable, & ne devez-vous pas tolérer univerſellement & ſans diſtinction les ſentimens les plus oppoſés à ceux dont il vous plaît d'embraſſer la croyance? Car, pourſuivoit-il par un raiſonnement qui reſtera toujours ſans replique, vous devez tolérer en matiere de religion quiconque admettra pour ſe conduire la regle que vous ſuivez vous-mêmes, puisque vous ne pouvez condamner des hommes guidés par cette regle qui vous dirige, ſans la regarder comme ſujette à l'erreur, ce qui ſeroit vous condamner vous-mêmes.

Or toutes les ſectes différentes, dont les partiſans n'ont pas moins droit que vous de compter ſur les lumieres

lumieres de leur raiſon, pourront vous dire, & vous diront en effet que c'eſt ſur la foi de cette raiſon qui les éclaire, que leur doctrine leur a paru véritable. Sur quoi fondés ? Pourriez-vous donc les accuſer d'erreur, & les méconnoître pour vos freres ? Et d'abord parmi les Chrétiens tous les partis oppoſés au vôtre vous diront que ſur l'examen qu'ils ont fait des écritures, ils rejettent comme apocriphes certains textes que vous regardez comme légitimes, & qu'ils n'apperçoivent point dans les autres, les dogmes que vous croyez y voir clairement exprimés. Il faudra donc que vous tolériez tous les Chrétiens que vous avez réprouvés jusqu'ici comme hérétiques, & comme ſéparés de la vraie égliſe, dont vous croyez ſeuls être les membres.

Le juif vous dira qu'après un mûr examen de nos écritures, il n'a reconnu de traces de divinité que dans l'ancien teſtament qu'il adopte, & qu'il n'a vu aucun caractere divin dans le nouveau qu'il rejette. Il

faudra donc que vous tolériez tous les juifs, devenus depuis tant de ſiecles des objets d'horreur & de mépris pour toutes les nations du monde.

Le déiſte vous dira que ſa raiſon ne lui préſente aucun caractere de divinité, ni dans l'ancien teſtament ni dans le nouveau ; & que c'eſt là ce qui lui fait rejetter l'un & l'autre qu'il vous plaît de regarder comme divins. Il faudra donc que vous tolériez tout ce qu'il y a de déiſtes dans l'univers, qui blasphêment la loi de Moïſe & celle de Jeſus-Chriſt.

Le mahométan vous dira que dans l'alcoran de ſon légiſlateur, que vous nommez un faux prophete, ſa raiſon lui découvre des ſignes évidens de l'inſpiration divine, qu'il n'apperçoit point dans les livres des Chrétiens. Il faudra donc que vous tolériez les ſectateurs ſtupides & inſenſés du mahométiſme, dont l'établiſſement a fait l'opprobre de la raiſon humaine.

Le païen vous dira que le juge-

ment de ſa raiſon lui fait trouver le langage divin dans les livres de ſes poëtes, dont l'enthouſiasme & le ſublime annoncent au genre humain les oracles de la divinité. Il faudra donc que vous tolériez les rêveries du paganisme, qui ne doivent leur origine qu'aux égaremens de l'imagination & du cœur de l'homme.

Enfin l'athée, l'athée même vous dira que dans cet univers & dans l'arrangement des parties qui le compoſent, ſa raiſon ne voit rien qui l'oblige d'adorer un ſouverain Etre, créateur de tout par ſa puiſſance, & qui gouverne tout par ſa ſageſſe. Il faudra donc que vous tolériez la folie inconcevable de l'athéisme, qui ne laiſſe à l'homme d'autre fin, d'autre principe, d'autre Dieu que lui-même.

Vous me répondez, continuoit contre les proteſtans cet illuſtre apologiſte de l'autorité enſeignante, dont ils rejettoient l'empire, vous me répondez d'abord que vous ne devez tolérer parmi les Chrétiens,

que ceux dont la raiſon, après l'examen des écritures, ſe trouvera d'accord avec la vôtre ſur les articles fondamentaux de la foi. Mais n'eſt-il pas viſible que la diſtinction des articles fondamentaux, & de ceux qui ne le ſont pas, ne ſçauroit être fixée ſans dispute, que par l'autorité dont vous refuſez d'écouter la voix ; & que dans le ſyſtême de l'examen que vous ſuivez, il ſera permis à tout homme de ſe faire une vérité fondamentale de ſon erreur même, dont il prendra pour preuve l'écriture interprétée par ſa raiſon, qui, comme à vous, lui tiendra lieu de pape, d'évêques, de docteurs & de concile.

Vous me répondez encore, que du moins vous ne devez pas la tolérance à des hommes qui ne ſont pas Chrétiens ; parce qu'ils ne reconnoiſſent point la divinité de l'écriture qui vous ſert de regle de foi, & qui doit en ſervir à tous les hommes. Mais ne voyez-vous pas que votre regle de foi n'eſt point proprement l'écriture ; mais votre

raiſon ſeule qui, ſelon vous, doit décider ſi l'écriture dont le monde chrétien s'autoriſe, eſt vraiment divine, & quel en eſt le véritable ſens. Oui; la regle ſuprême de votre foi prétendue, c'eſt uniquement la raiſon, dont tous les impies ſe prévalent pour appuyer leurs dogmes pervers. Mais ce ſont des inſenſés, me dites-vous, & qui abuſent évidemment de leur raiſon même qu'ils apportent en preuve. Je le veux, & rien n'eſt plus vrai. Mais dans vos principes, pouvez-vous de bonne foi leur faire ce reproche. Que le catholique accuſe hautement l'impie d'abuſer de ſa raiſon, il ſera toujours en droit de le faire; parce que loin de regarder comme infaillible dans ſes jugemens la raiſon de chaque particulier, il regarderoit comme un inſenſé quiconque ſeroit oppoſé de raiſon avec le reſte des hommes.

Mais vous, Proteſtant, qui ne donnez à chacun des Chrétiens que ſa propre raiſon pour regle de foi, ſi l'athée même s'autoriſe de cette

regle pour appuyer ſon extravagance, il ne vous reſte plus de moyen pour le convaincre d'erreur & de folie, & vous ne pouvez lui refuſer la tolérance dont la juſtice vous rend redevable à ſon égard. Dites-lui que le témoignage unanime des hommes qui reconnoiſſent, qui adorent un Etre ſuprême créateur de l'univers, condamne évidemment ſon impiété ; il vous répondra que ce n'eſt point le jugement d'autrui, mais ſon jugement perſonnel qui, ſelon vous, doit lui ſervir de regle, & que s'en fier à d'autres qu'à lui-même, ſur le point de ſa religion, ce ſeroit rentrer dans la voie d'autorité dont vous l'aviez d'abord affranchi.

C'eſt ainſi, mes chers Auditeurs, que ce grand défenſeur de l'autorité catholique, dont j'emprunte ici le raiſonnement, démontroit aux proteſtans l'abſurdité de leur principe, par l'affreuſe conſéquence du tolérantiſme univerſel, inſéparable de la voie d'examen. Or ce qu'il diſoit avec tant de vérité de l'égliſe

protestante, c'est ce qu'il faudroit dire également de toute autre église qui ne reconnoîtroit pas l'autorité enseignante pour regle de foi. Que deviendroit donc la religion de Jesus-Christ, ce chef-d'œuvre de la sagesse divine, dans le systême de l'examen introduit parmi ses disciples ? Cette religion inaltérable, dont les vérités ne se confondront jamais avec les inventions humaines, que deviendroit-elle alors ? Et que seroit-elle autre chose qu'un assemblage monstrueux, mais nécessaire, de toutes les erreurs & de toutes les impiétés imaginables ; parce qu'il n'y auroit plus de regle pour discerner, pour rejetter seulement l'erreur ; ou plutôt parce que la regle unique pour la reconnoître, qui seroit la raison & l'examen de chaque particulier, serviroit également à prouver les opinions les plus opposées entr'elles ?

Vainement Jesus-Christ nous auroit avertis que jusqu'à la fin des siecles il devoit s'élever des hérésies dans son église ; *Oportet hæreses esse* ; 1. Cor. c.11.

il n'y auroit plus desormais d'opinions si contraires à la foi, que l'on dût regarder comme hérétiques. Vainement nous auroit-il annoncé qu'il paroîtroit à la fin des tems des faux prophetes pour nous séduire ; *Multi pseudo-prophetæ surgent;* il n'y auroit plus de séducteur qui n'eût droit d'exiger de nous la tolérance, & d'annoncer par-tout sa fausse doctrine. Vainement nous auroit-il précautionnés contre la contagion du pharisien ; c'est-à-dire de tout homme capable de nous séduire par l'austérité apparente de ses mœurs ; *Cavete à fermento pharisæorum ;* il n'y auroit plus d'homme si fourbe, si hypocrite dans l'église, qui dût nous paroître corrupteur de la vérité, & qui ne méritât tous les égards de la charité que l'on doit à des freres.

Math. c. 24.

Math. c. 16.

Que d'abîmes, grand Dieu ! que de précipices ouverts de toutes parts, où le Chrétien est conduit par sa raison, quand elle ne se laisse pas elle même conduire à l'autorité ! Ignorance, incertitude, divi-

ſion, mêlange & corruption néceſſaire de la foi. Voilà donc les fruits de cet examen qui devoit affranchir le Chriſtianiſme de l'eſclavage de l'autorité, & nous faire rentrer dans la vraie liberté des enfans de Dieu. Et telles ſeront toujours, Chrétiens, les ſuites déplorables de tout ſyſtême, où l'on entreprendra de faire dominer la raiſon ſur la foi, & de s'écarter de l'autorité ſur un ſeul article de croyance. Car quoique j'aye paru ne combattre qu'une eſpece d'héréſie dans la premiere partie de ce diſcours, je dois vous faire obſerver ici qu'il n'eſt point d'hérétiques, & qu'il n'en ſera jamais que je n'aye combattu par les mêmes armes; parce qu'il ne peut s'élever une ſorte d'héréſie qui ne rejette l'autorité de l'égliſe ſur quelque point particulier, & qui ne doive conſéquemment la méconnoître ſur tous les articles de la foi. Autrement on ne peut éviter de ſe contredire ſoi-même; on croit & on ne croit pas; on écoute l'autorité & on ne l'écoute pas; on ſe

dit Chrétien & on ne l'eſt pas ; plus déraiſonnable dans ſes écarts, que l'incrédule même qui ne s'égare que dans le principe, l'hérétique s'égare tout à la fois & dans le principe & dans les conſéquences, & captive inutilement ſon esprit pour garder desormais les reſtes d'une religion dont il n'eſt plus & ne peut plus être le disciple.

Auſſi de tout tems a-t-on vu l'héréſie conduire la plûpart de ſes ſectateurs à l'irreligion du plus pur déisme. On s'étonne quelquefois de voir des Chrétiens élevés dans le ſein de la catholicité, devenir des incrédules & des impies décidés. Mais pourquoi s'en étonner dans un ſiecle où l'erreur s'eſt répandue & ſe répand encore tous les jours ? Combien cette funeſte erreur, parmi les Chrétiens qu'elle a infectés, n'a-t-elle pas dû faire de déſerteurs & d'apoſtats de leur religion ? Devenus rebelles à l'autorité de l'égliſe ſur quelques propoſitions condamnées, n'eſt-il pas naturel qu'ils ayent ceſſé de regarder cette auto-

rité enſeignante comme le fondement & l'appui de leur foi ? Fruſtrés ainſi, par eux-mêmes, de la reſſource de l'autorité pour ſe conduire, n'eſt-il pas naturel qu'ils ayent rejetté des myſteres dont nul témoignage ne pouvoit plus leur garantir la vérité ? Qu'ils ayent demandé des démonſtrations philoſophiques pour croire le myſtérieux qui ne peut être démontré que par les motifs qui en perſuadent la révélation ? Qu'ils n'ayent bientôt retenu de tout le Chriſtianisme que le culte naturel & néceſſaire d'un Dieu, & de l'héréſie n'ayent fait qu'un pas au comble de l'incrédulité ? Que ſi tons les partiſans des ſectes hérétiques n'en viennent pas là, ſi quelques-uns s'en tiennent à l'erreur, ſans aller plus loin, mes chers Freres, ce ne peut être qu'un effet de la foibleſſe ou du travers de leurs esprits, qui ſe laiſſent conduire à l'autorité d'un ſeul homme, tel qu'un Luther & un Calvin, dont rien ne leur prouve la miſſion, tandis que l'autorité la plus reſpectable

de l'univers leur a paru trop foible pour les perſuader.

Quelle concluſion de ces principes ſi juſtes & ſi ſolides, & quel fruit devons-nous retirer de cette premiere partie ? C'eſt, Chrétiens, de nous confirmer de plus en plus dans l'obéiſſance que nous devons à cette autorité divine, ſi peu reſpectée dans les différens ſiecles par tant de faux disciples de Jeſus-Chriſt. Car n'eſt-ce pas là le deſordre trop ordinaire, & qui fit gémir dans tous les tems l'égliſe de Jeſus-Chriſt ; je veux dire cette liberté que l'on ſe donne de parler contre l'autorité de l'égliſe, de déclamer ouvertement contre ſes paſteurs, de cenſurer ſes déciſions infaillibles, ſouvent avec moins de retenue que les jugemens toujours ſujets à l'erreur, qui partent d'une autorité humaine & ſubalterne. Cependant, & c'eſt ce qu'il y a de plus déplorable encore, on ſe dit attachés à l'égliſe ; on veut être appellés les vrais enfans de l'égliſe, malgré cet eſprit de revolte que l'on nourrit

habituellement contre elle. Chose étonnante ! on se fait les juges de cette église ; on s'éleve contre ses arrêts ; on loue ce qu'elle réprouve ; on soutient ce qu'elle condamne ; on lit sans scrupule les ouvrages qu'elle proscrit ; on répand artificieusement la doctrine frapée de ses anathêmes ; l'on se comporte enfin comme les plus grands ennemis de l'église ; & malgré cette conduite, qui caractérise les esprits les plus rebelles à sa voix, on ose encore se glorifier de lui obéir. Quelle contradiction plus palpable?

En est-ce assez ? Non, Chrétiens ; & voici le comble du desordre. C'est que cette contradiction toute sensible qu'elle est, on s'obstine contre toutes les lumieres du bon sens, à la méconnoître dans soi-même ; c'est que l'on chérit son aveuglement volontaire sur ce point, jusqu'à s'irriter, se déchaîner avec fureur, s'échaper en invectives & en injures atroces, contre quiconque oseroit entreprendre de dissiper de pareilles ténebres. Qu'un mini-

ſtre de l'égliſe combatte à la bonne heure mille autres desordres qui ne touchent que les mœurs, quelque intéreſſé que l'on puiſſe être dans cette morale, on l'écoutera volontiers, du moins ſans murmure; mais on ne veut rien entendre ſur cette desobéiſſance qui, en ruinant le principe de la foi, ruine le fondement de toutes les vertus chrétiennes.

On conviendra bien, mais d'une maniere vague & générale, qu'il faut être ſoumis en matiere de foi; mais ſi l'on oſe dans les chaires chrétiennes démêler l'artifice & l'équivoque de ce langage, ſi l'on montre à ceux qui l'employent pour ſéduire le monde qu'ils ne ſont pas ſoumis en effet comme ils doivent l'être, c'eſt, à leur avis, porter le zele trop loin; c'eſt paſſer les juſtes bornes de la discrétion, de la prudence, de la charité. Ah! Chrétiens, quelle discrétion! quelle prudence! quelle charité funeſte que celle qui porteroit un miniſtre de l'évangile à uſer de ces ménagemens timides

& politiques, quand il s'agit du premier & du plus essentiel devoir du Christianisme, qui est la soumission à l'autorité ! Cette charité prétendue dans l'orateur chrétien, surtout au tems où nous vivons, ne seroit-elle pas de sa part une véritable foiblesse ? Eh ! que me serviroit, mes chers Freres, de vous prêcher les maximes de l'évangile, que vous serviroit-il à vous-mêmes de les pratiquer, si la soumission, qui est le fondement de sa morale & le principe de ses vertus, venoit à manquer dans vos cœurs ?

Si donc, mes chers Auditeurs, il se trouvoit parmi vous de ces Chrétiens peu soumis & attachés à leur propre sens, qu'ils reconnoissent enfin l'empire de cette autorité enseignante dans l'église, à qui seule il appartient de conserver dans nos esprits la connoissance de la foi, la certitude de la foi, l'unité de la foi, la pureté inaltérable de la foi. Mais où est-elle cette autorité qui doit instruire le monde chrétien, & à quels signes peut-on certainement

la reconnoître ? C'eſt la ſeconde queſtion qui me reſte à réſoudre. Autorité enſeignante dans l'égliſe, autorité néceſſaire pour conſerver dans le monde la religion de Jeſus-Chriſt, vous l'avez vu dans la premiere partie.

Autorité enſeignante dans l'égliſe, autorité la plus facile à reconnoître pour le plus ſimple fidele qu'elle doit conduire, c'eſt ce qui va faire le ſujet de la ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

Si c'eſt une néceſſité, mes chers Auditeurs, qu'il y ait une autorité enſeignante dans l'égliſe de Jeſus-Chriſt, pour conſerver ſa religion ſur la terre où elle doit regner juſqu'à la fin des ſiecles, il n'eſt pas moins néceſſaire que cette autorité ſoit viſible & frape tous les yeux de ſon éclat, pour ſe faire diſcerner du plus ſimple fidele, dont elle doit ſans ceſſe diriger la croyance. Si

elle étoit impossible ou même difficile à reconnoître, elle seroit dès-lors pour le commun des hommes comme si elle n'étoit pas ; & conséquemment elle cesseroit d'être cette autorité toujours subsistante dont les jugemens doivent conduire & fixer l'esprit humain dans les matieres de foi. Eh ! n'est-elle pas en effet plus visible, plus lumineuse que le soleil, cette autorité divine qui sert de regle à tous les vrais Chrétiens ; & ne faut-il pas s'aveugler soi-même pour s'y tromper, puisqu'il est également facile & de distinguer l'église dépositaire de cette autorité, & de connoître ce qu'enseigne cette autorité, & de détruire ce que l'erreur oppose à cette autorité ? Encore quelques momens d'attention, je vous prie, & vous serez étonnés qu'il se trouve encore dans le Christianisme des hommes assez aveugles pour ne pas se rendre aux vérités les plus claires & les plus évidentes qui furent jamais.

Oui, Chrétiens, quoi qu'ayent

pu dire les hérétiques de tous les tems, pour faire paſſer dans le monde chrétien le dogme inſoutenable de l'autorité inviſible dans la religion de Jeſus-Chriſt, rien n'eſt plus facile que de discerner l'égliſe qui poſſede pleinement cette autorité de jugement & de déciſion ſur les points de foi. Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour la reconnoître dans l'égliſe romaine, c'eſt-à-dire dans cette égliſe univerſelle, qui honore le pontife de Rome comme le pere & le chef commun de tous les fideles. Pour démontrer un fait déjà trop ſenſible de lui-même, ſouffrez, Chrétiens, que ſans faire injure à votre foi, dont je ſuppoſe l'intégrité, je vous parle ici comme à des hommes dont les préjugés contre la vraie égliſe demanderoient pour s'y ſoumettre la démonſtration la plus exacte & la plus rigoureuſe.

J'interroge d'abord cette multitude ſucceſſive de Chrétiens de tous les ordres & de toutes les conditions, qui d'âge en âge ont trans-

mis jusqu'à nos jours les faits publics & ſenſibles qui concernent la religion de Jeſus-Chriſt ; je leur demande comment ce Dieu-Homme a inſtitué ſon égliſe, quelle forme de gouvernement il y a établi pour la rendre inébranlable jusqu'à la fin des ſiecles ? Tous m'apprennent par le canal d'une tradition conſtante & infaillible ce qu'ils apprirent eux-mêmes des premiers témoins de cet établiſſement divin, que Jeſus-Chriſt vivant ſur la terre choiſit douze apôtres qu'il fit les premiers paſteurs de ſon égliſe ; *Sicut miſit me pater, & ego mitto vos.* Joan. c. 20.
Qu'il communiqua ſeulement à Pierre une ſupériorité de rang & de jurisdiction ; *Pasce oves meas.* Et que Joan. c. 17.
de ces douze apôtres unis à Pierre, il forma ce tribunal ſouverain qui devoit être l'arbitre & le juge infaillible de ſa religion ; *Euntes ergo* Matth. c. 28.
docete omnes gentes. Voilà ſans doute un de ces faits ſimples & évidens, transmis de ſiecle en ſiecle jusqu'à nous, que nous transmettons nous-mêmes à nos descendans, & qu'il

n'est pas plus permis de révoquer en doute que la premiere institution des cours souveraines, établies par les princes de la terre pour maintenir le bon ordre de leurs états & terminer les différens de leurs sujets.

Cependant, Chrétiens, il ne faut au catholique que la connoissance de ce fait incontestable ; je veux dire de ce premier tribunal d'institution divine, composé des apôtres unis à Pierre, pour découvrir le dépôt de l'autorité de Jesus-Christ dans l'église romaine qui nous gouverne. Car uniquement appuyé sur ce fait indubitable, n'est-ce pas ainsi que doit raisonner tout catholique instruit : Il a dû s'étendre & se perpétuer jusqu'à la fin des tems, ce premier tribunal formé par le college apostolique uni à Pierre : il existe donc encore de nos jours, autrement Jesus-Christ nous auroit trompés, ou se seroit trompé lui-même, quand il a dit qu'il seroit toujours avec son église pour la

Ibid. soutenir ; *Ecce ego vobiscum sum*

omnibus diebus ; & que les portes de l'enfer ne prévaudroient pas contre elle ; *Et portæ inferi non prævalebunt adversùs eam.* Il a donc fallu que ce premier tribunal, composé d'hommes mortels, qui constitua l'église enseignante à la naissance du Christianisme, ait trouvé de siecle en siecle, sans interruption, d'autres hommes héritiers légitimes de l'autorité des apôtres dans l'église : & de tous les privileges essentiels à la conserver, & par une conséquence infaillible, Pierre & les autres apôtres ont encore aujourd'hui des successeurs, dont est formé le tribunal suprême qui doit regler la foi de tous les Chrétiens. Matth. c. 16.

De quoi s'agit-il donc ici, mes chers Auditeurs, pour assurer à l'église romaine cette autorité décisive qui doit terminer toutes les disputes & réunir tous les esprits ? Il ne s'agit que de sçavoir si elle renferme dans son sein ce tribunal érigé par Jesus-Christ, & qui doit être formé des successeurs des apôtres unis aux successeurs de Pierre.

Or à considérer les églises, ou plutôt les sociétés différentes de l'église romaine qui partagent le Christianisme, quelle autre que l'église romaine, dont nous sommes les disciples, pourroit s'attribuer la gloire de posséder ce tribunal auguste ? Pour lui disputer en effet ce grand privilege, avec quelque apparence de raison, il faudroit pouvoir contester aux évêques dépendans du siege de Rome, leur succession légitime aux premiers évêques du monde, qui furent les apôtres de Jesus-Christ; & aux pontifes romains, leur succession constante au premier vicaire de Jesus-Christ qui fut saint Pierre. Mais sans être insensé, comment prendre ce parti ? Dans tous les tems n'a-t-on pas regardé nos évêques comme les successeurs légitimes des apôtres ? Dans tous les tems n'a-t-on pas regardé les pontifes romains comme les successeurs légitimes de Pierre ? Oui; l'église catholique, ce grand corps, toujours composé d'une multitude d'hommes presque infinie,

a toujours reconnu dans ſes évêques ſoumis à leur chef, les vrais ſucceſſeurs des apôtres de Jeſus-Chriſt. Sur quoi donc leur conteſter aujourd'hui cette ſucceſſion trop évidente ?

Ah ! mes chers Auditeurs, c'eſt ici, je l'avoue, que l'aveuglement attaché à l'esprit d'héréſie me paroît le plus inconcevable. Il n'eſt point d'homme raiſonnable qui osât conteſter aux juges d'un tribunal ſéculier, leur ſucceſſion légitime à l'autorité des premiers juges qui les précéderent, dès que le corps de la nation les regarde comme les vrais dépoſitaires de l'autorité qu'ils exercent ; & l'on voit des hommes qui ſe piquent de raiſon & même de force d'esprit, disputer aux évêques unis à leur chef, leur ſucceſſion légitime à l'autorité des apôtres de Jeſus-Chriſt, dont le corps des catholiques les a toujours regardés comme uniques poſſeſſeurs. Quand rougiront-ils enfin, ces hommes ſéduits par l'esprit d'erreur, d'oppoſer à l'autorité des juges que nous

reconnoiſſons dans l'égliſe, des difficultés qu'ils auroient honte de produire contre les juges d'un tribunal ſéculier, quel qu'il puiſſe être? Mais je rentre dans mon ſujet. Si donc les apôtres unis à Pierre formerent, comme on n'en peut douter, le tribunal érigé par Jeſus-Chriſt, pour gouverner la premiere égliſe, le corps des évêques unis au pontife de Rome, doit former inconteſtablement aujourd'hui ce même tribunal établi par Jeſus-Chriſt pour gouverner l'égliſe de nos jours, c'eſt-à-dire l'égliſe romaine, dont nous avons le bonheur d'être les membres.

Vous demandez encore après des démonſtrations ſi claires & ſi frapantes, (ce n'eſt point proprement à vous que je parle ici, Chrétiens, permettez que je m'adreſſe un moment à d'autres, que je voudrois voir ici préſens, non pour les confondre, mais pour les ramener à l'égliſe;) vous demandez encore où réſide l'autorité qui juge de la foi? Mais ce tribunal auguſte compoſé des

des évêques unis à leur chef, ce tribunal toujours visible, placé comme la cité sainte, sur la montagne de Sion, pour être apperçu de tous les peuples, ne vous annonce-t-il pas cette église, à qui Jesus-Christ laissa tout pouvoir & dans le ciel & sur la terre ? Faudroit-il un autre témoignage que le signe éclatant de ce tribunal que je vous montre, pour faire tomber tous vos préjugés contre l'église romaine ? Eglise vraiment une, par le moyen de ce tribunal indivisible, seul capable de maintenir tous les esprits dans l'unité de foi & de croyance. Eglise vraiment sainte, par le moyen de ce tribunal infaillible, dont la doctrine qui est celle de Jesus-Christ fera toujours des saints de ceux qui la suivront. Eglise vraiment catholique, par le moyen de ce tribunal universel, toujours formé du grand nombre des premiers pasteurs répandus dans le monde chrétien. Eglise vraiment apostolique, par le moyen de ce tribunal composé des

vrais successeurs des apôtres unis aux successeurs de Pierre. Unité, sainteté, catholicité, apostolicité, tels sont selon vous-mêmes les caracteres de la vraie église que vous cherchez, & tels sont les caracteres que vous découvre dans l'église romaine la possession de ce tribunal établi par Jesus-Christ pour nous conduire.

Vous demandez où réside l'autorité qui juge de la foi? Et moi, je vous demande, où n'est-elle pas reconnue cette autorité établie & dirigée par Jesus-Christ? Dans quels climats éloignés n'a-t-elle pas pénétré avec cette église qui en est dépositaire? Sa voix, pleine de force, a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, comme celle des apôtres dont elle est l'organe fidele; *In omnem terram exivit sonus eorum.* Le nouveau monde a reçu ses loix & subi le joug de son obéissance. On a vu l'habitant de l'Inde & du Japon franchir l'intervalle des mers pour venir lui rendre hommage

Ad Rom. c. 10.

dans la perſonne de ſon chef. Et tant d'autres peuples dont Rome païenne fut ignorée, ſoumis à Rome maîtreſſe du monde chrétien, ont reconnu cette égliſe infaillible & ſouveraine que vous cherchez encore. Voulez-vous donc, Chrétiens aveugles dans le ſein de la lumiere, voulez-vous renouveller au ſujet de l'épouſe de Jeſus-Chriſt, le prodige d'aveuglement que fit paroître l'iſraélite au ſujet de Jeſus-Chriſt même? Et comme à la naiſſance de ce Dieu meſſie on vit la gentilité venir annoncer aux enfans de la promeſſe, ce roi deſiré qu'ils ignoroient encore au milieu d'eux, faudra-t-il que l'étranger & le barbare vous apprennent au milieu de cet empire chrétien, à reconnoître l'autorité ſouveraine de cette égliſe qui regne ſur tous les fideles?

Vous demandez où réſide l'autorité qui juge de la foi? Mais ſi vous n'êtes pas éblouis de ſa lumiere qui vous environne, n'êtes-vous pas

du moins sensibles aux coups redoublés dont elle vous frape, & dont elle frapa tous ceux qui, comme vous, oserent s'élever contre elle & la méconnoître ? C'est cette autorité du corps des premiers pasteurs unis au souverain pontife, qui depuis la naissance du Christianisme a foudroyé tant d'erreurs funestes, dont Jesus-Christ a permis que son église fût infectée, & qui a laissé dans tous les âges des monumens de son triomphe sur les divers sectaires qui se succédoient pour la combattre : c'est cette autorité qui confirma la divinité du Verbe contre Arius ; celle du saint Esprit comme un Macedonius ; l'unité de personnes en Jesus-Christ contre un Nestorius ; ses deux natures contre un Eutychès ; ses deux volontés contre le Monothelite. C'est cette autorité qui dans les siecles suivans, assura le culte des images contre l'Iconoclaste ; l'éternité de l'enfer contre un Origene ; la nécessité de la grace contre un Pé-

lage ; l'égalité des perſonnes divines contre le Donatiſte. C'eſt cette autorité qui a retranché du corps de l'égliſe la Grece & l'Angleterre, que le ſchisme en avoit déjà ſéparées ; qui, dans les derniers tems, a proſcrit cette foule d'héréſies qui ravagerent l'Allemagne & la France, & enfanterent toutes les erreurs qui affligent encore l'égliſe. Eh quoi ! Seigneur, une autorité ſignalée aux yeux du monde depuis dix-ſept cens ans, par tant de victoires remportées ſur l'enfer, pourroit-elle encore être ignorée par des Chrétiens ?

Vous demandez où réſide l'autorité qui juge de la foi ? Eh ! ne l'avez-vous pas reconnu vous-mêmes, mes chers Freres, cette autorité que vous paroiſſez méconnoître aujourd'hui ? N'eſt-ce pas d'abord à ce tribunal que vous avez préſenté vos opinions, comme au juge naturel dont l'autorité généralement reconnue ne vous per-

mettoit pas d'éluder les arrêts ? Ne vous a-t-on pas vu protester de votre soumission au jugement qu'il porteroit de votre doctrine ? Mais parce qu'au lieu de répondre d'une maniere conforme à vos idées, ce tribunal a découvert le poison caché de votre doctrine, & qu'il a cru devoir prémunir les fideles contre le péril qui les menaçoit, vous avez pris le parti de recuser ce tribunal & de le méconnoître, comme si en vous condamnant, il avoit perdu son autorité, ou qu'il eût cessé d'être votre juge.

Vous demandez où réside l'autorité qui juge de la foi ? Mais si elle n'est pas dans le corps des premiers pasteurs unis à leur chef, dites-moi donc vous-mêmes où est-elle & où peut-elle être? Elle n'est point certainement, cette autorité divine, dans les pasteurs subalternes députés des évêques pour veiller en leur nom & sous leurs auspices, sur une portion de leur troupeau. Revêtus qu'ils sont d'un pouvoir subordon-

né qui prend ſa ſource dans celui des premiers paſteurs, leur miniſtere eſt de faire paſſer jusqu'aux plus ſimples fideles les enſeignemens qu'ils reçoivent eux-mêmes : ils n'ont que l'avantage d'être les premiers à obéir, & d'employer la parole & l'exemple de leur part, à faire obéir les ouailles qui leur ſont confiées.

Elle n'eſt point, cette autorité enſeignante, dans la multitude des hommes ſans miſſion & ſans caractere. Deſtiné à obéir dans le royaume de Jeſus-Chriſt comme dans les empires bien réglés, le peuple doit écouter les dogmes ſpéculatifs & pratiques qu'on lui préſente, pour y conformer ſa croyance & ſes mœurs ; & l'aſſemblage des laïques réunis pour prononcer, n'a pas ſur ce point plus de privilege que chacun des particuliers qui la compoſent.

Elle n'eſt point, cette autorité infaillible, dans les magiſtrats aſſis ſur le trône de la juſtice, pour le bon

ordre des états & des républiques. Dépositaires qu'ils sont de l'autorité du prince, pour faire observer ses loix & les interpréter au besoin, ils n'ont point l'autorité de Jesus-Christ pour servir d'interpretes à son évangile ; & s'ils entreprenoient de régler la foi du monde chrétien, ils usurperoient une autorité qu'ils n'ont pas, & se rendroient dès-lors moins dignes devant Dieu de celle qu'ils exercent devant les hommes.

Elle n'est point, cette autorité décisive sur la foi, dans les princes que Dieu a placés sur nos têtes, pour nous gouverner comme leurs sujets. Eussent-ils l'empire du monde entier, ce n'est point à eux à qui Jesus-Christ a communiqué la puissance nécessaire pour gouverner son église. Destinés à écouter & à croire, ainsi que leurs peuples, dès qu'il s'agit de la foi, ils peuvent bien soutenir & protéger la religion, & non pas en décider. Et cette religion qui m'ordonne de leur obéir, comme à des hom-

mes qui me tiennent la place de Dieu même, condamneroit mon obéiſſance, ſi j'allois jusqu'à reconnoître dans eux quelque pouvoir ſur la foi de leurs ſujets ; pouvoir auſſi ſupérieur à celui qu'ils exercent, que l'esprit eſt au-deſſus du corps, & le ciel au-deſſus de la terre.

Il eſt donc facile de la reconnoître dans l'égliſe romaine, cette autorité toujours vivante, établie par Jeſus-Chriſt, pour gouverner ſes disciples & regler leur foi jusqu'aux derniers âges du monde. Il faut s'aveugler pour ne la pas reconnoître dans le corps des évêques unis au vicaire de Jeſus-Chriſt ; c'eſt-là ce tribunal ſuprême dans ſes jugemens, devant lequel doit s'évanouir l'autorité de tous les hommes, quand il s'agit de la foi, & celle même des anges, dit ſaint Paul. Ce tribunal, dont il eſt dit que l'on ne peut refuſer de le ſuivre, ſans mériter le nom de païen & de publicain ; que ſe rendre à ſes dé-

cisions, c'est écouter Jesus-Christ même; & que rejetter ses oracles, c'est mépriser Jesus-Christ qui les
Luc. c. 10. inspire : *Qui vos audit, me audit; & qui vos spernit, me spernit.* Faire choix d'une autre autorité pour regler sa foi, c'est donc faire l'échange d'une autorité divine qui fait de sages disciples & des enfans soumis, contre une autorité toute humaine qui ne fera jamais que des téméraires & des esclaves.

C'est ainsi, mes chers Auditeurs, que s'évanouissent devant nous toutes les vaines subtilités que l'hérétique emploie pour nous faire méconnoître l'autorité de l'église, & que tous les efforts des ennemis conjurés contre elle, n'ont d'autre effet que de nous confirmer dans la soumission de cœur & d'esprit que ses jugemens nous imposent. Je dis soumission de cœur & d'esprit : car ne croyez pas mériter le titre de catholiques, par cette soumission extérieure & apparente, par cette soumission hypocrite, qui nourrit

l'esprit de ſédition & de revolte. Non, Chrétiens, ce n'eſt point dans ces dehors trompeurs que conſiſte l'obéiſſance des vrais enfans de l'égliſe. Le ſilence qui ne contredit pas ſes oracles, eſt ſans doute le premier devoir du catholique. Mais vainement ſe flateroit-on de ce titre glorieux, ſi l'on n'avoit pas encore cette ſoumiſſion qui oblige l'esprit à ſe rendre & à captiver ſes lumieres; cette ſoumiſſion qui attache le cœur aux déciſions dont l'esprit embraſſe la croyance.

Mais les matieres dont il s'agit, dites-vous, paſſent la portée de vos esprits. Je le veux, mes chers Auditeurs: auſſi ne s'agit-il pas de les discuter par vous-mêmes, & de vous en faire les juges; mais de croire ce qu'en décide l'autorité légitime qui vous en épargne la discuſſion; mais de témoigner hautement cette ſoumiſſion d'esprit & de cœur, ſi juſtement due aux oracles de l'égliſe. « O égliſe!

» s'écrioit un grand Prélat, ce Prélat fameux par quelques erreurs qui ne partirent que d'un excès d'amour pour Dieu ; mais heureusement plus célebre encore par son acquiescement parfait au jugement de l'église romaine. « O église catholique ! (disoit ce grand homme, & devons-nous dire avec lui,) » ô cité sainte ! ô chere » & commune patrie de tous les » fideles ! c'est vous qui nous don» nez une seconde naissance, en » nous rendant enfans de Dieu, » d'enfans de colere que nous » étions à notre entrée dans le mon» de. C'est vous, qui après nous » avoir régénérés par le baptême, » nous purifiez encore par la péni» tence ; qui nous révélez les plus » profonds mysteres de la religion » de Jesus-Christ, & nous éclairez » sur l'étendue de ses préceptes. » C'est vous, qui dissipez nos dou» tes dans les tems de trouble & » de nuage ; qui nous faites discer» ner la vérité de l'erreur, le fa-

» natisme de religion du véritable
» zele pour ſa gloire. C'eſt vous, qui
» ne faites qu'un ſeul peuple de tous
» les peuples de l'univers. Non, il
» n'y a dans votre ſein, ni Grec, ni
» Scythe, ni Barbare, ni Juif, ni
» Gentil : tout ce qui eſt diſciple de
» Jeſus-Chriſt, votre céleſte époux,
» eſt concitoyen de Rome, parce
» que tout catholique eſt en même
» tems attaché à cette Egliſe princi-
» pale. Pourquoi donc voyons-nous
» tant d'enfans dénaturés vous mé-
» connoître encore, s'élever contre
» vos ſaints decrets, & vous regarder
» moins comme une mere tendre,
» que comme une cruelle marâtre ?
» Pourquoi votre autorité, qui de
» ſiecle en ſiecle a ſubjugué tant
» de peuples divers, ſoumis tant de
» rois à ſon obéiſſance, terraſſé
» tant d'eſpeces d'héréſies & d'im-
» piétés qui la combattoient ? Pour-
» quoi cette autorité dont Jeſus-
» Chriſt même eſt la ſource, & qui
» n'eſt pas moins aimable qu'elle
» eſt puiſſante ; pourquoi donne-

» t-elle tant de vains ombrages à » des esprits qui ſe flatent cepen- » dant d'obéir à ſa voix ? Seroit- » t-elle moins reſpectable de nos » jours, que dans les ſiecles qui nous » précéderent, cette autorité éta- » blie pour ſoumettre l'eſprit & le » cœur de l'homme ? Non, égliſe » ſainte, rien ne dégradera jamais » cette autorité divine & conſerva- » trice de la foi dont l'Homme-Dieu » vous a fait dépoſitaire. Vous ſerez » toujours cette pierre ferme, d'où » le vicaire de Jeſus-Chriſt, à l'exem- » ple de Pierre, confirmera à jamais » ſes freres. Que ma main droite » s'oublie donc elle-même, que ma » langue ſe ſeche à mon palais, & » qu'elle devienne immobile, ſi » vous n'êtes pas juſqu'au dernier » ſoupir de ma vie, le principal » objet de ma joie & de mes can- » tiques. »

Ainſi parloit, pour inſtruire ſon peuple, cet illuſtre Prélat, ſi connu par la pureté de ſes mœurs & par la beauté de ſon génie. Ainſi ſe fai-

ſoit-il un devoir d'employer cette éloquence douce & perſuaſive qui lui étoit propre, à faire paſſer dans ſon cher troupeau, ce reſpect, cet attachement tendre & filial pour l'égliſe, dont ſon cœur fut toujours pénétré.

Que n'eſt-il en mon pouvoir, mes chers Freres, de les graver profondément dans vos eſprits & dans vos cœurs, ces nobles & magnifiques idées, ces beaux & tendres ſentimens dont vous devez l'hommage à l'égliſe catholique, qui vous a fait Chrétiens? C'eſt alors que tranquille & ſans crainte ſur votre deſtinée, je vous regarderois comme des hommes inſéparablement unis à Jeſus-Chriſt; parce que je pourrois me répondre alors que vous perſiſterez juſqu'à la fin dans la foi de vos peres; que vous la conſerverez toujours pure, dégagée de toute eſpece d'illuſion & d'erreur; & qu'après avoir participé aux combats de l'égliſe militante ſur la ter-

re, vous partagerez un jour la gloire de l'église triomphante dans le ciel. C'eſt ce que je vous ſouhaite, au nom du Pere, &c.

DISCOURS
POUR LE VENDREDI DE LA III. SEMAINE DE CARÊME.
Sur la Grace.

Si ſcires donum Dei.

Si vous connoiſſiez le don de Dieu. Ces paroles ſont tirées du chapitre quatriéme de l'Evangile ſelon ſaint Jean.

MADAME,

CHERCHER curieuſement à connoître ſur le point de la religion ce que l'on peut en ignorer ſans conſéquence pour le ſalut éternel, tandis que l'on vit dans l'ignorance

groſſiere de ce que l'on doit eſſentiellement ſçavoir, voilà le défaut trop ſenſible qui doit nous fraper dans cette femme de Samarie ſi connue depuis la publication de l'évangile, par l'entretien myſtérieux dont l'honora le ſauveur du monde. Nourrie dès l'enfance dans le ſein du ſchisme & de l'erreur où elle étoit née, cette femme ne connoît pas les premiers principes de la vraie foi qui doit la ſauver; mais elle n'eſt pas moins curieuſe de ſçavoir ce qui paſſe la portée de ſes foibles lumieres; mais elle n'entreprend pas moins de raiſonner, de diſputer avec Jeſus-Chriſt ſur les points de la religion les plus relevés & les plus ſublimes. Or n'eſt-ce pas là, mes chers Auditeurs, dès qu'il s'agit des myſteres du Chriſtianiſme, & ſingulierement quand il eſt queſtion des dogmes myſtérieux qui concernent la grace, n'eſt-ce pas là qu'eſt encore aujourd'hui le grand deſordre du monde? Combien en effet de ces eſprits oiſifs & téméraires aſpirent ſans ceſſe à pénétrer

ce que Dieu a voulu cacher au monde chrétien des opérations de ſa grace ſur le cœur de l'homme, tandis qu'ils ne ſçavent pas ce qu'il a révélé de plus formel ſur ce point par la voix de ſon égliſe ? Et cependant quel intérêt l'homme n'a-t-il pas à méditer ce qu'il a plu à Dieu de lui faire connoître ſur le don de ſa grace, & quel intérêt peut-il avoir à s'occuper des ſecrets admirables de cette grace pour convertir le monde, & qu'il a plu à Dieu de réſerver pour lui-même?

Voilà, Chrétiens, ſans que je porte mes réflexions plus loin, ce qui me fournira non-ſeulement le plan, mais la morale de ce discours, où je me propoſe de vous développer clairement & ſans nuage, tout ce qu'un esprit chrétien doit ſçavoir & tout ce qu'il peut ignorer ſur un ſi grand ſujet. Loin de nous tout ſyſtême de l'école la plus catholique, toute explication humaine & arbitraire de l'action de la grace ſur le cœur de l'homme; il ne faut ici pour l'inſtruction du monde que des

vérités certaines & même des vérités de foi. Pour me renfermer dans ces bornes ſages que la religion me preſcrit, je dis d'abord que nous ne pouvons trop méditer ce qu'il y a de révélé ſur la grace de Jeſus-Chriſt. Et j'ajoute que nous raiſonnons toujours trop ſur ce qui n'eſt point révélé par rapport à la grace de Jeſus-Chriſt. Deux idées qui embraſſent tout le ſujet que je traite, & dont l'expoſition vous fera démêler ſûrement tout ce qui eſt révélé ſur la grace de Jeſus-Chriſt de tout ce qui ne l'eſt pas. Attachons-nous donc à ce qu'il y a de vraiment révélé ſur le point de la grace ; il n'eſt rien qui dût être plus médité du monde : ce ſera la premiere partie. Ne cherchons point à connoître ce qui ne fut jamais révélé ſur la conduite de la grace ; il n'eſt rien ſur quoi l'on dût moins raiſonner dans le monde : ce ſera la ſeconde partie.

Grace de mon Dieu, grace toujours prête à ſecourir l'eſprit ainſi que le cœur de l'homme ! c'eſt à

vous, c'eſt à vos lumieres que j'ai recours pour parler dignement de vous-même. Vous futes toujours ma reſſource & mon appui, quelque ſujet qu'il me fallût traiter dans la chaire évangélique, m'abandonnerez-vous à ce moment qu'il s'agit d'exalter vos dons, & d'éclairer le monde chrétien ſur l'uſage qu'il en doit faire? Pour vous obtenir ſûrement, je m'adreſſe encore à cette Vierge qui fut comblée de vos faveurs, & ſaluée par un ange comme pleine de grace. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QU'EST-CE que la grace dans les principes de la religion qui nous apprend à la connoître? C'eſt, diſent les docteurs de l'égliſe, un ſecours que Dieu communique à l'homme, afin de le rendre capable de mériter pour le ciel, s'il eſt juſte; & de travailler à ſa converſion, s'il eſt pécheur. La grace eſt donc

essentiellement un don & un pur don de la part de Dieu. Mais un don si nécessaire, qu'en son absence on ne peut rien dans l'ordre du salut ; mais un don si puissant, qu'il nous rend capables des plus grandes choses ; mais un don si plein de charmes, qu'il s'accommode à tout ce que nous sommes, à ce que nous avons même de défectueux pour nous sanctifier ; mais un don, pour m'exprimer ainsi, si délicat & si fragile qu'on ne peut le négliger à certains momens, sans s'exposer au danger prochain de se perdre : Quatre principaux traits qui caractérisent la grace divine dans les idées de la foi, & que je prétends ne pouvoir être trop médités du monde chrétien. Pourquoi ? Ah ! mes chers Auditeurs, c'est que Dieu nous révele dans les seuls traits que je vous présente, de quoi former dans nous de vrais & de parfaits disciples de sa grace. Eh ! que falloit-il en effet pour former dans nous des disciples parfaits de la grace de Jesus-Christ ? C'étoit un grand

ouvrage ſans doute ; mais pour y réuſſir infailliblement, ne ſuffiſoit-il pas de produire en nous ces quatre effets merveilleux ; je veux dire, de nous faire deſirer le don de la grace, de nous faire compter ſur le pouvoir de la grace, de nous faire aimer l'empire de la grace, de nous faire craindre ſouverainement l'abus de la grace ? Or pour opérer dans notre cœur ces effets admirables, eſt-il rien de plus efficace, ſi nous ſçavons y réfléchir, que ce que la foi nous apprend des attributs eſſentiels de la grace ; de la néceſſité, de la force, de la condescendance, de la délicateſſe de la grace ? Je reprends, mes chers Auditeurs ; ſi je ſuis obligé de m'étendre d'une part pour mieux vous inſtruire de cette vraie théologie, la ſeule néceſſaire au monde ſur la grace de Jeſus-Chriſt ; j'abrégerai d'ailleurs pour ne pas fatiguer votre attention.

1°. Pour nous donner une connoiſſance de la grace qui lui formât dans nous de vrais disciples, il fal-

loit donc nous la présenter d'abord sous une idée qui fût capable, avec son secours, d'en allumer le desir dans tous les cœurs, & de la faire demander & solliciter, comme Dieu veut qu'on la demande & la sollicite ; c'est-à-dire comme le premier de tous les biens, comme un bien supérieur à tout, en comparaison duquel tous les biens terrestres ne méritent pas de nous occuper. Or qui de nous, mes chers Auditeurs, avec le secours de cette grace, n'éprouvera pas pour soi-même ce desir vif & ardent, dès qu'il réfléchira sur la premiere idée que nous en trace la foi ; sur l'idée qu'elle nous donne de sa nécessité dans l'ordre du salut ; de cette nécessité si extrême, qu'il n'appartient qu'à elle seule de produire, d'animer, de vivifier toutes les œuvres que la religion nous conseille ou nous commande ?

Et en effet, Chrétiens, pour nous faire réunir sur ce don divin tout le feu de nos desirs, oublions, j'y consens, quelle en est l'excellence,

& ne penſons point qu'il eſt pour nous le ſang de Jeſus-Chriſt même. Mais dans une idée juſte & préciſe, conſidérons un moment cette néceſſité de la grace que Dieu nous révele, & qu'il propoſe à la croyance du monde catholique & chrétien. Ne s'agiroit-il donc dans cet objet de la foi que d'une néceſſité de convenance qui n'auroit rien d'abſolu, qui ne s'étendroit qu'à certains ſujets moins capables d'agir par eux-mêmes, à certains états plus expoſés, à quelques circonſtances plus critiques, à quelques actions d'un ordre ſupérieur, & qui paſſent évidemment les forces de l'humanité? Non, ce n'eſt point là la croyance de l'égliſe ſur la néceſſité de la grace divine; parce que Pélage lui-même auroit pu ſe ſoumettre à cette croyance ſans renoncer à ſon erreur. Ce qu'elle a donc cru juſqu'ici, & ce qu'elle croira toujours, cette égliſe immuable dans ſa doctrine, c'eſt que la grace eſt tellement néceſſaire, qu'il n'eſt point d'état, de circonſtance,

de situation dans la vie, où l'homme n'ait absolument besoin de son secours pour quelque bien que ce puisse être dans l'ordre du salut.

Incapacité pour le bien surnaturel sans la grace ; incapacité la plus universelle, qui ne s'étend pas seulement à l'action, suivant cet oracle de l'Homme-Dieu, que sans la force qu'il nous donne nous ne pouvons rien ; *Sine me nil potestis facere* : mais à la parole même qui sans la grace ne peut rien exprimer qui soit digne de plaire à Dieu ;
Ad Cor. 1. c. 12. *Nemo potest dicere Dominus Jesus, nisi in Spiritu sancto.* Mais à la volonté même, qui sans la grace ne peut rien vouloir d'agréable à Dieu;
Philipp. c. 2. *Operatur in nobis velle.* Mais à nos idées même & à nos plus communes pensées qui, sans la grace, ne sçauroient présenter à Dieu rien de céleste & de divin ; ensorte, pour parler toujours le langage de saint Paul, que toutes nos facultés réunies, sans la grace qui devient comme le supplément de toutes les facultés humaines, ne produiront ja-

mais rien que de naturel & d'humain, rien qui ſoit digne du prix infini de l'éternité ; *Non quòd ſufficientes ſimus cogitare aliquid à nobis.* 2. Cor. c. 3.
Or, mes chers Auditeurs, frapés comme vous devez l'être de cette néceſſité ſouveraine de la grace, défendez-vous encore, s'il eſt poſſible, avec ſon ſecours, d'éprouver pour elle ces deſirs vifs & ardens dont elle doit être le premier objet. Je ſçais cependant jusqu'où va votre indifférence, je pourrois dire votre mépris, pour ce don purement céleſte, qui ne vous releve en rien aux yeux du monde. Que ſi vous vous flatez de l'eſtimer en effet, ſi vous en parlez quelquefois dans des termes pompeux & magnifiques, il n'eſt rien dans le fond dont votre cœur ſoit moins touché; & que pour faire tomber ſur vous la grace la plus précieuſe, vous ſacrifieriez à peine un inſtant de ce repos, de ce plaiſir, de cette ſanté que vous immolez tous les jours à l'appas de quelques inſtans de félicité terreſtre. Oui, telle eſt, je le

ſçais, par rapport aux dons de la grace, la diſpoſition ordinaire des hommes du ſiecle. Mais s'il vous reſte encore un cœur chrétien, mes chers Auditeurs, je me perſuaderai toujours que cette indifférence de votre part pour la grace divine, ne peut avoir dans vous d'autre principe que le défaut de réflexion ſur ce que la foi nous apprend de ſa néceſſité, pour ennoblir toutes les œuvres qui doivent décider du ſalut de l'homme.

Eh quoi ! malgré tout l'empire que les ſens ont pu prendre ſur le cœur humain, & l'attrait funeſte qui le porte vers les biens ſenſibles, ſi nous ne ſommes pas déterminés à nous perdre par le renoncement à la foi ou aux mœurs, pouvons-nous, ſans rougir de notre exiſtence, nous conſidérer dans l'état où la foi nous repréſente un homme ſans grace, ſous le ſymbole d'un arbre tout à fait ſtérile pour le ciel & incapable de porter devant Dieu aucun fruit pour l'éternité ? Pouvons-nous ſoutenir de penſer que

tout ce que nous paroiſſons annoncer de vertus aux regards du monde, eſt dans l'ordre ſurnaturel comme s'il n'étoit pas, & que nous tombons dans le néant de tout véritable mérite, au jugement de la juſtice, & même de la miſéricorde divine? Or quelque avantage que l'homme ait pu recevoir du côté de la nature ou de la fortune, voilà, Chrétiens, ce que nous devenons eſſentiellement ſans le don de la grace. Sans ce don qui vous éleve au-deſſus de vous-mêmes, vous pouvez encore être grands dans les idées du monde, vous pouvez offrir à ſon admiration des prodiges de valeur, des chef-d'œuvres de ſageſſe & de politique humaine, des actes merveilleux d'équité & de juſtice, des miracles de bonté & de clémence; mille autres traits héroïques qui frapent, qui étonnent, qui éblouiſſent, & qui ſe font presque adorer du monde. Mais ſouvenez-vous que cet éclat de vertu ne contribuera jamais à vous ſauver, s'il n'eſt pas marqué du ſceau néceſſaire de la

grace. Aussi incapables de mériter pour le ciel, sans son secours, que ces philosophes ou ces héros si connus de l'antiquité païenne; comme eux, vous serez de grands hommes, de grands magistrats, de grands citoyens, de grands guerriers; comme eux, vous ferez de grands pas, dit saint Augustin, dans la route même de la vertu, de la probité, de la sagesse humaine; mais qui n'étant point guidés par la grace, qui fait le prix de toutes les œuvres, ne vous avanceront en rien dans le
August. chemin de l'éternité; *Magni passus, sed extra viam.*

Or de cette nécessité de la grace ainsi conçue, tout indifférent que l'on est pour elle, ne conclut-on pas comme nécessairement à la regarder sur la terre comme le bien souverain; à faire de cette grace l'objet de ses desirs & de ses vœux les plus ardens; & parce que la grace divine, toute gratuite qu'elle est de la part de l'Homme-Dieu qui en est la source, s'accorde à la continuité de la priere & à sa ferveur?

Peut-on ne pas conclure à la demander, à la solliciter sans cesse auprès de ce Dieu d'amour, & à faire agir tous les moyens qu'il est possible d'employer, pour l'obtenir de sa bonté & de sa miséricorde ?

2°. Allons plus avant. Pour former dans l'homme un parfait disciple de la grace, c'est déjà sans doute un grand progrès de lui en faire desirer les dons avec ardeur, puisqu'il ne peut les desirer ardemment sans les demander, & les demander ainsi sans les obtenir. Mais vainement aura-t-il obtenu la grace par la ferveur de sa priere, si cette grace une fois obtenue, il ne sçait pas compter sur elle, & se reposer sur son pouvoir, pour oser tout entreprendre sous ses auspices. Or pour inspirer cette confiance sans bornes au pouvoir de la grace, ne suffit-il pas encore de suivre la connoissance que nous en donne la foi, l'idée qu'elle nous présente de sa force infinie pour soutenir l'homme, & le rendre capable, malgré sa foiblesse,

d'opérer les plus grandes choses ?

Car enfin, mes chers Freres, quelque idée que l'on se forme de la foiblesse humaine, dont on a fait peut-être par le passé de trop fréquentes épreuves ; il sera toujours vrai de tout Chrétien, comme de l'apôtre saint Paul, que la grace lui suffit pour l'élever au-dessus de l'humanité, pour lui faire vaincre le monde, vaincre l'enfer, & son propre cœur souvent plus terrible contre sa vertu que l'enfer & le monde;
2. Cor. c. 12. *Sufficit tibi gratia mea.* Il sera toujours vrai, fussions-nous la foiblesse même, que nous sommes véritablement forts, dès que la grace nous soutient ; que dis-je ? aussi forts, aussi puissans que Dieu même, dont la puissance & la force nous sont communiquées par la grace ; *Omnia*
Philip. c. 4. *possum in eo qui me confortat.* Non pas, mes chers Auditeurs, non pas que la grace nous ôte cette foiblesse étrange dont nous nous plaignons, dont nous aimons même à nous plaindre ; non pas qu'elle réforme le vice malheureux de notre nature,

& qu'elle détruiſe nos paſſions pour nous transformer en d'autres hommes. Elle pourroit bien ſans doute nous délivrer de ces miſeres toujours renaiſſantes qui nous font gémir ; elle pourroit bien dégager tout à coup cet homme de plaiſir, du penchant violent qui le porte aux infamies de la volupté ; cet homme colere & emporté, du tempérament fougueux qui le domine & qui éclate en la moindre contradiction qu'il eſſuie ; cet homme paſſionné pour les biens du monde, de ce deſir inſatiable dont il eſt tout à la fois l'esclave & le martyr. Mais ce n'eſt point ce miracle, c'eſt une autre espece de prodige non moins admirable que la grace opere dans le cœur humain. Elle nous laiſſe toutes les miſeres de l'humanité, ſans en retrancher aucune par ſa toute puiſſance. Mais pour faire de nous plus que des hommes, en nous faiſant triompher de ces miſeres même ; mais pour faire éclore notre force du ſein de notre foibleſſe même, dès que nous ſça-

vons la reconnoître devant Dieu ; mais pour nous rendre, dans un ſens vrai, d'autant plus forts que nous ſommes plus foibles ; parce que plus nous ſommes foibles, & plus elle prend plaiſir à faire éclater dans nous la force qui lui eſt propre.

Car c'eſt ainſi que l'entendoit ſaint Paul, quand il ſe glorifioit de cette toute puiſſance, dont la premiere idée ſemble anéantir le ſentiment de cette humilité profonde qui le caractériſe. Remarquez cette réflexion, mes chers Auditeurs : Non, ce n'étoit point au milieu des prodiges de ſa vie apoſtolique, que l'apôtre des nations, plus petit à ſes yeux qu'il n'étoit grand aux yeux du monde, ſe glorifioit de ce pouvoir abſolu ; ce n'étoit point lorſqu'il commandoit à la nature en ſouverain arbitre de la vie & de la mort ; lorſqu'il portoit le nom adorable de Jeſus devant les puiſſances idolâtres, & leur parloit en homme revêtu d'une toute autre grandeur que celle qu'elles attribuoient à leurs dieux imaginaires ; ce n'étoit

pas même, lorsque ravi au troisiéme ciel, il jouissoit, quoique mortel encore, des privileges de l'immortalité; non, ce n'étoit point alors qu'il se vantoit de pouvoir tout. Chose étonnante! c'étoit dans les momens où il sentoit toute son impuissance & son incapacité pour la vertu; dans ces momens de ténebres, où, pour l'éprouver, son Dieu se cachoit à lui; dans ces momens de tempête, où son ame gémissoit toute entiere sous le poids de sa cupidité. Oui, c'étoit alors qu'il sentoit en lui toute la force de Dieu même, & qu'il se croyoit capable de tout, par la raison même qu'il ne pouvoit rien; *Cùm enim infirmor, tunc potens sum.* En deux mots, mes chers Freres, voilà tout le dogme de la foi sur la force de la grace. L'homme étoit plus fort sans doute dans l'état heureux de son innocence; mais sa force même nourrissant son orgueil, devint le principe fatal de sa foiblesse & de sa chute. Nous sommes plus foibles depuis l'introduction du péché dans

2. Cor. c. 12.

notre nature ; mais cette foibleſſe même, dont l'effet ſalutaire eſt de nous humilier devant Dieu, eſt ce qui devient le principe de notre force, en attirant dans nous toute celle de la grace ; *Cùm enim infirmor, tunc potens ſum.*

Or, mes chers Auditeurs, ſoutenus, comme nous devons l'être, par cette idée de la grace que la foi nous révele, quel ſacrifice pourroit nous étonner encore & nous paroître impoſſible, dès que notre foibleſſe même eſt ce qui nous aſſure la communication de la puiſſance divine ? Vainement l'amour propre, allarmé du coup mortel que la grace lui prépare, feroit-il mille efforts pour anéantir le projet de notre retour à Dieu ; vainement emploiroit-il mille artificieux détours pour nous perſuader l'impoſſibilité d'une loi qui ne tend qu'à la détruire : Oui, doit ſe dire alors à lui-même tout chrétien pénétré de ſa foi ſur la force ſouveraine de la grace, oui, je ſuis foible & le plus foible de tous les

hommes ; mais cette foiblesse même, loin de m'abbatre, est ce qui m'encourage : c'est ce qui m'anime, c'est ce qui me fait tout entreprendre pour obéir & pour plaire à Dieu ; parce que plus ma foiblesse est extrême, & plus j'ai droit d'espérer que la grace divine deviendra ma force ; qu'elle opérera dans moi, qu'elle y triomphera de tout ce qui s'oppose de ma part à ses victoires. Il falloit que le Dieu-Créateur travaillât sur le néant de la nature pour me faire admirer sa puissance ; & il faut que le Dieu-Sauveur travaille sur un cœur aussi fragile que le mien, sur un cœur qui est comme le néant de toutes les vertus, pour me faire sentir toute la force de sa grace ; *Cùm infirmor, tunc potens sum.* Tel, tel sera, dis-je, le sentiment de notre confiance au pouvoir de la grace, dans les périls où la foiblesse humaine nous expose, dès que nous méditerons avec un esprit chrétien ce que la foi nous révele du secours tout-puissant dont cette grace fortifie notre ame.

Et dans de pareils ſentimens ne ſommes-nous pas comme des dieux ſur la terre, ou du moins plus que des hommes, pour triompher des plus grandes épreuves, & pour entreprendre les plus grandes choſes ?

3°. Cependant, Chrétiens, ce n'étoit point aſſez de ces idées dont la foi nous éclaire ſur le don de la grace, pour nous rendre ſes parfaits disciples. Sa néceſſité nous inspire, avec ſon ſecours, le deſir qui la fait obtenir ; & ſa force, la confiance qui nous fait agir. Mais il falloit encore un attrait pour nous ſoutenir, un charme capable de nous faire aimer le joug, ou plutôt l'empire de la grace. Et n'eſt-ce pas cet attrait que la foi nous préſente encore, quand elle nous révele la condescendance admirable de cette grace, pour tous les cœurs où elle exerce ſon empire ? Je ſçais qu'un certain monde, toujours ennemi de la grace de Jeſus-Chriſt comme de Jeſus-Chriſt même, nous la repréſente ſans ceſſe comme une maîtreſſe impérieuſe qui tyranniſe ſes

ſujets, & les fait gémir inceſſamment ſous un joug qui les accable. Je ſçais que l'amour de nous-mêmes toujours d'accord avec ce monde ſenſuel & voluptueux, nous exagere également les rigueurs qu'il en coûte pour ſuivre les mouvemens qu'elle nous inſpire. Mais ſi de telles idées pouvoient faire impreſſion ſur vos eſprits, ah! Chrétiens, n'aurois-je pas droit de penſer alors ou que vous ne méditâtes jamais ce que la foi vous apprend de la douceur de la grace, ou qu'il ne reſte plus dans vous que l'homme charnel & animal à qui, pour le ſatisfaire, il ne faut d'autre bonheur que celui des ſens?

Car, quelque dominant que puiſſe être dans l'homme le ſentiment de l'amour propre, pourroit-il regarder comme un joug terrible un empire aſſez aimable, pour reſpecter ſa liberté, pour reſpecter les inclinations de ſa nature, pour reſpecter juſqu'à ſes défauts & à ſes paſſions même dans la maniere de le ſanctifier? Or dans les principes in-

conteſtables de la foi, voilà ce que c'eſt que le joug de la grace ſi redouté du monde. C'eſt une ſouveraine, il eſt vrai, mais qui ne conſent à dominer ſur votre ame, qu'autant qu'elle voudra bien reconnoître ſa domination ; qui veut d'abord obtenir de votre libre-arbitre tout l'empire qu'elle ſe prépare à exercer ſur vous-mêmes ; qui, loin d'enchaîner votre liberté, s'accommode à votre liberté même, pour ſaiſir le moment de vous gagner ſans vous aſſervir, de vous réformer ſans vous détruire, de vous ſoumettre ſans uſer de force & de
Sap. c. 12. violence ; *Cum magnâ reverentiâ disponens nos*. Or cette attention merveilleuſe de la grace divine à reſpecter tous les droits de la liberté humaine, juſqu'à n'uſer jamais de ſon pouvoir abſolu, afin de nous laiſſer pleinement libres & maîtres de nous-mêmes ; cette idée ſeule n'eſt-elle pas un attrait qui doit nous faire ſentir toute ſa condeſcendance, & nous découvrir tous les charmes de ſon empire ? Que

ſera-ce donc, mes chers Freres, ſi j'ajoute que cette grace daigne deſcendre jusqu'à s'accommoder non-ſeulement à notre libre-arbitre, mais à nos inclinations, à nos qualités naturelles, & à nos défauts même? Que, ſelon l'expreſſion de ſaint Pierre, elle prend mille formes différentes, pour ſe plier à la variété de nos caracteres & de nos humeurs? *Multiformis gratia Dei.* 1. Petr. c. 4. C'eſt-à-dire qu'il n'eſt point de caractere, de tempérament ſi vicieux, qu'elle ne rende propre à l'exécution de ſes deſſeins miſéricordieux, & qu'elle emprunte des plus grandes foibleſſes & des paſſions les plus dominantes, cette force victorieuſe dont elle enfante les plus ſublimes vertus du Chriſtianisme.

Ne craignez donc point, hommes & femmes du monde, que la grace ſe prépare dans vos cœurs un trône élevé ſur les débris de votre nature. Ne craignez point qu'elle vous raviſſe violemment ces penchans qui vous ſont ſi chers, & dont vo-

tre exiſtence paroît dépendre. C'eſt ſur votre fond même, tout vicieux qu'il peut être, que cette grace veut édifier ſon ouvrage ; & toute puiſſante qu'elle eſt, ſi vous voulez la ſuivre, elle aura recours à tout ce que vous êtes, pour faire de vous efficacement tout ce que vous n'êtes pas. Non, homme fier & ambitieux, la grace n'affoiblira point dans vous ces ſentimens naturels d'ambition & de fierté qui vous dominent ; mais elle leur offrira de plus grands objets que tout ce qui vous éblouit ſur la terre, & fera de vous, comme d'un Paul ou d'un Xavier, un conquérant plus fameux que tous les héros du monde. Non, ame tendre & affectueuſe, la grace ne vous arrachera point cette tendreſſe exceſſive & paſſionnée dont le ſentiment vous domine ; mais en vous ſanctifiant, elle tournera votre ſenſibilité, comme celle de Magdeléne, vers l'objet divin qui ſeul la mérite, & que l'on ne peut aimer avec excès. Non, génie ſublime & enrichi du tréſor de toutes les ſcien-

ces humaines, la grace n'obscurcira point tant de lumieres réunies qui vous distinguent du vulgaire ; mais elle fera de vous, comme d'Augustin converti, un flambeau lumineux de l'église, dans ces tems de nuages & de ténebres, où l'irreligion s'éleve de toutes parts contre les oracles de la vérité. Non, esprit curieux & avide de connoître, la grace ne vous ôtera point ce desir insatiable de sçavoir qui vous dévore ; mais elle vous portera, comme un Jérôme, à ces études saintes, à ces recherches sçavantes qui feront jusqu'à la fin des siecles la gloire & l'appui du Christianisme. Non, cœur guerrier & intrépide, la grace ne vous enviera point ce goût militaire qui anime & ennoblit tous vos sentimens ; mais elle fera de vous, comme d'un Victor, d'un Maurice, un brave soldat de Jesus-Christ, & peut-être un chef de braves combattans contre les puissances de l'enfer & du monde.

Or seroit-ce là, Chrétiens ama-

teurs de vous-mêmes, de quoi vous faire craindre le joug imposé par la grace ? Et sur le portrait que je viens d'en tracer, d'après l'expérience de tous les tems, peut-il être un empire plus aimable & plus propre à vous rendre heureux ? Oui, il est vrai que la grace, toute condescendante qu'elle est, retranche impitoyablement de nos mœurs tout ce qu'elle y voit d'imparfait & de défectueux ; que malgré sa douceur infinie, elle oblige l'homme chrétien à chercher d'autres plaisirs que les voluptés des sens ; d'autres honneurs, que les distinctions du siecle ; d'autres trésors, que les richesses du monde. Bien plus, il est vrai que la grace nous oblige à nous renoncer nous-mêmes, à nous haïr nous-mêmes, à nous crucifier nous-mêmes ; mais outre que la grace ne commande à l'homme le mépris du monde, qu'en lui faisant concevoir, par sa lumiere, combien il est méprisable en effet ; & la haine de lui-même, qu'en pénétrant son intelligence de

cette grande maxime, qu'il faut se haïr dans le tems, si l'on veut s'aimer pour l'éternité ; outre ces grands motifs que la grace fait, pour ainsi dire, marcher devant elle, pour adoucir ses ordres ; je prétends que cette rigueur même, cette dureté apparente de la grace à l'égard du cœur humain, est le plus beau trait de sa condescendance admirable pour le plus impérieux de tous ses penchans.

Car il ne peut vivre sans être heureux ; il aspire sans cesse à le devenir jusques dans le sein de la misere, ce cœur toujours inquiet & agité par lui-même ; c'est à ce bonheur dont il ne peut se passer, que tend ici-bas tout ce qu'il enfante de mouvemens, de desirs & de projets. Or n'est-ce pas pour nous conduire à ce bonheur toujours desiré, pour nous le faire goûter infailliblement dès la vie présente, que la grace nous rend ennemis du monde & de nous-mêmes, & qu'elle nous oblige à ces sacrifices, si rudes en apparence aux yeux

de la chair ; mais qui ſont les ſeuls principes de la vraie félicité que nous cherchons à tous les inſtans ? Sans examiner en effet jusqu'à quel degré de bonheur l'homme peut parvenir ſur la terre, du moins eſt-il évident même aux yeux de la raiſon, que la paix & la tranquillité du cœur ſont comme le fondement de toute vraie félicité, & que le ſiege du bonheur réel & ſolide ne ſera jamais où regneroient encore le trouble, l'agitation, l'inquiétude inſéparable des paſſions humaines. Il faut donc que la grace, pour contenter le penchant invincible de l'homme vers le bonheur, l'oblige à réprimer tous les autres penchans, du moins à leur préſenter de plus dignes objets ; à immoler ce que ſaint Paul appelle la vie de l'homme, au bonheur de l'homme nouveau, de l'homme ſpirituel & chrétien ; & à ſe crucifier, pour ainſi dire, dans une partie de ſon être, pour rendre ſurement heureuſe la plus noble partie de lui-même, qui eſt ſon ame. Voilà,

Chrétiens, quel a été depuis l'origine des tems, & quel sera toujours le grand principe de la vraie félicité du cœur humain, de cette félicité qu'il poursuit inutilement depuis tant de siecles; parce qu'il craint souverainement les rigueurs de la grace qui en sont la véritable source. Or si les rigueurs même, & pour ainsi parler, les cruautés de la grace ont tant de charmes & de pouvoir pour nous rendre heureux dès la vie présente, quelle idée trop aimable peut-on se former de sa douceur même, de cette onction, de cet attrait divin qui accompagne toujours ses opérations merveilleuses, dès que l'on s'abandonne au gré de ses desirs & de ses ordres? Il ne faut donc, mes chers Auditeurs, que la révélation divine sur la grace, pour nous faire desirer ses dons, pour nous faire compter sur son pouvoir, pour nous faire aimer son empire.

4°. Enfin, le dernier effet à produire dans notre cœur, pour nous rendre ses parfaits disciples, c'est

de nous inspirer la crainte ſouveraine d'abuſer de ſes dons, & de nous faire ainſi perſévérer, ſans nous démentir, dans la route qu'elle nous trace pour nous conduire au ciel. Or n'eſt-ce pas cette crainte ſouveraine d'abuſer de la grace, que produit encore infailliblement dans un cœur chrétien la connoiſſance que lui en donne la foi, quand elle lui préſente la délicateſſe, la ſenſibilité extrême de cette grace, à ſes infidélités & à ſes réſiſtances? Délicateſſe, ſenſibilité de la grace, dont l'écriture nous parle en mille endroits, & dont je voudrois vous pénétrer, mes chers Auditeurs; perſuadé que l'on ne manqueroit jamais de l'écouter & de la ſuivre, même au milieu du monde, ſi l'on avoit conçu combien il eſt facile de la rebuter, de la contriſter, & de l'obliger de nous refuſer, peut-être pour jamais, ces faveurs ſpéciales, dont la prédeſtination eſt infailliblement le terme. Suppoſez en effet l'homme le plus mondain parmi ceux qui m'écoutent, & le plus

plus inattentif au moment de la grace ; s'il étoit bien convaincu, ce Chrétien impénitent à qui je parle, que la grace, toute jalouse qu'elle est de son éternel bonheur, n'est pas toujours également libérale de ses dons efficaces pour le sauver des périls du monde ; que ne dépendant que d'elle-même, dans le choix des momens où elle se communique au cœur de l'homme pour en triompher, cette grace a pour ces opérations victorieuses ses momens de choix qui lui sont connus & que l'homme ignore ; que le moment heureux que la grace lui destine, une fois manqué, peut s'évanouir, pour ne revenir jamais ; & que néanmoins sur ce moment seul, comme sur un point fatal, peut rouler sans retour tout l'intérêt de son éternité ; s'il sçavoit, en un mot, que la moindre grace méprisée peut, dans l'ordre des decrets divins, devenir le principe de sa réprobation éternelle, comme la fidélité à la moindre grace, peut devenir l'heureux germe de sa prédestination ;

ſuppoſez, dis-je, l'homme le plus mondain, convaincu de ces vérités qu'il ne croit pas, ou plutôt qu'il ignore ; dès qu'il ne ſera pas déterminé à ſe perdre, pourra-t-il ne pas craindre ſouverainement d'abuſer de la grace & de réſiſter à ſes ordres?

Et voilà cependant, mes chers Auditeurs, (quoique puiſſe en penſer un monde peu chrétien qui ne penſa jamais ſainement ſur la grace de Jeſus-Chriſt,) voilà dans les principes de la foi, jusqu'où va la ſenſibilité de cette grace, dont vous craignez ſi peu de rebuter les empreſſemens & les inſtances. De vous expliquer au reſte comment & pourquoi l'abus d'une ſeule grace peut nous ravir les graces les plus puiſſantes que Dieu nous deſtinoit encore, c'eſt ce que je ne pourrois entreprendre, ſans ſortir des bornes de mon ſujet. Non, qu'il ne fût aiſé de vous dire, après les docteurs les plus éclairés, que Dieu a tellement arrangé cet ordre de graces qui couronnent ſes élus, que de manquer aux unes, c'eſt ſe priver

de la prédilection divine dans la distribution des autres ; parce que ces graces de choix, quoique supérieures à tous nos mérites, devoient suivre de notre fidélité à ses premiers dons. Voilà, dis-je, ce qu'il me seroit facile de vous faire entendre, & même de vous développer, si je n'avois proscrit de ce discours tout ce qui n'est qu'opinion & que systême. Quelque probable donc que me paroisse cette liaison heureusement inventée par la théologie, entre les différens dons de la grace, je m'en tiens aux oracles de la foi sur l'accord mystérieux de tant de délicatesse, avec tant de patience dans la conduite de la grace divine.

Ouvrez avec moi les livres sacrés, vous y découvrez sans doute & vous y admirez en mille endroits cette patience infinie de la grace qui attend, qui recherche, qui poursuit le cœur de l'homme, sans paroître se rebuter jamais de ses infidélités & de ses résistances ; mais

ne voyez-vous pas encore dans ces livres divins, que la grace, toute patiente qu'elle est, se fatigue & se lasse enfin de nous poursuivre; que cette grace si active dans ses recherches, sçait néanmoins se prescrire un terme où elle s'arrête, pour ne pas autoriser le desordre
Jon. c. 3. de la présomption humaine; *Adhuc quadraginta dies, & Ninive subvertetur;* & que s'il est des coupables, & de grands coupables qu'elle daigne attendre jusqu'à la fin, il est une multitude de pécheurs qu'elle laisse périr dans le crime, parce qu'ils attendent trop long-tems à la chercher; *Quæretis me, & in peccato vestro moriemini.* Mais ne voyez-vous pas encore dans ces livres saints qui semblent vous rassurer dans vos résistances à la grace divine, que le motif le plus puissant pour le Dieu de la grace, de ne pas vous attendre, c'est que vous osez compter vous-mêmes qu'il vous attendra? Que pour venger le mépris sacrilege que vous faites

Joan. c. 7. & c. 8.

de ses dons, il vous méprisera lui-même à son tour? *Et ego despiciam vos.* Qu'il réprouva Saül le roi de son peuple chéri, pour une seule desobéissance à sa voix? *Quia non obedisti voci Domini.* Qu'il livra Jérusalem aux incirconcis, pour n'avoir pas connu le moment de la grace qui l'attendoit encore; *Eò quòd non cognoveris tempus.* Et qu'il frapa tout Israël de cet aveuglement qui nous étonne encore, pour avoir fermé les yeux aux derniers traits de lumiere que lui réservoit sa miséricorde? *Nunc autem abscondita sunt ab oculis eorum.* Mais revenons.

Matth. c. 20

1. Reg. c. 28.

Luc. c. 19.

Ibid.

Or, mes chers Auditeurs, si vous pénétrez ces oracles divins, tels que je pourrois en citer une infinité d'autres, en est-il un seul qui ne soit capable de réprimer la présomption du cœur humain, quand il se repose sur la patience de la grace, pour demeurer sans crainte dans le peché? En est-il un seul qui ne doive nous convaincre de la vérité de ce beau mot de saint Gré-

goire, que le moment de la grace pour le Chrétien qu'elle éclaire & qui en abuſe, eſt comme cet éclair orageux qui part du ciel, qui préſage la tempête & annonce la foudre qui doit le ſuivre de près? Car, pénétrés de ces lumieres que la foi nous donne ſur la délicateſſe de la grace, loin de préſumer encore de ſa patience infinie, pouvons-nous ne pas trembler ſur le mépris de la grace la plus ordinaire & la plus commune? Et dans l'incertitude, où tout Chrétien doit être, ſi le moment de grace qu'il néglige, n'eſt pas pour lui ce moment unique, où elle daigne l'attendre encore & le pourſuivre, dans cette perplexité ſalutaire où ſa foi l'entretient pour exciter ſa vigilance, pourroit-il prendre ſagement un autre parti que de veiller ſans ceſſe ſur lui-même, ſur tous les mouvemens de ſon cœur, ſur tous les retours de ſa conſcience, ſur tous les événemens de ſa vie, pour ne pas laiſſer échaper cet heureux moment? Et dans la crainte qu'il n'échape encore à

ſon attention, ne concluera-t-il pas à reſpecter tous les momens où la grace parle, à les regarder tous comme le moment déciſif de ſon éternité ; puiſqu'il n'en eſt aucun qui ne puiſſe l'être en effet dans les deſſeins de la providence ?

Il n'y a donc rien qui dût être plus médité du monde que ce qu'il y a d'expreſſément révélé ſur le don de la grace ; puiſqu'il ne faudroit que cette révélation divine pour nous conduire comme par degrés à devenir, avec ſon ſecours, ſes parfaits diſciples ; c'eſt-à-dire, pour nous faire deſirer le don de la grace, pour nous faire compter ſur le pouvoir de la grace, pour nous faire aimer l'empire de la grace, pour nous faire craindre ſouverainement l'abus de la grace ? Or à l'aſpect de ce tableau de la grace divine, qui nous eſt préſenté par la foi, dans les principaux traits qui la diſtinguent, faudroit-il vous preſſer encore, mes chers Auditeurs, de vous en tenir à la révélation, quand il s'agit de connoître

la grace de Jesus-Christ, de méditer cette connoissance révélée dans l'esprit de la foi qui vous la communique, & d'en faire le sujet le plus ordinaire de vos réflexions; je dis de ces réflexions profondes, qui pénetrent le cœur de l'homme & lui rappellent sans cesse ce qu'il a le plus grand intérêt à ne perdre jamais de vue?

Non, ce n'est pas, je le sçais, de ces réflexions salutaires que le monde s'occupe au milieu de cette foule d'idées vaines & puériles, dont il est sans cesse distrait & agité; mais n'est-ce pas l'oubli même de ces vérités capitales qui s'opposent comme invinciblement dans les Chrétiens du monde aux opérations de la grace & à ses progrès? Oui, mes chers Auditeurs, ainsi que les traits révélés dont la foi nous peint la grace de Jesus-Christ, ne sçauroient manquer, avec son secours, de produire dans le cœur humain tous les sentimens qui forment ses parfaits disciples; ainsi le défaut de réflexion sur ces idées même

eſt-il le principe comme infaillible de tous les desordres qui obligent la grace à ſe retirer loin de vous, & à vous abandonner au milieu du monde. Car ce qui s'oppoſe le plus fortement à cette pleine victoire que la grace tend ſans ceſſe à remporter ſur la multitude des hommes conſacrés au Chriſtianisme, ne vous figurez pas, mes chers Freres, que ce ſoit préciſément le nombre & la griéveté des crimes dont ils peuvent ſe rendre coupables : Non ; quelque criminel que me paroiſſe le monde de nos jours, ce n'eſt point encore là, & ce ne ſera jamais ce monde abominable, qui peuploit la terre au tems de Jeſus-Chriſt, avant ſa prédication & celle de ſes apôtres ; & vous ſçavez cependant avec quelle rapidité la grace de Jeſus-Chriſt fit la conquête de ce monde pervers, triompha de toutes ſes idoles, qui n'étoient qu'autant de paſſions humaines diviniſées, & le purifia de ces débordemens monſtrueux qui dégra-

doient l'humanité ſans épargner la divinité même.

Ce n'eſt donc point proprement l'abondance de l'iniquité humaine introduite dans le Chriſtianisme, qui peut obliger la grace à vous priver de ſes puiſſans ſecours ; c'eſt cette ſuite d'outrages trop ordinaires qu'on lui fait à elle-même, & qui attaquent directement ſa gloire ; c'eſt que l'on vit dans l'indifférence la plus marquée pour ſes plus grands dons ; c'eſt que l'on ſe défie ſans ceſſe de ſa force & de ſon pouvoir ; c'eſt que l'on craint ſon empire comme un joug inſupportable ; c'eſt que l'on préſume de ſa patience pour vivre impunément dans le péché. Voilà, Chrétiens, les plus grands obſtacles que le monde oppoſe aux deſſeins miſéricordieux de la grace ; voilà ce qui, de jour en jour, anéantit ſon regne au milieu du monde, & ce qui fait ſurabonder le péché où elle devoit ſurabonder elle-même. Or quel autre principe de ces deſordres que l'ou-

bli funeste où nous vivons sur la nécessité, sur la force, sur la condescendance, sur la délicatesse de la grace. Attachons-nous donc à ce qu'il y a de révélé sur la grace; il n'est rien qui dût être plus médité du monde; vous venez de le voir. Cherchons moins à connoître ce qui n'est point révélé sur la grace; il n'est rien sur quoi l'on dût moins raisonner dans le monde; c'est la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

C'est de tout tems, mes chers Auditeurs, que l'homme fut avide de connoître, sur-tout en matiere de religion, les secrets de Dieu les plus cachés & les plus impénétrables à la raison humaine. Point de mystere si sublime parmi ceux que la foi nous révele, qui dans les différens siecles n'ait été l'objet de sa curiosité & de ses recherches. Point de mystere qu'il n'ait même entre-

pris de comprendre à l'aide de sa foible raison, dont il n'ait osé mesurer l'étendue sur les bornes étroites de son intelligence. Et de là tant d'erreurs diverses qui se sont succédées depuis la naissance de l'église, sur l'unité de nature & la trinité de personnes en Dieu; sur l'incarnation du Verbe, sur la divinité de sa personne, sur ses deux natures qui le font Dieu & Homme tout ensemble; sur la divinité de l'Esprit saint, & sa procession du Pere & du Fils. De là tant d'erreurs sur la justification de l'homme, sur l'application qui lui est faite des mérites de Jesus-Christ; sur l'inutilité des bonnes œuvres, ou leur nécessité dans l'homme chrétien, pour conquérir la gloire du ciel. De là tant d'autres erreurs que je ne pourrois nombrer, sur ce qu'il y a non-seulement de mystérieux, mais de grand & de plus qu'humain dans la religion de Jesus-Christ; comme si le Dieu du Christianisme avoit abandonné les mysteres adorables de sa religion à la

témérité de nos disputes, ainſi que le Dieu de la nature nous a livré ce monde viſible, ſur lequel on raiſonne depuis tant de ſiecles, & l'on ne ceſſera de raiſonner que lorsqu'il ceſſera lui-même de porter des hommes, & retombera dans l'abîme de ſon premier cahos.

Mais ne ſemble-t-il pas, mes chers Auditeurs, que ce ſoit principalement ſur la conduite & l'œconomie de la grace par rapport au ſalut de l'homme, que la curioſité humaine ſe ſoit exercée depuis pluſieurs ſiecles avec plus d'audace & de liberté; parce que cette grace eſt un don qui ſe communique, ſans faire acception des perſonnes & des mérites même. Le plus ignorant ſe croit autoriſé, comme le plus habile, à ſonder ſes myſteres & ſes profondeurs; & avec la ſcience la plus bornée, ſouvent même à peine inſtruit des principes les plus communs de ſa religion, on s'érige en juge de ces queſtions myſtérieuſes, dont les docteurs les plus éclairés n'ont par-

lé qu'avec une religieuse frayeur; & dont saint Paul ne s'est expliqué lui-même, que pour nous faire entendre son incapacité sur de pareils
Rom. c. 11. sujets; *O altitudo divitiarum!* Or voilà, Chrétiens, ce que je viens vous représenter ici, & ce que la raison même vous représente comme un desordre qui, pour être moins frapant que mille autres qui vous sont exposés plus fréquemment dans les chaires chrétiennes, n'en mérite pas moins tout le sérieux de nos réflexions. Car n'est-ce pas un desordre des plus déplorables que d'entendre de simples Chrétiens, sans autre mérite que celui de leur vanité, discourir dans les sociétés du monde avec tant de contention & de chaleur, & sur quoi? Sur des questions qu'ils ne comprendront jamais, sur des questions qu'il leur est dangereux de vouloir pénétrer & comprendre, sur des questions qu'il leur seroit inutile de comprendre en effet. Et n'est-ce pas là ce que la raison nous oblige de penser de ces questions toujours

agitées & jamais décidées ſur la conduite & l'œconomie de la grace dans le grand ouvrage du ſalut de l'homme ? Oui, mes chers Auditeurs ; & c'eſt ce qui doit vous conſoler ici pour la plûpart de l'impuiſſance où vous êtes de prendre parti dans ces disputes célebres dont retentiſſent les écoles chrétiennes & catholiques. Vous regrettez quelquefois de ne pouvoir entrer, comme mille autres, dans ces queſtions ſublimes & relevées, vous aſpirez à la gloire de ces hommes, de ces femmes du monde, à qui la nature ſeule ſemble avoir communiqué aſſez de lumieres pour pénétrer ſans péril dans les routes myſtérieures ; perſuadés que de pareilles connoiſſances vous animeroient à profiter mieux de ſes faveurs, & à mieux répondre à ſes deſſeins de bonté & de miſéricorde. Mais non, Chrétiens, vous vous trompez ; & pour vous engager à prendre ſur ce point le ſeul parti dont le ſage peut faire choix, celui de conſentir à ignorer ce que Dieu

ne révéla jamais à son église sur la conduite de sa grace. Je reprens en peu de mots les trois idées que je ne vous ai qu'indiquées comme le fond de ce qui me reste à vous dire. Encore quelques momens d'attention, je vous prie.

Non, il n'est rien sur quoi l'on dût moins raisonner dans le monde, que sur ce qui n'est point révélé de la conduite de la grace ; & ce sera toujours, du moins dans les simples fideles, un desordre condamné par la raison même, que de s'occuper de ces questions controversées sur le point de la grace. La premiere raison que j'en apporte, c'est que ce sont là des mysteres que l'on ne comprend pas, & que l'on ne comprendra jamais. Car sur quoi le monde chrétien a-t-il jamais plus raisonné que sur les opérations diverses de la grace divine ? Et cependant qu'y a-t-il eu jamais de moins éclairci & de moins connu dans le Christianisme, que ces opérations mystérieuses ? C'est sur l'accord de cette grace, & sur-tout de la grace qui

fait les prédeſtinés, avec la liberté humaine, que ſaint Auguſtin développoit contre les erreurs de ſon tems toute l'étendue de la pénétration de ſon génie. C'eſt ſur ces points là même que ſe ſont expliqués dans les ſiecles ſuivans tant d'autres peres & de docteurs, à meſure qu'il ſe préſentoit dans leurs ſiecles de nouvelles héréſies à combattre. Et de nos jours encore, n'eſt-ce pas un des points les plus intéreſſans que la théologie ſe propoſe, de diſcuter à fonds, autant qu'il eſt poſſible, la maniere merveilleuſe dont la grace exerce ſon empire ſur la liberté de l'homme, & le conduit ſûrement, malgré ſon inconſtance, au terme de l'éternel bonheur? Mais depuis tant de ſiecles, dites-moi quel a été le fruit de ces diſcuſſions profondes? Le travail de la raiſon humaine, & de la raiſon la plus épurée, la plus pénétrante, a-t-il jetté quelque nouveau jour ſur les moyens ſecrets dont ſe ſert la grace pour opérer le ſalut des hommes? N'eſt-il pas évi-

dent, quoi que puiſſent dire quelques esprits trop amateurs de leur ſyſtême, que ce qu'il y a de myſtérieux en effet dans la conduite ineffable de la grace, ne l'eſt pas moins de nos jours, qu'il le parut aux regards des premiers ſiecles ; & qu'il n'eſt point de théologien ſenſé qui ne doive aujourd'hui reconnoître, comme ſaint Auguſtin le faiſoit de ſon tems, qu'il n'eſt point de queſtion plus difficile, plus épineuſe, plus délicate, que le moyen de concilier la ſouveraine puiſſance de la grace, avec le libre-arbitre accordé à tous les hommes, & qui les laiſſe pleinement maîtres de réſiſter ou de ſe rendre aux moyens qu'elle emploie pour les convertir ? Or, mes chers Auditeurs, ce qui, malgré les lumieres des plus grands génies, eſt demeuré toujours obscur & myſtérieux ſur la grace de Jeſus-Chriſt, vous flaterez-vous de le mieux comprendre vous-mêmes ? Et cette ſeule impuiſſance que les esprits les plus pénétrans ont ſçu reconnoître dans eux pour décou-

vrir l'œconomie de la grace dans le ſalut de l'homme, ne doit-elle pas vous convaincre combien ces ſortes de queſtions ſont au-deſſus de l'intelligence & de toutes les recherches de l'eſprit humain ?

Vous me demandez pourquoi donc tant de disputes célebres, pourquoi tant d'opinions diverſes, tant de ſyſtêmes différens ſur l'action de la grace divine, rapprochée de la liberté de l'homme ; s'il eſt impoſſible en effet d'en pénétrer l'accord & de le comprendre? Pourquoi tant de ſçavans, de théologiens ſubtils & éclairés, épuiſent-ils encore leur eſprit ſur ces queſtions obscures, s'ils n'esperent pas enfin jetter quelque jour ſur leur obscurité, & venir à bout de concevoir ce qui n'a pas encore été compris depuis la naiſſance de l'égliſe? Non, non, mes chers Freres, ce n'eſt point cette espérance préſomptueuſe qui anime tant d'hommes respectables par leurs lumieres & leur capacité, à raiſonner, à disputer ſans ceſſe, pour concilier

l'empire de la grace, l'infaillibilité de la prédestination, avec l'existence & les droits de la liberté humaine ? S'ils raisonnent en docteurs sur des points si relevés, ils ne les regardent pas moins comme au-dessus d'eux ; ils ne perdent jamais de vue le premier principe du vrai théologien, qui est la foi. Lors même qu'ils paroissent donner l'essor aux découvertes de leur raison, ils sçavent captiver leur entendement; ils croient simplement, ainsi que le peuple même qui les révere comme ses maîtres ; ils se prosternent humblement, comme saint Paul, devant le Dieu de la grace qu'ils contemplent. Ils admirent, ils adorent sans cesse, comme l'apôtre, la sublimité des richesses & de la science
Rom. c. 11. de Dieu ; *O altitudo divitiarum !* Et s'il en étoit un seul parmi eux qui, s'élevant au-dessus de sa sphere, prétendît nous donner ses opinions sur ces points mystérieux, comme des vérités incontestables, je ne craindrois point, après saint Prosper, de le regarder comme le

plus téméraire des hommes, quand il ſe flate de connoître & d'expliquer par quels reſſorts ſecrets la grace de Dieu conduit le cœur de l'homme à paſſer ſur mille objets de haine à l'amour, & de l'amour à la haine ; *Quis perſpicere aut enarrare* Prosp. *poſſet, per quos affectus viſitatio Dei animum inducat humanum, ut quæ oderat, diligat, quæ faſtidiebat, eſuriat.* Voilà, dis-je, comment je me croirois en droit de regarder quiconque ſe flateroit d'avoir répandu la clarté ſur les dogmes myſtérieux de la grace. Mais non, encore une fois, mes chers Auditeurs, ce n'eſt point l'eſpérance vaine de diſſiper le nuage que Dieu même répand ſur l'union de ſa grace avec notre liberté, qui ſoutient tant de grands hommes vraiment chrétiens & catholiques dans leurs réflexions & leurs raiſonnemens pénibles ſur la grace.

Un motif plus ſolide & plus vrai les anime & les conduit : c'eſt qu'ils ont à cœur de combattre par tous les moyens que peut inventer l'eſ-

les moyens que peut inventer l'esprit humain, tant d'erreurs qui défigurent les dogmes de foi ſur la grace, au mépris de la doctrine invariable de l'égliſe ; c'eſt qu'ils veulent pourſuivre dans tous les détours de leurs vains raiſonnemens, ces esprits artificieux qui, ſous le ſpécieux prétexte d'établir le ſouverain domaine de la divinité ſur ſa créature, anéantiſſent la liberté humaine, ce principe ſi néceſſaire pour que nos actions ſoient ſusceptibles de récompenſes & de châtimens. Peut-être feroient-ils mieux encore, ces zélés défenſeurs de la foi, de s'en tenir uniquement à la foi même pour battre & confondre l'héréſie ? Peut-être avanceroient-ils plus à dompter l'obſtination de l'hérétique en préſentant à ſon esprit téméraire la barriere inébranlable de l'égliſe, qu'en lui oppoſant les ſyſtêmes fragiles de la raiſon humaine ; ſyſtêmes que l'héréſie elle-même peut renverſer, & dont le renverſement

devient toujours pour elle une ſorte de triomphe ?

Quoi qu'il en ſoit, voilà du moins l'intention vraiment chrétienne qui anime ces catholiques ſçavans & éclairés dont je parle, à oppoſer non-ſeulement l'autorité de l'écriture & des peres, mais encore la force & la ſubtilité de leurs propres raiſonnemens aux ennemis captieux qu'ils ont à combattre. Voilà ce qui les oblige de recourir aux inventions même de leurs esprits, pour ne pas laiſſer une apparence de victoire à ces hommes audacieux toujours prêts à triompher ſans raiſon, & qui ne pouvant ſubjuguer le monde par la ſolidité des preuves, qui ne ſçauroit être pour l'erreur, ont au moins tâché de l'éblouir par des raiſonnemens ingénieux, des ſyſtêmes apparens, des interprétations forcées des docteurs & de l'écriture même. Et ne ſuffit-il pas en effet de ces motifs pour commander à ce qu'il y a de plus éclairé parmi les catholiques, d'épuiſer leur raiſon à concilier la li-

berté & la grace, quoiqu'ils ne se flatent pas de comprendre l'accord incompréhensible de l'une & de l'autre. Mais vous, mes chers Auditeurs; vous, simples fideles, qui n'avez point contracté de pareils engagemens avec l'église, & qui, faute du sçavoir nécessaire, seriez même incapables de les remplir; vous, seulement obligés à croire dans le silence ce que l'église vous apprend, à défendre de la contagion du monde cette foi personnelle qui vous éclaire, & non pas la foi & la religion de l'univers chrétien, ne seroit-ce pas de votre part une témérité insoutenable, que de vous occuper, comme on fait tous les jours, à raisonner sur ces points mystérieux qui passent évidemment la portée de l'esprit humain; sur ces questions, que je peux bien appeller, comme saint Paul, des questions folles & insensées pour le
Tim. c. 2 commun des Chrétiens; *Stultas & sine disciplinâ quæstiones*; puisqu'il s'agit là non-seulement de mysteres que vous ne comprendrez jamais,
mais

mais de mysteres qu'il vous est même dangereux de vouloir pénétrer & comprendre.

2°. Car telle est, mes chers Auditeurs, & telle sera toujours la suite naturelle de notre curiosité sur la conciliation de la grace avec la liberté humaine, de nous jetter comme infailliblement dans le précipice de l'illusion & de l'erreur. Ou bien l'on conçoit trop vivement la nécessité du domaine souverain de Dieu sur sa créature, & parce que l'on ne voit pas comment accorder la domination parfaite du souverain avec la liberté parfaite de ses sujets, on détruit, par les opinions que l'on invente, cette liberté de l'homme, qui n'est pas moins un objet de foi que le domaine de Dieu même. Ou bien l'on se laisse trop vivement fraper de la liberté essentielle à l'homme, que le sentiment nous manifeste dans nous, malgré nous-mêmes; & parce que l'on ne voit pas comment accorder cette liberté pleine & entiere de la créature avec le domaine souverain qui

convient à Dieu, on détruit bientôt, du moins affoiblit-on par les ſyſtêmes que l'on ſe forme, ce domaine abſolu de Dieu, qui n'eſt pas moins l'objet de notre foi que notre liberté même.

Ainſi arrive-t-il trop ſouvent de cette licence que l'on ſe donne de raiſonner ſur les points de la grace que l'on ne comprend pas ; ainſi arrive-t-il que les uns, à la ſuite de Pélage, attribuent tout à la volonté de l'homme, au préjudice de la grace qui le conduit avec douceur ſans ceſſer d'être ſouveraine ; & que les autres, ſur les pas de Calvin, donnent tout à la grace, au préjudice de la volonté humaine, qui, avec le ſecours de la grace divine, ſe gouverne elle-même ſans être néceſſitée. Voilà, mes chers Auditeurs, quel a été, quel eſt encore, & quel ſera toujours l'effet comme néceſſaire de l'eſprit trop curieux ſur l'accord de la liberté avec la grace qui fait les prédeſtinés & les élus. Et pourquoi ne craindriez-vous pas de tomber vous-mêmes dans l'un

de ces deux abîmes, où la curiosité téméraire qui vous anime, en a précipité tant d'autres ?

Non, je le veux, vous n'avez plus à craindre de tomber dans les blasphêmes de Pélage, proscrits depuis trop long-tems par les anathêmes de l'église pour vous séduire encore & vous éblouir ; mais ne donnerez-vous pas dans l'écueil moins décrié de l'héréfie contraire, qui anéantit la liberté de l'homme sous ombre d'exalter le souverain domaine de la divinité sur la créature ? Oui, Chrétiens, quelle que soit d'ailleurs l'étendue de vos lumieres, c'est dans cette illusion que vous précipitera votre curiosité sur l'accord inexplicable de la liberté & de la grace ; dès que vous ne serez pas guidés par une intention droite, ou par le motif de la nécessité, comme le font les théologiens catholiques dans leurs recherches sur ces questions mystérieuses. Eh ! que faudroit-il de plus pour vous convaincre du péril où la curiosité sur ce point vous expose,

que l'égarement fatal de tant d'esprits diſtingués par leur ſçavoir & leurs talens ; de tant d'esprits qui ſembloient devoir être les plus fermes colonnes de l'égliſe ; mais qui, pour n'avoir pas ſçu donner un frein à leurs idées, ſe laiſſerent prendre comme des enfans à cette malheureuſe erreur ſur le point de la grace? Parce qu'ils étoient de grands hommes au jugement du monde, ils ſe crurent capables de comprendre ſur la grace ce que Dieu a voulu cacher généralement à tous les hommes, & ne pouvant allier les principes dont la foi nous éclaire ſur la grace & la prédeſtination divine, avec une volonté toujours libre dans l'homme & affranchie de la néceſſité, ils aimerent mieux ſe rendre esclaves de la grace, & faire de Dieu même un tyran qui punit & qui récompenſe ſans raiſon, que de reconnoître humblement la foibleſſe & l'impuiſſance de leur raiſon pour concilier la grace avec leur liberté. Or, en ſuivant la route de ces hommes préſomptueux, ne don-

nerez-vous pas à leur ſuite dans l'erreur ſéduiſante qui les a perdus ? N'en doutez pas, mes chers Auditeurs, c'eſt là l'écueil funeſte où votre foi périra. Et ſi vous oſiez compter aſſez ſur vous-mêmes pour échaper à ce péril évident qui vous menace, écoutez ce que j'ajoute pour redoubler la crainte ſalutaire que je vous inspire, c'eſt que ce danger eſt également à craindre pour vous, & de la part de votre eſprit, & de la part de votre cœur, & de la part de la grace elle-même. Je m'explique.

Danger de tomber dans l'erreur qui ſacrifie la liberté humaine aux droits de la grace ; danger à craindre pour l'homme de la part de ſon eſprit qui ſe laiſſera infailliblement éblouir de ces ſyſtêmes ſpécieux. Car il n'eſt pas ici queſtion d'une erreur groſſiere qui choque & rebute d'abord un eſprit chrétien, par la licence ouverte de ſa morale & la fauſſeté manifeſte de ſes dogmes. Non ; c'eſt une erreur parée des plus beaux dehors, qui, au

premier coup d'œil, imprime une ſorte de vénération à quiconque ne la connoît pas ; c'eſt une erreur qui, dans le fond, ne paroît tendre qu'à exalter la gloire de Dieu & de ſa grace. Elle vous dépouille, il eſt vrai, Chrétiens, du pouvoir de réſiſter à la force de la grace ; mais ne ſemble-t-il pas qu'elle ne retranche ce privilege à la créature, que pour mieux aſſurer l'empire de la divinité ? Qu'elle ne dégrade la nature humaine, que pour venger la toute-puiſſance divine, que l'on prétend être dégradée elle-même par l'idée commune & univerſelle du monde chrétien ? Or eſt-il rien de plus ſéduiſant, mes chers Freres, de plus propre à ſurprendre le commun des esprits peu accoutumés à la réflexion, que cette apparence d'un respect infini pour Dieu, dont l'erreur ſe couvre & ſe déguiſe aux yeux du monde ?

Danger de tomber dans l'erreur qui ſacrifie la liberté humaine à la grace divine ; danger à craindre pour l'homme du côté de ſon cœur,

dont toutes les paſſions ſe réuniſſent pour accréditer aux yeux de ſa raiſon un pareil ſyſtême. Eh ! pourquoi ? Ah ! Chrétiens, l'ignorez-vous encore ? C'eſt que ce ſyſtême, tout favorable qu'il paroît être à l'accroiſſement de la gloire divine, donne évidemment à toutes les paſſions de l'homme une pleine licence de ſe ſatisfaire. Car, c'eſt là qu'aboutit néceſſairement cette puiſſance abſolue & irréſiſtible de la grace ſur le cœur de l'homme, de juſtifier toutes les paſſions dont l'homme peut être dominé ; & conſéquemment à faire entrer l'illuſion dans l'eſprit, par l'intérêt qu'il prend aux foibles du cœur. Soutenez un moment, pour être mieux convaincus, le langage d'un Luther & d'un Calvin : « Il n'y a que » la grace qui ſoit capable de briſer le joug que la paſſion nous impoſe, & l'on ne peut jamais réſiſter à cette grace, dès qu'elle eſt » préſente ; cependant cette grace » néceſſaire pour ne plus pécher, » & qui nous impoſe la néceſſité de

« ne plus pécher, l'homme eſt in-
» capable de l'obtenir & de l'atti-
» rer par aucun moyen qui ſoit en
» ſon pouvoir. « Tel eſt le précis de ce fameux ſyſtême dont je crains pour le cœur, ainſi que pour l'esprit humain, la peſte & la contagion. Or de là, quelle conſéquence plus juſte que celle-ci, dont l'homme du monde s'autoriſe encore tous les jours pour demeurer ce qu'il eſt; que c'eſt donc à lui d'attendre, ſans faire d'inutiles efforts, cette grace ſouveraine qui rétablira néceſſairement dans ſon ame l'empire de la raiſon & de la religion ſur toutes les paſſions qui le dominent, & dans l'attente bien où mal fondée de cette grace ſouveraine, de perſévérer toujours dans les mêmes paſſions, de ſe livrer toujours aux mêmes vices, de vieillir dans les mêmes habitudes, ſans eſſayer même de faire un pas, & ſans demander la grace, (ce que l'on feroit en vain, dès que l'on eſt incapable de l'obtenir;) pour ſe tirer de l'état de mort, où il eſt enſeveli par le péché. Or,

jugez vous-mêmes, mes chers Auditeurs, s'il eſt une doctrine plus capable de corrompre le cœur de l'homme, & ſi toutes les paſſions intéreſſées à la défendre contre la foi & la raiſon qui la réprouvent, ne viendront pas à bout de la perſuader aux esprits les plus forts, dès qu'ils s'expoſent à l'illuſion, par la témérité de leurs recherches ſur la grace.

Enfin, danger de tomber dans l'erreur qui ſacrifie la liberté à la grace; danger à craindre du côté de la grace elle-même, dès que vous vous livrez à une indiscrete curioſité ſur ce qu'elle conſerve de myſtérieux dans ſa conduite par rapport au ſalut de l'homme. Pourquoi? Parce que cette grace juſtement irritée de vos recherches téméraires, vous abandonnera infailliblement à votre foible génie, dans les routes incertaines & périlleuſes où la curioſité vous engagera. Or, dès que la grace dans ces momens critiques, ceſſera d'être & la lumiere de votre esprit, & le

ſentiment de votre cœur ; comment n'adopterez-vous pas un ſyſtême, dont la ſubtilité captieuſe peut éblouir les esprits les plus pénétrans qui ne ſont pas aſſez fermes & ſoumis dans leur foi ; un ſyſtême dont la morale favorable à toutes les paſſions, porte toujours avec ſoi de quoi ſéduire le cœur humain, parce que ce cœur n'eſt jamais ſans quelque paſſion, petite ou grande, qui le tyranniſe ?

3°. D'autant plus coupables au reſte, d'expoſer ainſi notre raiſon au risque évident de s'égarer ſur la doctrine de la grace, en voulant ſonder ſes myſteres ; qu'il nous ſeroit pleinement inutile de les pénétrer en effet, & de les comprendre.

Car, ſuppoſons un moment, Chrétiens, que le ſanctuaire auguſte de la grace vous ſoit ouvert ; que le grand livre de la prédeſtination, ſcellé pour tous les hommes mortels, ſoit préſenté clairement à vos yeux, & que, ſecouru de la lumiere divine, votre esprit découvre ces admirables reſſorts, ces

merveilleux artifices que la grace employe, pour s'accommoder aux goûts & aux penchans du cœur de l'homme, & pour triompher ainsi de ses passions même ; supposons que Dieu vous révele comment & pourquoi la victoire de sa grace est sûre & infaillible à certains momens, quelle que soit l'inconstance naturelle & l'infidélité de l'homme ; comment & pourquoi certaines graces sont accordées à un petit nombre, qui ne seront point départies au reste des chrétiens ; comment, & pourquoi les uns sont vraiment prédestinés, & les autres ne le sont pas. Supposons que le nuage obscur qui cache aux regards humains ces mysteres adorables, se dissipe à vos yeux à ce moment. De bonne foi, Chrétiens, de quel usage seroit pour vous le trésor de ces découvertes sublimes, & quel solide avantage en résulteroit-il pour vous conduire au ciel ou vous aspirez ? Vous seriez plus éclairés que vous n'êtes, sans doute ; mais à quoi vous serviroient ces lumieres

céleſtes que vous deſirez ſi fort d'acquérir ? Ne feroit-ce pas toujours de votre part les mêmes moyens qu'il faudroit mettre en œuvre, pour parvenir à l'éternel bonheur avec le ſecours de la grace ; & cette grace elle-même n'agiroit-elle pas toujours également pour vous éclairer & vous ſoutenir dans la route étroite & permiſe, qui conduit l'homme au terme de la félicité ?

Ah ! mes chers Auditeurs ; que vous ceſſeriez bientôt de vouloir pénétrer ſur les opérations de la grace, ce que la foi ne vous en révele pas ; ſi vous étiez convaincus, comme vous devriez l'être, de ces deux vérités ſi ſimples que je vous préſente. Or, quoi de plus facile que de les imprimer dans vos cœurs, ou plutôt leur évidence même ne vous les a-t-elle pas déjà perſuadées? Que Dieu vous cache en effet, ou qu'il vous révele pleinement les myſteres adorables de ſa grace; d'abord ne ſera-t-il pas toujours également vrai, qu'il eſt pour vous un évangile à pratiquer, un monde à com-

battre, des paſſions à dompter, des vertus à acquérir, un enfer à craindre, un ciel à mériter? Que Dieu vous cache, ou qu'il vous révele les myſteres adorables de ſa grace, en ſera-t-il moins certain que vous devez ſans ceſſe demander la grace, compter ſur le ſecours de la grace dans les périls qui vous environnent, écouter dans le bruit du monde, la voix de la grace qui vous ſollicite, vous rendre ſans délai & ſans réſiſtance aux empreſſemens de la grace? En ſera-t-il moins décidé que pour devenir un vrai diſciple de la grace, & en faire germer les fruits dans votre cœur, la condition eſſentielle à remplir, c'eſt de veiller attentivement ſur vous-mêmes, de vous haïr, de vous mortifier vous-mêmes, de vous détacher du monde & de vous-mêmes; & que ſans l'accompliſſement de ces loix que la grace impoſe, & quelle aide à exécuter, tous les dons réunis pour ſanctifier l'homme, ne le ſanctifieront jamais en effet? Ce ſeroient donc toujours de la part du Chrétien, les mêmes moyens à mettre

en œuvre pour parvenir au ſalut ; quand Dieu l'éclaireroit de ſes propres lumieres ſur tous les ſecrets de ſa grace.

Mais peut-être cette grace elle-même ſeroit-elle plus efficace pour nous engager à la ſuivre , ſi la variété infinie de ſes opérations dont notre ſalut eſt l'objet , nous étoit mieux & plus clairement connue. Eh ! comment , mes chers Auditeurs , comment nos connoiſſances les plus profondes ſur la conduite de la grace divine,donneroient-elles à cette grace plus de force & de pouvoir ſur les diſpoſitions toujours libres de la volonté humaine ? Que l'homme ſçache ou qu'il ignore comment l'aſtre des jours l'éclaire ſucceſſivement , & fertiliſe tour à tour les différentes parties de l'univers ; ce bel aſtre , dans l'immenſité de ſa courſe , plus connu des hommes , en aura-t-il plus ou moins de vertu , pour diſtribuer par-tout ſa lumiere brillante & ſa chaleur féconde. Ou pour vous offrir une image plus juſte encore & plus convenable à mon ſujet ; que l'homme

ſçache ou qu'il ignore le ſecret inexplicable jusqu'à nos jours, de l'union intime de l'ame avec le corps; l'action de l'ame ſur le corps qui lui eſt uni, ne ſera-t-elle pas toujours parfaitement égale, & la connoiſſance la plus diſtincte de cette union myſtérieuſe, communiquée à l'esprit humain, produiroit-elle quelque changement dans la maniere dont l'ame agit ſur le corps, l'inſtrument de ſes opérations, & le gouverne à ſon gré? Non, ſans doute. Or, raiſonnons maintenant, Chrétiens, de l'accord ineffable de la grace avec la liberté humaine qu'elle conduit, ainſi que de l'union myſtérieuſe de l'ame avec le corps qu'elle anime & qu'elle vivifie; & vous jugerez que toutes les lumieres de Dieu même, communiquées à vos esprits ſur l'économie de ſa grace n'ajouteroient pas un degré de plus, à la force & à l'efficace dont elle fait uſage pour vous ſanctifier.

Que Dieu nous cache, ou qu'il nous révele les myſteres adorables de ſa grace, ce ſera donc toujours

de notre part les mêmes moyens à mettre en œuvre, pour aſſurer,avec ſon ſecours, le bonheur de notre deſtinée ; ce ſera donc toujours de la part de la grace, la même action, le même uſage de ſon pouvoir, pour nous éclairer & nous ſoutenir dans la voie qui conduit au terme de ce bonheur ; & par une ſuite néceſſaire, ce ſera toujours une indiscretion dans vous & une témérité, de raiſonner comme tant de mondains, dont la ſcience du monde fait tout le ſçavoir, ſur les voies myſtérieuſes de la grace divine. Témérité manifeſte, puiſqu'il s'agit de vérités ſupérieures à la raiſon, & que vous ne comprendrez jamais ; témérité dangereuſe qui précipite comme infailliblement le cœur & l'eſprit dans l'illuſion & dans l'erreur ; témérité ſans excuſe, puiſque toutes les connoiſſances de Dieu même ſur ces vérités ſublimes ; ne pourroient être que ſtériles & infructueuſes par rapport au ſalut de l'homme !

De ce tiſſu d'idées & de raiſon-

nemens ſur la grace de Jeſus-Chriſt, quelle concluſion, mes chers Auditeurs ? Celle que nous dictoit Salomon lui-même, quand il preſcrivoit à tous les hommes de réprimer dans leurs esprits cette curioſité vaine, & d'autant plus profane que l'objet en ſeroit plus ſublime & plus ſacré, de ne porter jamais leurs regards ſur ce qui les paſſe ; mais de les réunir tous ſur l'aſſemblage des préceptes que le Dieu ſouverain leur impoſe ; *Altiora te ne quæſieris, ſed quæ præcepit tibi Deus, illa cogita ſemper.* Il nous jugera, ce Dieu juſte & équitable, non pas ſur la ſcience ſpéculative de ſa grace, mais ſur l'uſage pratique que nous en aurons ſçu faire pour nous ſanctifier. Il nous demandera, non pas ſi nous avons exercé les facultés de notre esprit à concilier la puiſſance de ſa grace avec notre liberté ; mais ſi nous n'avons pas abuſé de l'exercice de notre liberté, pour anéantir, autant qu'il étoit en nous, la puiſſance ſuprême de ſa grace ; non pas ſi nous avons ac-

Eccli. c. 3.

cordé l'infaillibilité des victoires de sa grace avec l'inconstance & l'irrésolution de la volonté humaine ; mais si nous avons été assez fermes , assez constans à suivre les impressions de sa grace , pour obtenir de persévérer jusqu'au dernier moment ; non pas si nous avons approfondi , pourquoi il nous envoyoit des graces qui devoient être inefficaces & stériles ; mais si nous avons fait valoir ce fonds de graces dont il nous a comblés , & dont la vertu fut toujours assez puissante , pour donner un frein à nos passions , & nous transformer en d'autres hommes. Or , quelle doit être pour nous la science véritable de la grace ; sinon cette science simple & pratique , sur laquelle le Dieu de justice doit nous juger un jour & décider irrévocablement de notre éternité ?

Ah ! mes chers Auditeurs , ne suffit-il donc pas du spectacle & des profondeurs de la nature entiere , pour assouvir les desirs de la curiosité humaine ? Le ciel & le cours

réglé de ses astres ; la mer, & la variété infinie de ses changemens ; la terre, & ses productions toujours renaissantes ; l'air, tous ses phénomenes & ses effets merveilleux ; tous les élémens sans cesse opposés entr'eux-mêmes, & dont le combat continuel fait l'éternel accord ; en un mot, l'univers entier n'est-il pas un assez vaste champ à parcourir, pour contenter cette avidité de sçavoir dont l'homme est dévoré dans la vie présente ? Portez donc là vos regards, esprits curieux & toujours avides de connoître ; livrez-vous sur tous ces objets, si vous le voulez, à la liberté de vos jugemens, à toute la licence de l'opinion & du systême. Dieu vous abandonne l'étendue de ce monde visible, pour exercer sur tout ce qu'il vous présente le jeu de votre imagination & de vos idées : jouissez pleinement des droits qu'il veut bien vous donner sur ce grand ouvrage, & disputez-en, philosophes ou non, tant qu'il vous plaira ; *Tradidit mundum disputationi.* Eccli. c. 3.

Mais que ſans autres lumieres que celles d'une raiſon foible & toujours prête à s'égarer, l'homme s'arroge le droit de disputer ſur la grace, comme ſur la nature même, d'approfondir les myſteres de la grace qu'il doit croire, d'examiner les opérations de la grace qu'il doit adorer, d'ériger en certitudes ſur la conduite de la grace, de pures opinions qu'il adopte ou qu'il invente, & de faire le vain amuſement de ſa curioſité, de ce qui doit être, s'il ſçait penſer, l'objet le plus ſérieux de ſa foi.

Mais que ſans autre titre que celui de ſimple fidele, & perſuadé que l'on doit être de ſon ignorance, du moins ſur des queſtions que les regards les plus perçans n'ont pu pénétrer encore; on parle, on décide avec plus de liberté ſur la grace de Jeſus-Chriſt, que ne pourroient faire les théologiens les plus diſtingués dans l'égliſe : que l'on faſſe de ce don céleſte & tout divin l'objet ordinaire & familier des converſations frivoles du monde; que

des femmes mondaines, ou des hommes aussi peu éclairés, s'en expliquent avec moins de réserve que s'il s'agissoit pour eux de quelqu'une de ces frivolités sérieuses dont le monde s'occupe, & qu'il appelle affaires.

Mais que par l'esprit de contention, auquel on se livre, la grace qui doit rétablir l'ordre par-tout, soit par-tout l'occasion des plus grands desordres ; qu'au lieu de réunir tous les cœurs chrétiens sous son empire, elle soit comme une source intarissable de discordes qui les divisent : qu'au lieu d'opérer dans les fideles cette vie sainte qui édifie, elle devienne malgré elle-même la source de mille scandales, qui détruisent son ouvrage ; que par le travers de nos esprits prévenus cette grace divine soit l'écueil de la foi chrétienne & catholique dont elle est le principe ; l'écueil de la vraie charité dont elle est le germe ; l'écueil de notre raison dont elle doit être la lumiere ; l'écueil des amitiés chrétiennes, dont elle

eſt le fondement le plus ſolide ; l'écueil de l'esprit de ſociété qu'elle doit maintenir ; l'écueil de toutes les vertus, de tous les ſentimens de piété & de religion qu'elle doit produire ; qu'enfin loin de former dans nous des cœurs chrétiens par l'efficace de ſes opérations, cette grace profanée par l'indécence de nos discours ſur ſes effets myſtérieux, ne faſſe de nous que des philoſophes, & ſouvent des philoſophes dangereux qui, ſéduits eux-mêmes, ſont capables de ſéduire une infinité de fideles. Voilà, mes chers Freres, ce qui, malgré tous les préjugés dont vous pouvez être remplis, doit évidemment vous paroître un des plus grands desordres qui puiſſent affliger le Chriſtianisme. Or ce desordre trop contagieux, qui cauſa tant de maux au ſiecle de ſaint Auguſtin, qui fit tant de ravages dans le ſiecle paſſé, ne ſeroit-il pas encore le desordre & l'abus du ſiecle préſent ? Et tous les cœurs fideles ne devroient-ils pas réunir leurs vœux pour obtenir du ciel l'anéan-

tiſſement de ce desordre dans le monde chrétien ?

Mais c'eſt à vous, & à vous ſeule d'accomplir ce grand ouvrage, grace puiſſante d'un Dieu-Sauveur, & toujours victorieuſe quand il vous plaît de vaincre. En vain parlerons-nous dans la chaire évangélique, en vain l'égliſe même parlera-t-elle, & lancera l'anathême pour réprimer la licence effrénée de la raiſon humaine à ſonder vos myſteres, ſi vous ne parlez vous-même efficacement à cette raiſon préſomptueuſe, pour lui faire reſpecter les bornes que vous preſcrivez à ſes recherches.

Descendez donc, descendez ſur nous, grace divine ; mais avec cette force victorieuſe qui ſçait triompher ſans violence, & renverſer en un inſtant tout ce que le cœur & l'esprit de l'homme peut oppoſer à vos projets de bonté & de miſéricorde.

Descendez ſur nous, grace divine ; mais avec le charme de cette douceur qui s'accommode à nos penchans & à nos plus dangereuſes

paſſions, pour tirer le bien du mal même, & donner au poiſon le plus preſſant, la vertu du remede le plus efficace.

Descendez ſur nous, grace divine; mais avec l'appareil de tous vos dons, telle que vous parûtes parmi les hommes dans les plus beaux jours du Chriſtianisme, verſant par-tout l'esprit de chriſtianisme & de piété, l'esprit de charité, de concorde & de paix.

Descendez ſur nous, grace divine; mais avec ces traits de lumiere qui percent tous les nuages, qui éclairent toutes les ténebres, qui diſſipent tous les préjugés, qui calment tous les esprits, qui pénetrent jusqu'aux cœurs; & bientôt ces cœurs dociles à vos ordres, ne penſeront plus qu'à vous deſirer, à vous obtenir, à vous écouter, à vous ſuivre, & à mériter par là l'éternité bienheureuſe que je vous ſouhaite, au nom du Pere, &c.

Fin du Tome quatriéme.

Rare
Book
Room

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY